LIBRARY OF CONGRESS.

Chap. PC 2115 Copyright No.

Shelf .J4

UNITED STATES OF AMERICA.

CHOICE SELECTIONS

OF

FRENCH DIALOGUES AND POETRY,

FOR RECITATION,

WITH NOTES ON THE ART OF DECLAMATION.

BY

EDELBERT JEANRENAUD.

DEC 29 1884
24368

NEW YORK:
WILLIAM R. JENKINS,
ÉDITEUR ET LIBRAIRE FRANÇAIS,
No. 850 Sixth Avenue.
1885.

Copyright, 1884,
By W. R. JENKINS,

PC2115
.J4

PREFACE.

This small volume which we offer to students of all ages, will, we trust (besides its character of novelty) be both instructive and amusing ; it will encourage perseverance in the study of the French language, the rudiments no doubt having proved dry and tedious. Our object is to introduce scholars into the art of conversation either in class or in society.

This compilation has been made with thought and care, (containing not a line that could offend even the most fastidious, but rather examples to imitate) and will greatly aid students in the completion of the task still before them. They will find themselves among the best authors, and will quickly acquire the knowledge of the idiom, speak correctly and be enabled to recite a composition or poem, at the same time discovering the beauties of the French language and its literature.

E. J.

INTRODUCTION.

A UNE MÈRE QUI GATE SON ENFANT.

Je vais m'exposer à vous déplaire, madame, je le sens bien : vous allez peut-être voir en moi un censeur importun, un contradicteur morose ; mais mon sincère désir pour votre enfant, ne me permet pas de garder plus longtemps le silence. Je dois vous parler avec franchise, tandis qu'il en est temps encore, et j'aime mieux être anjourd'hui indiscret, que de me faire accuser plus tard d'avoir été indifférent.

C'est de votre tendresse pour votre enfant que je veux vous parler. Certes, quelque vive qu'elle soit, je suis bien loin de la blâmer. Il y a tant de douceur à aimer son enfant ! Rien d'ailleurs n'est plus légitime. Mais aimez-vous votre enfant en mère prudente, éclairée, et attentive aux intérêts de son avenir ? Je crains que non, madame ; je crains que votre extrême tendresse ne vous ait engagée dans une fausse route ; en un mot, permettez-moi de vous le dire, je crois que vous *gâtez votre enfant*.... Ce terme vous paraît dur ; je n'ai pu m'empêcher de l'employer c'est le seul qui rende bien ma pensée

Je reconnais avec vous ses bonnes qualités, et je

souscris avec plaisir aux éloges que vous lui faîtes. Mais le plus heureux naturel se corrompt quand on lui témoigne une indulgence excessive. Un âge si tendre a continuellement besoin d'être averti, redresé, réprimé ; votre enfant ne l'est jamais : vous n'avez pas la force de le contrarier. Cela suffirait pour le gâter. Mais il y a plus : par une faiblesse dont vous seule ne vous apercevez pas, vous encouragez en lui des défauts naissants, qui peuvent, avec le temps, avoir des résultats déplorables.

Par exemple, lorsqu'il s'est emporté à quelque excès d'impatience, ou même de colère, ou lorsqu'il s'est abandonné à quelque caprice extravagant, vous l'excusez, vous riez même, sous prétexte que dans un enfant si jeune, tout cela est sans conséquence ; ou, si vous lui faites voir votre mécontentement, il pleure, et sur-le-champ vous êtes désarmée par ses larmes ; il vous tarde de voir la joie renaître sur son front et le sourire sur ses lèvres ; vous lui prodiguez vos embrassements, vous lui demandez presque pardon de l'avoir affligé ; il suit de là que plus il fait mal, plus il est comblé d'encouragements et de caresses.

Voilà pour l'éducation ; pour l'instruction il en est de même. Votre enfant ne travaille qu'autant qu'il le veut et comme il veut. Vous acceptez toutes les excuses que la paresse peut inventer pour se dispenser d'aller en classe. Aussi, malgré son intelligence naturelle, ses progrès sont à peu près nuls. Quand il se plaint de ses maîtres, vous lui donnez raison, ou, si vous les défendez

contre lui, c'est si faiblement qu'il devine aisément qu'au fond de votre pensée ils ont tort. Quand ils se plaignent de lui, vous les soupçonnez intérieurement d'être injustes envers cet enfant, de méconnaître ses bonnes qualités ou d'attacher de l'importance à des riens.

Et cependant, le plus ardent de vos vœux, c'est le bonheur de votre enfant. Mais, madame, il grandit. Quand, accoutumé par vous à voir dans la maison toutes les volontés fléchir devant la sienne, il se trouvera obligé de vivre dans le monde avec des égaux ou des supérieurs, qui ne lui passeront rien, sera-t-il heureux? Quand, ayant contracté la fatale habitude de ne rien faire ou de ne faire que ce qui lui plaît, il sera contraint de travailler, non selon son goût, mais selon la nécessité, et que son incapacité lui rendra toute profession ou pénible, ou même impossible, sera-t-il heureux? Et la mère qui, en flattant et en encourageant des défauts dont il eût été si facile de le corriger, lui aura préparé un tel avenir, sera-t-elle heureuse elle-même?

Ah! craignez que votre enfant ne vous adresse alors, intérieurement du moins, de justes reproches. Sans doute, il aura toujours pour vous le même respect, la même tendresse. J'aime à croire qu'il ne ressemblera pas aux autres enfants gâtés, qui, pour la plupart, deviennent insensibles et profondément égoïstes. Mais, tout en vous aimant, il croira avoir à se plaindre de vous, et ce sentimement, dont le respect contiendra l'expression, n'en sera que plus amer.

Remarquez que je n'admets pas comme possibles des

résultats qui, dans les enfants d'un naturel moins généreux que le vôtre, ne sont malheureusement pas rares. Jamais il ne ressemblera à ces jeunes gens dont les défauts, n'ayant pas été réprimés de bonne heure, prennent avec l'âge un développement effrayant ; qui, habitués à ne pas craindre leurs parents, s'abandonnent sans scrupule au désordre, et qui, lorsqu' enfin on veut les faire rentrer dans le devoir, répondent aux exhortations par l'indifférence la plus complète, et quelquefois même aux reproches par l'insolence. Non, votre enfant, madame, ne peut inspirer de telles craintes : il a un trop heureux naturel, il a continuellement sous les yeux de trop bons exemples pour devenir jamais un *ingrat*. Et songez-y bien sur dix ingrats, il y en a neuf qui ne le sont devenus que par suite de l'indulgence excessive de leurs parents.

Faites donc sur vous-même un généreux effort, madame : soyez sévère avec votre enfant, quand il faut l'être ; exigez qu'il soit studieux et soumis à ses maîtres ; ne souffrez en lui ni emportements ni caprices. Sachez le priver de vos caresses quand il ne les a pas méritées. Quand votre cœur souffre par suite de peines salutaires que dans son intérêt on doit lui infliger, cachez lui vos larmes, et ne paraissez sensible aux siennes que quand le repentir ou quelque autre sentiment louable les fait couler.

En suivant avec persévérance ce plan de conduite, votre enfant brillera au milieu de nos meilleurs jeunes gens, et vous serez la plus heureuse des mères.

LECTURE À HAUTE VOIX.

De la prononciation.—De l'intonation et de l'accent.—De l'attitude.—De l'expression du visage.—Des gestes.—De la timidité et de l'assurance.

De la prononciation.

L'art de lire à haute voix ou de réciter soit les compositions qu'on a faites, soit les ouvrages d'autrui, est le complément indispensable des études littéraires.

Cet art embrasse deux choses qui concourent au succès du lecteur ; la voix et le geste.

Relativement à la *voix*, on doit distinguer la prononciation, l'intonation et l'accent.

La *prononciation* est la manière dont on fait entendre les paroles.

La prononciation doit être claire et distincte, correcte, bienséante, réglée.

Claire et *distincte* ; c'est-à-dire qu'il faut faire entendre toutes les syllabes des mots et les articuler d'une manière nette et facile.

Correcte : c'est-à-dire qu'on doit donner aux voyelles le son et la durée consacrés par le bon usage, et n'appuyer sur les consonnes ni plus, ni moins que ce même usage ne l'exige.

Bienséante et *réglée* : c'est-à-dire ni trop haute ni trop

basse, mais rapide sans précipitation, et modérée sans lenteur.

La prononciation a beaucoup d'importance et exige des soins; elle doit, autant que possible, être exempte des défauts qui se rencontrent généralement dans les provinces parmi les personnes dont l'éducation, sous ce rapport, n'a pas été extrêmement soignée.

Le seul moyen d'acquérir une bonne prononciation est d'écouter les personnes qui prononcent très-bien, et de chercher, sans affectation, à les imiter.

De l'intonation et de l'accent.

L'intonation consiste dans l'élévation et l'abaissement de la voix; (acuité et gravité.)

Il y a en effet, pour la voix parlée comme pour le chant, une échelle de tons que les oreilles délicates savent apprécier, quoiqu'on ne puisse la noter comme celle des intervalles de la musique.

Les tons de la voix doivent toujours être naturels. Il faut savoir les varier, et passer de l'un à l'autre sans affectation et sans brusquerie, conserver des inflexions justes qui ne dégénèrent jamais ni en cris ni en sons étouffés, et mettre toujours les tons de la voix en harmonie avec les sentiments dont on est ou dont on veut paraître animé.

L'accent oratoire (qu'il ne faut pas confondre avec ce qu'on appelle dans chaque province *l'accent*) est une sorte d'émotion de la voix, qui vient du cœur et qui va au cœur.

L'accent doit être vrai et naturel, jamais ni forcé ni affecté; il sera selon les divers sentiments que l'on veut

retracer, doux, flatteur, insinuant, triste, véhément, pathétique, solennel, terrible.

Il n'est qu'un moyen de parvenir à ce que l'on appelle *l'accent convenable;* c'est de se pénétrer vivement et profondément des sentiments qu'on exprime. En général, ce qu'on sent bien, on le dit bien.

De l'attitude; de l'expression; des gestes.

Le *geste*, considéré dans l'homme qui parle en public, comprend les attitudes, les mouvements ou gestes proprement dits, l'expression du visage.

L'attitude de l'homme qui lit tout haut ou qui récite, ou qui improvise, doit être simple et noble. On doit tenir la tête droite et dans une position naturelle ; courbée, elle donne un air bas ; haute, un air dédaigneux ; penchée, un air d'indolence ; roide et immobile sur les épaules, elle marque je ne sais quoi de méchant ou de stupide.

Les *gestes proprement dits*, c'est-à-dire les mouvements des bras et des mains, sont de trois sortes : les uns sont *indicatifs*, et désignent le temps, le lieu, le nombre ; les autres sont *imitatifs*, et représentent, par des signes pittoresques, les personnes et les choses ; les derniers sont *expressifs*, et servent à manifester les affections et les mouvements de l'âme.

Bien loin de prodiguer les gestes, on doit en être très sobre : la plus exacte bienséance devra toujours les règler, même dans l'expression des passions les plus vives ; on évitera avec soin tout ce qui aurait une apparence d'affectation ou un air théâtral.

Le *visage* est le miroir de l'âme. C'est surtout par l'expression de la physionomie qu'on fait connaître les

sentiments dont on est animé et qu'on peut les transmettre aux autres. La rougeur, la pâleur, le mouvement des lèvres, le front, le sourire, ont leur éloquence.

Mais ce qui a le plus d'expression encore, ce sont les yeux. Naturellement, la joie les rend plus vifs, et la tristesse les couvre comme d'un nuage. On les voit enflammés dans la colère, terribles dans la menace, sévères dans les reproches, égarés dans la frayeur, élevés dans l'admiration, baissés et comme obscurcis dans la honte.

De plus, la nature leur a donné les larmes, ces fidèles interprètes de notre cœur, qui tantôt les mouillent doucement, tantôt s'ouvrent impétueusement un passage, tantôt tombent goutte à goutte, rares et brûlantes.

Les principaux défauts à éviter sont d'avoir les yeux effarés, contraints, endormis, toujours fixes ou continuellement agités.

En cherchant à donner de *l'expression* à ses traits, on doit éviter l'affectation, ou plutôt on ne doit pas rechercher cette expression : elle viendra naturellement, si l'on sent vivement ce qu'on dit ; sinon, les efforts qu'on ferait n'auraient d'autres résultats que d'aboutir à d'odieuses ou ridicules grimaces.

De la timidité et de l'assurance.

L'homme qui parle en public ou qui lit à haute voix doit montrer beaucoup de modestie, mais en même temps une certaine *assurance.* Il ne doit pousser à l'excès ni la crainte de déplaire, qui paralyserait ses forces, ni le désir de plaire, qui le conduirait à l'affectation dans sa prononciation et dans ses gestes.

Un peu de *timidité,* du reste, ne messied à personne, et a même quelque grâce dans la jeunesse. Les hommes les plus distingués et les plus sûrs d'eux-mêmes ne peu-

vent se défendre d'un léger frisson lorsqu'ils ouvrent la bouche devant une assemblée un peu nombreuse ; ce mouvement de crainte dure peu et fait promptement place à une noble assurance.

PREMIER DIALOGUE.

PAULINE.—MARIE *(bonne de Pauline.)*

MARIE.

Eh bien, mademoiselle, sept heures sont sonnées. Il est temps de vous lever.

PAULINE.

Allons donc, ma bonne, c'est impossible. Il me semble que je viens de me coucher (*elle bâille.*)

MARIE.

Dix heures de sommeil, c'est bien assez : debout ! debout ! voici vos bas et vos souliers.

PAULINE.

Laisse-moi encore quelques minutes ; mais non, puisqu'il le faut absolument ! Il vaut mieux ; maman serait fâchée.

MARIE.

Voilà une bonne pensée. Craignez-toujours d'offenser votre bonne mère ! Quelle robe mettrez-vous ?

PAULINE.

Cela m'est égal ; donne-moi celle que tu voudras.

MARIE.

Voilà ! tout est prêt ; j'ai mis de l'eau dans la cuvette; voici vos articles de toilettes sur le lavabo ; ne perdez pas de temps.

PAULINE.

Ne crains rien, je ne te ferai pas attendre ; d'ailleurs maman n'aime pas que je lambine en m'habillant.

MARIE.

C'est, en effet une bien vilaine habitude. Désirez-vous que je vous coiffe ?

PAULINE.

Je te remercie ma bonne, je crois être assez adroite maintenant pour être tout-à-fait indépendante de toi, grâce à tes soins ; je t'ai donné de la peine assez longtemps.

MARIE.

C'est un plaisir de vous aider, ma chère enfant. Si vous étiez vaine comme tant de demoiselles, ce serait bien différent.

PAULINE.

Ma bonne ! n'est-ce pas aujourd'hui ou demain que ma cousine arrive de Paris?

MARIE.

En effet, je l'avais presque oublié. Elle est attendue avec sa gouvernante.

PAULINE.

Il me tarde de la voir, cette chère cousine ; je serai bien aise de faire des promenades avec elle ; pour sa gouvernante, Mademoiselle B. je t'avouerai que j'ai un peu peur d'elle.

MARIE (*riant*).

Quelle idée ! Pourquoi donc ?

PAULINE.

Tu vas dire que je suis absurde ; soit, mais je ne sais pourquoi, je ne suis pas complètement à mon aise en sa présence. Mon frère est-il levé ?

MARIE.

Mais oui, il y a longtemps. Il travaille au jardin avec le jardinier depuis 6 heures. Le voilà qui arrive justement.

PAULINE.

Et maman, l'as-tu déjà vue ce matin ?

MARIE.

Oui, mademoiselle ; madame vous attend dans la salle à manger pour la prière en famille, avant de prendre le café.

PAULINE.

Marie, aide-moi ! que je la revoie tout de suite cette mère chérie. Là, me voilà prête ! merci, Marie. Ah ! à propos, n'oublie pas la toilette de mon serin ; mets sa cage au soleil. M'entends-tu ?

MARIE.

Très-bien, mademoiselle, nous allons nous occuper de de ce charmant chanteur.

Deuxième Dialogue.

MADAME de NEUVILLE, ÉLÉONORE et AUGUSTE.

ÉLÉONORE.

Bonjour, ma bonne mère ; comment as-tu dormi ? Comment te portes-tu ce matin ?

MADAME DE NEUVILLE.

On ne peut mieux, chère enfant, et toi ?

ÉLÉONORE.

A merveille, je dors toujours bien.

AUGUSTE (*riant*).

C'est la preuve d'une bonne conscience.

ÉLÉONORE.

Bien, tu ne vas pas commencer tes taquineries avant le déjeuner ?

MADAME DE NEUVILLE.

Allons prendre un léger repas mes enfants ; il est huit heures et demie.

ÉLÉONORE.

Puis-je prendre du café ce matin maman ?

MADAME DE NEUVILLE.

Tu peux te permettre ce petit extra de temps en temps ma fille ; cependant le lait vaut mieux pour toi.

AUGUSTE.

Et moi, qui suis un homme maman ; je peux prendre du café n'est-ce pas ?

ÉLÉONORE (*riant*).

Oui, un homme de douze ans.... Il est amusant....

MADAME DE NEUVILLE.

Auguste, il me semble que tu fais un repas bien solide.

AUGUSTE.

Sois tranquille bonne mère ; j'ai toujours faim, c'est ma spécialité ; ce repas-ci ne m'empêchera pas de prendre celui de onze heures. Mais regarde Éléonore, elle ne dit rien, mais n'en mange pas moins celle-là.

ÉLÉONORE.

Quoi donc ! je n'ai pris qu'un œuf, une tartine beurrée et une toute petite tasse de café !

MADAME DE NEUVILLE.

Allons mes enfants, pas de chicane ; venez faire une promenade au jardin ; il fait si beau temps.

AUGUSTE.

Tiens maman, voici ton chapeau et ton ombrelle. Marie ! veux-tu ton filet pour attraper des papillons et les ajouter à ta collection.

ÉLÉONORE.

Non, merci, pas ce matin ; je vais cueiller des fleurs

pour remplacer celles qui sont dans les vases du salon. Oh maman, maman ! quel beau temps !

MADAME DE NEUVILLE.

N'oublions pas mes enfants que votre cousine arrive aujourd'hui.

AUGUSTE.

Par quel train arrivera-t-elle au village ?

MADAME DE NEUVILLE.

A deux heures moins un quart. La voiture est commandée pour une heure et demie. Iras-tu au devant de ta cousine Charles ?

AUGUSTE.

Je serai bien heureux de lui servir de chevalier, ma mère ; il y a si longtemps que nous ne l'avons vue cette chère Pauline. Comme elle doit être grandie et embellie depuis trois ans !

ÉLÉONORE.

Elle doit avoir à peu près mon âge, n'est-ce pas maman ?

MADAME DE NEUVILLE.

Oui, et on la dit charmante ; elle promettait d'être jolie. Ses parents ont fait un long sejour à Londres pour des affaires de famille.

AUGUSIE.

Si je me le rappelle bien, n'etait-elle pas un peu manièrée à l'époque de sa dernière visite ?

MADAME DE NEUVILLE.

Auguste, tu me surprends, tu as presque trop bonne

mémoire. Oui, elle l'etait un peu ; mais c'est l'effet de l'éducation qu'elle reçoit à Paris.

ÉLÉONORE.

Toutes ces manières peuvent être charmantes dans un salon, je crois ; mais cela doit être très gênant, à la campagne, pour courir dans les bois. Je me souviens que notre cousine accrochait ses volants à tous les buissons, au desespoir de sa gouvernante.

AUGUSTE.

Tiens! maman, voilà Pierre le jardinier. Je vous quitte, pour le rejoindre. Il faut que je lui demande des graines pour semer dans mes plates-bandes.

MADAME DE NEUVILLE.

Auguste, prends ta sœur avec toi, pendant que je vais donner des ordres. Mais revenez bientôt, mes chers enfants.

ÉLÉONORE ET AUGUSTE.

Très-bien, maman, au revoir!

LA RÉCRÉATION PERDUE.

ERMANCE, JEANNE, ALICE, GABRIELLE, NELLY.

ERMANCE.

Ah! que j'ai du plaisir à nous voir réunies!

JEANNE.

Que j'aime le repos, les études finies!

ALICE.

Employons bien le temps et jouons de tout cœur.

GABRIELLE.

Oh! jouer, c'est pour moi le plus parfait bonheur!

NELLY.

Mais à quel jeu, voyons?

ALICE.

Jouons à la sellette.

JEANNE.

Oh! ma foi, non : ce jeu fatigue trop la tête ;
Il faut toujours chercher, mesurer ce qu'on dit.

ALICE.

Un mot piquant fait rire et souvent il vous nuit.

GABRIELLE.

Oh! non, pas de sellette, il vaut mieux autre chose.

NELLY.

La valse, la polka, c'est ce que je propose.

ERMANCE.

La danse amuse peu dans les grandes chaleurs.

JEANNE.

Ma passion, à moi, c'est le jeu des couleurs.

ALICE.

C'est un jeu monotone et je ne l'aime guère.

ERMANCE.

Et bien! préférez-vous danser la boulangère?

GABRIELLE.

Non.

NELLY.

Non.

ALICE.

Ni moi non plus.

ERMANCE.

Ma foi, je ne sais pas—
Par quel jeu nous pourrons nous tirer d'embarras.

ALICE.

Et si nous composions.... voyons.... une dînette?

JEANNE.

Nous n'avons rien de prêt.

ERMANCE.

Jouons à la *cachette.*

GABRIELLE.

Oh! ce n'est pas facile.... et la permission?....
C'est un jeu trop bruyant qui trouble la maison.

JEANNE

Moi, je ne dis plus rien.

ALICE.

Ni moi.

GABRIELLE.

Ni moi.

NELLY.

Silence!

ERMANCE (*avec ironie*).

Restons les bras croisés.. c'est beaucoup mieux, je pense!

GABRIELLE.

Allons, arrangeons-nous ; nous avons vraiment l'air
De ne pas nous entendre.

ERMANCE.

Et je crois que c'est clair.

JEANNE.

Quand on est quatre ou cinq, rarement on s'accorde.
Si, pour tout balancer, nous sautions à la corde ?

GABRIELLE.

Mais c'est un jeu d'hiver et puis c'est défendu.
Plutôt aux quatre coins. Alice, qu'en dis-tu ?

ALICE.

J'y consens volontiers : le temps s'envole et passe.
Jouons, jouons, jouons ; prenez vite une place....
Eh! vous ne bougez pas ?

JEANNE.

Ce jeu n'est pas joli!
Mieux vaut mon beau château.

TOUTES ENSEMBLE.

Choisissons celui-ci.

GABRIELLE (*avec ironie*).

Non, prenons nos cahiers, nos leçons, notre ouvrage :
Cela nous récréera peut-être davantage.

ALICE.

Tu te moques de nous.... ce n'est pas sans raison :
En débats nous passons la récréation,
Voilà les résultats du défaut d'harmonie.

ERMANCE.

Au lieu de s'amuser, vous voyez, l'on s'ennuie !

JEANNE.

C'est ainsi par son fait qu'on se rend malheureux.

ALICE.

Très-bien philosophons : voilà de jolis jeux !
Cela *sied* à merveille à nos goûts, à nos âges.
Encore deux de plus, nous serions les sept sages !

ERMANCE (*à Jeanne, étonnée et contrariée*).

O mon Dieu ! qu'as-tu donc ?

JEANNE.

Ecoutez ! moi, j'entends
De la cloche fatale, hélas ! les tintements ;
Le bruit croit.. c'est certain.. la chose est manifeste :
La cloche nous appelle, et c'est ce qui nous reste.

GABRIELLE.

Quand aussi pour jouer les instants sont si courts,
Faut-il les employer à discuter toujours ?

ALICE.

Moi, qui de m'amuser avais si grande envie !
Je me rends au travail sans goût, sans énergie.

ERMANCE.

Voilà le triste effet de nos discussions.

JEANNE.

Tâchons de profiter de ces bonnes leçons.

GABRIELLE.

La Fontaine l'a dit : "Soyons moins difficiles ;
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles."

Worms.

LA MÈRE ET L'ENFANT.

LA MÈRE.

Enfant, regarde au ciel, là fut porté ton frère
Par les anges qui me l'ont pris,
Parce qu'il n'a jamais fait de peine à sa mère.

L'ENFANT.

Pour que l'ange, maman, ne vienne sur la terre
M'enlever de tes bras chéris,
Dis-moi comment on fait de la peine à sa mère.

Léon Magnier.

LES ORPHELINS.

(*Ballade.*)

Déjà fuyaient les *giboulées ;*
Les bourgeons verdissaient les bois ;
Mais, durant la nuit, les gelées
Gerçaient la terre encor parfois.

Au coin d'une roche isolée,
Deux enfants, frère et sœur, un soir,
L'une bien pâle, désolée,
L'autre calme, vinrent s'asseoir.

LE FRÈRE.

C'est qu'il est loin notre village !
Vois-tu l'église ? Que j'ai faim !
Comme je suis las du voyage !
Petite sœur, du pain ! du pain !

LA SŒUR.

Voilà, tiens, tiens ; tu peux tout prendre,
Je n'ai pas encore faim, moi !
Jusqu'à demain je puis attendre,
Car j'ai quatre ans de plus que toi.

LE FRÈRE.

Mais, petite sœur, je t'en prie,
Apprends-moi pour quelle raison
Quand dort notre maman chérie
Nous courons loin de la maison.

LA SŒUR.

C'est que notre mère si bonne
Dort pour ne point se réveiller,
Et que nous n'avons plus personne
Qui pour nous puisse travailler.

LE FRÈRE.

Un sommeil sans fin !

LA SŒUR.

Sous la terre,
Maman dormira désormais,
Tu sais, dans l'enclos solitaire....

LE FRÈRE.

Ne la verrai-je plus jamais ?

LA SŒUR.

Maman, aux lois de Dieu fidèle,
Aux chants des saints mêle ses chants,
Et nous aurons place auprès d'elle
Si nous ne sommes pas méchants.

LE FRÈRE.

Petite sœur, je serai sage,
Tu verras, je te le promets !....
Mes yeux déjà, comme d'usage,
Me piquent ! dis, si je dormais ?

LA SŒUR.

Oui, comme à toi, la nuit m'apporte
Du sommeil ; oui, jusqu'à demain
Dormons ; et puis, de porte en porte,
Nous irons tendre notre main.

Et lorsque reparut l'aurore,
L'herbe, les bois étaient gelés,
Les orphelins dormaient encore....
Ils ne se sont pas éveillés.

Edouard d'Anglemont.

AU JARDIN ET DANS LA BASSE-COUR.

AUGUSTE, ÉLÉONORE, PIERRE, JEANNE.

AUGUSTE.

Bonjour, Pierre, avez-vous les graines que vous m'avez promises pour semer dans mon jardin ?

ÉLÉONORE.

Et du réséda et de l'heliotrope pour moi ?

PIERRE.

Voici vos graines, Monsieur Auguste, et pour vous mademoiselle, je peux vous donner plusieurs variétés de tulipes, de hyacinthes et de jonquilles, mais le réséda est à peine en boutons et vous devrez avoir patience pour quelques jours.

ÉLÉONORE.

Bien merci, Pierre, cela me suffira. Et les roses : en aurons-nous bientôt ?

PIERRE.

Encore quelques journées de beau soleil comme celle-ci et le jardin ne sera qu'un immense bouquet de fleurs les plus variées.

ÉLÉONORE.

Ah! tant mieux. Et les légumes, maman voudrait savoir s'ils seront abondants?

PIERRE.

Je puis donner à madame des asperges et des épinards. Il y a aussi, sous couches, de très-beaux choux-fleurs et de la laitue superbe.

ÉLÉONORE.

Maman sera bien aise d'apprendre tout cela.

PIERRE.

Je l'espère, mademoiselle. Et dans une huitaine de jours nous aurons aussi des petits pois.

ÉLÉONORE.

Des petits pois! Ah! voilà qui est délicieux.

AUGUSTE (*qui sourit*).

Vraiment! je croyais mademoiselle au-dessus de cette faiblesse humaine, qui est appelée gourmandise.

ÉLÉONORE.

Comment! tu appelles les petits pois une gourmandise?

AUGUSTE.

Qu'est-ce donc? dis-le moi!

ÉLÉONORE.

Il n'y a que les sucreries et les friandises que l'on nomme ainsi.

AUGUSTE.

Par exemple! mais bref.—maman saura bien nous

éclaircir sur ce point ; pas de discussions, allons plutôt examiner les belles fleurs qui ornent si bien ce parterre.

ÉLÉONORE.

Oui, j'avais pensé en cueillir pour les vases du salon ; mais elles sont si jolies là ; c'est presque dommage de les prendre. Nous tâcherons de nous contenter, pour aujourd'hui, d'une ou deux corbeilles de lilas.

AUGUSTE.

Quelle profusion, et comme il embaume tout le voisinage ! En veux-tu du blanc ?

ÉLÉONORE.

Oui, mais ménage-le ; maman dit que rien n'est plus précieux que ces fleurs délicates, que nous apprécions pourtant si peu, parce qu'elles ne sont pas rares. Cela suffira ; merci, mon frère.

AUGUSTE.

Passons maintenant à la basse-cour. Bonjour Jeanne, comment se portent vos pensionnaires?

JEANNE.

Très-bien, monsieur Auguste ; à l'exception de cette pauvre colombe de mademoiselle Éléonore....

ÉLÉONORE (*avec empressement*).

Eh bien, Jeanne ! qu'a-t-elle ? ne peut-elle se consoler de la perte de son compagnon ?

JEANNE (*tristement*).

Vous l'avez deviné, mademoiselle ; c'était trop pour elle ; elle est morte avant hier ; mais vous deviez vous y attendre, car il est rare qu'elles supportent la séparation.

ÉLÉONORE (*émue*).

Morte ! ma jolie colombe blanche ! Et ce méchant Louis qui a tué l'autre !. ..

AUGUSTE.

Ne pleure pas, chère petite sœur ; il aura à faire à moi ce coquin-là.

ÉLÉONORE.

C'est inutile : calme-toi. Le mal est fait ; mais je vais dire à maman de parler au garde-chasse pour qu'il prenne ses mesures de manière à éviter un autre malheur de ce genre.

JEANNE (*souriant*).

Mademoiselle veut-elle voir les pigeons ? Elle pourra peut-être faire un autre choix, et duquel j'aurai un soin particulier.

ÉLÉONORE.

Vous êtes bien bonne, Jeanne, j'accepte votre offre. Oh ! La jolie poule et le beau coq ! Auguste viens donc voir ce singulier canard et ces oies.

JEANNE.

Prenez garde, elles ne sont pas toujours de bonne humeur.

AUGUSTE.

Il n'y a pas de danger : les voilà qui entre dans la mare. Ils auront les pattes toutes sales.

JEANNE (*riant*).

Elles s'en soucient fort peu.

AUGUSTE (*regardant sa montre*).

Voilà neuf heures passées. Rentrons vite ma sœur ; nous avons des devoirs à préparer. Au revoir, Jeanne.

LE CONNÉTABLE DE BOURBON ET BAYARD.

LE CONNÉTABLE.

N'est-ce pas le pauvre Bayard que je vois au pied de cet arbre, étendu sur l'herbe, et percé d'un grand coup? Oui, c'est lui-même. Hélas! je le plains. En voilà deux qui périssent aujourd'hui par nos armes. Vandenesse et lui. Ces deux Français étaient deux ornements de leur nation par leur courage. Je sens que mon cœur est encore touché pour sa patrie. Mais avançons pour lui parler. Ah! mon pauvre Bayard, c'est avec douleur que je te vois en cet état.

BAYARD.

C'est avec douleur que je vous vois aussi.

LE CONNÉTABLE.

Je comprends bien que tu es fâché de te voir dans mes mains par le sort de la guerre ; mais je ne veux point te traiter en prisonnier, je veux te garder comme un bon ami, et prendre soin de ta guérison, comme si tu étais mon propre frère. Ainsi tu ne dois point être fâché de me voir.

BAYARD.

Hé! croyez-vous que je ne sois point fâché d'avoir obligation au plus grand ennemi de la France! Ce n'est

point de ma captivité, ni de ma blessure, que je suis en peine : je meurs dans un moment, la mort va me délivrer de vos mains.

LE CONNÉTABLE.

Non, mon cher Bayard, j'espère que nos soins réussiront à te guérir.

BAYARD.

Ce n'est point là ce que je cherche, et je suis content de mourir.

LE CONNÉTABLE.

Qu'as-tu donc? Est-ce que tu ne saurais te consoler d'avoir été vaincu et fait prisonnier dans la retraite de Bonnivet? Ce n'est pas ta faute, c'est la sienne ; *les armes sont journalières.* Ta gloire est assez bien établie par tant de belles actions. Les Impériaux ne pourront jamais oublier cette vigoureuse défense de Mézières contre eux.

BAYARD.

Pour moi, je ne puis jamais oublier que vous êtes ce grand connétable, ce prince du plus noble sang qu'il y ait dans le monde, et qui travaille à déchirer de ses propres mains sa patrie, et le royaume de ses ancêtres.

LE CONNÉTABLE.

Quoi! Bayard, je te loue, et tu me condamnes! Je te plains, et tu m'insultes!

BAYARD.

Si vous me plaignez, je vous plains aussi, et je vous trouve bien plus à plaindre que moi. Je sors de la vie sans tache ; j'ai sacrifié la mienne à mon devoir, je meurs pour mon pays, pour mon roi, estimé des ennemis de la France, et regretté de tous les bons Français. Mon état est digne d'envie.

LE CONNÉTABLE.

Et moi, je suis victorieux d'un ennemi qui m'a outragé ; je me venge de lui ; je le chasse du Milanais ; je fais sentir à toute la France combien elle est malheureuse de m'avoir perdu, en me *poussant à bout.* Appelles-tu cela être à plaindre ?

BAYARD.

Oui, on est toujours à plaindre quand on agit contre son devoir. *Il vaut mieux* périr en combattant pour la patrie, que de la vaincre et de triompher d'elle. Ah ! quelle horrible gloire que celle de détruire son propre pays !

LE CONNÉTABLE.

Mais ma patrie a été ingrate après tant de services que je lui avais rendus. Le roi m'a fait une injustice énorme. On m'a dépouillé de mon bien, on a détaché de moi jusqu'à mes domestiques, Matignon et d'Argouges. J'ai été contraint pour sauver ma vie, de m'enfuir presque seul. Que voulais-tu que je fisse ?

BAYARD.

Que vous souffrissiez toutes sortes de maux plutôt que de manquer à la France et à la grandeur de votre maison. Si la persécution était trop violente, vous pouviez vous retirer ; mais il valait mieux être pauvre, obscur, inutile à tout, que de prendre les armes contre nous. Votre gloire eût été *au comble* dans la pauvreté et dans le plus misérable exil.

LE CONNÉTABLE.

Mais ne vois-tu pas que la vengeance s'est jointe à l'ambition pour me jeter dans cette extrémité ? J'ai voulu que le roi se repentît de m'avoir traité si mal.

BAYARD.

Il fallait l'en faire repentir par une patience *à toute*

épreuve, qui n'est pas moins la vertu d'un héros que le courage.

LE CONNÉTABLE.

Mais puisque le roi était si injuste et si aveuglé par sa mère, méritait-il que j'eusse de si grands égards pour lui ?

BAYARD.

Si le roi ne le méritait pas, la France entière le méritait. La dignité même de la couronne, dont vous êtes un des héritiers le méritait. Vous vous deviez à vous-même d'épargner la France, dont vous pouviez être un jour roi.

LE CONNÉTABLE.

Et bien ! j'ai tort, je l'avoue ; mais tu ne sais pas combien les meilleurs cœurs ont de peine à résister à leur ressentiment.

BAYARD.

Je le sais bien : mais le vrai courage consiste à résister. Si vous connaissez votre faute, hâtez-vous de la réparer. Pour moi, je meurs, et je vous trouve plus à plaindre dans vos prospérités, que moi dans mes souffrances. Quand l'empereur ne vous tromperait pas, quand il vous donnerait sa fille en mariage, et qu'il partagerait la France avec vous, il n'effacerait point la tache qui déshonore votre vie. Le connétable de Bourbon rebelle ! ah ! quelle honte ! Écoutez Bayard mourant comme il a vécu et ne cessant de dire la vérité.

Le *connétable de* Bourbon, prince français, né en 1490, mort en 1527, se comporta vaillamment à la bataille de Marignan 1515 ; peu après il porta les armes contre sa patrie, et vainquit les Français à Rébec, où Bayard, surnommé *le chevalier sans peur et sans reproche*, lui reprocha sa félonie.

LE CHAT, LA VIEILLE SOURIS ET LA JEUNE.

LE CHAT.

Approche ton *minois* (visage) charmant,
Viens, mon ange, que je te baise ;
Oh ! que je t'aime tendrement !
Que puis-je t'offrir qui te plaise ?

LA VIEILLE SOURIS.

Fuis, mon enfant, fuis ce trompeur,
Échappe aux piéges qu'il sait tendre.

LA JEUNE SOURIS.

Maman, il ne me fait pas peur :
Son œil est doux : sa voix est tendre.

LE CHAT.

Viens goûter ce sucre et ces noix,
Gage de mon amour extrême.

LA VIEILLE SOURIS.

Fuis, te dis-je encore une fois.

LA JEUNE SOURIS.

Eh ! pourquoi donc le fuir ? il m'aime.

LE CHAT.

Viens ; rien ne doit t'intimider
D'un tendre ami que peux-tu craindre ?

LA VIEILLE SOURIS.

L'hypocrite ! Comme il sait feindre !

LA JEUNE SOURIS.

Hélas ! à quoi me décider ?

LA VIEILLE SOURIS.

Que dis-tu ? tremble, malheureuse,
Si vers lui tu fais un seul pas.

LE CHAT.

Laisse dire cette grondeuse,
Mon amour, et viens dans mes bras.

LA JEUNE SOURIS.

M'y voilà.... Dieux !.... Je suis perdue !
O le monstre !.... O la trahison !...
Ah ! je sens sa griffe !.... Il me tue !....
Ah ! maman !.... Vous aviez raison !....

Andrieux.

LE CONQUÉRANT ET LE VIEILLARD.

LE CONQUÉRANT.

Je me suis en chemin égaré dans ce bois ;
Guide-moi bon vieillard jusques à la sortie.

LE VIEILLARD.

Quittez votre coursier les chemins sont étroits :
Allons, et soutenez ma marche appesantie.

LE CONQUÉRANT.

Te serais-je inconnu ?

LE VIEILLARD.

Jamais je ne vous vis.

LE CONQUÉRANT.

A défaut de mes trais, tu connais mon histoire ?

LE VIEILLARD.

Seigneur, le calme est grand sous le chaume où je vis.

LE CONQUÉRANT.

Depuis vingt ans le monde est rempli de ma gloire ;
C'est moi dont le courage a soumis tant d'états ;
Dont le nom célébré dans la paix, dans la guerre,
Fait trembler l'univers.

LE VIEILLARD.

Je ne vous connais pas,
Mes bras sont las de cultiver la terre.

LE CONQUÉRANT.

Tu ne me connais pas!.... Plus d'un an s'est passé
Que, subjuguant l'état où le sort te fit naître,
J'en ai chassé tes rois ; leur trône est renversé!

LE VIEILLARD.

Excusez, j'ignorais avoir changé de maître.

LE CONQUÉRANT.

Homme qui me confond, quel fut donc ton destin?

LE VIEILLARD.

Né dans ces bois, jamais je n'en ai quitté l'ombre,
Dans la paix, de mes ans j'ai vu croître le nombre ;
Une épouse et deux fils embellissent ma fin.
Six chèvres et nos bras voilà notre richesse :
Elle a toujours suffi, nous en bénissons Dieu.
Mais voici le chemin ; Seigneur, si je vous laisse
Pardonnez à mon âge.....

LE CONQUÉRANT (*ému*).

Heureux vieillard, adieu!

Béranger.

ANNE DE BOULEN ET ELIZABETH SA FILLE.

BOULEN.

Je vais goûter encor quelques moments bien doux :
Embrasse-moi, ma fille, et viens sur mes genoux.

ELISABETH.

Ma mère, ce matin comme tu m'as laissée !

BOULEN.

Quel souvenir amer revient à ma pensée.

ELISABETH.

Autrefois tu m'aimais, tu ne me quittais pas ;
Souvent, devant les nuits, je dormais dans tes bras.

BOULEN.

Elle n'aura donc plus une mère auprès d'elle !

ELISABETH.

Pendant toute la nuit vainement je t'appelles.

BOULEN.

Ma fille, à chaque mots, veux-tu me déchirer?

ELISABETH.

Comme toi, maintenant, je ne fais que pleurer.

BOULEN.

Combien tous ses discours ont de grâces et de charmes !

ELISABETH.

Ma mère....

BOULEN.

Quoi! sa main veut essuyer mes larmes!

ELISABETH.

Mais d'où vient ta douleur?

BOULEN.

Tu le sauras un jour!

ELISABETH.

Ne quitteras-tu pas ce triste et noir séjour?

BOULEN.

Je sortirai ce soir.

ELISABETH.

Ah! j'en suis bien contente!

BOULEN (*à part*).

La mort qu'on me prépare est loin de son attente!

ELISABETH (*regardant les chaînes de sa mère*).

Ce fer est trop pesant; il doit blesser tes mains.

BOULEN.

Je subirai bientôt de plus cruels destins.

ELISABETH.

Quel est donc le méchant qui peut causer ta peine?

BOULEN.

Un puissant ennemi m'accable de sa haine;
Pour prix de ma tendresse il a proscrit mes jours.

ELISABETH.

Eh! que n'appelles-tu mon père à ton secours?

BOULEN.

Ton père!

ELISABETH.

Il te cherit, il viendra te défendre.

BOULEN.

Lui, tu le crois?

ELISABETH.

Mon père! Ah! s'il pouvait m'entendre!
On fait tout ce qu'il veut.

BOULEN.

Oui, je le sais trop bien.

ELISABETH.

Allons auprès de lui.... Tu ne me réponds rien?

BOULEN.

Enfant n'hérite pas du malheur de ta mère :
Surtout, dans ses rigueurs, crains d'imiter ton père.

André Chenier (*Henri VIII.*)

DION DE SYRACUSE, PYTHIAS ET DAMON.

DION DE SYRACUSE.

C'est étrange! que vois-je? Pythias de retour! C'est bien Pythias. Je ne le puis croire. Il vient *au devant de* la mort, pour sauver son ami.

PYTHIAS.

Oui, c'est Pythias. Je n'ai quitté le lieu de ma détention que dans les vues de rendre au Ciel les vœux que je lui ai faits ; pour ranger mes affaires de famille selon les règles de la justice ; et pour prendre congé de mes enfants afin que je puisse mourir tranquille et content.

DION DE SYRACUSE.

Mais pourquoi es-tu revenu? N'as-tu aucune crainte de la mort? N'est-ce pas alors folie de la chercher?

PYTHIAS.

Me voici de retour pour mourir quoique je ne mérite pas la mort. L'honneur me défend de laisser mon ami se sacrifier pour moi.

DION DE SYRACUSE.

Aimes-tu donc ton ami plus que toi-même?

PYTHIAS.

Non, je l'aime comme moi-même ; mais je sais que je dois mourir plutôt que mon ami, car c'est moi que tu as condamné au supplice. Il ne serait pas juste que Damon souffrît la peine de mort qui n'a été prononcée que contre moi.

DION DE SYRACUSE.

Pourtant ne dis-tu pas qu'il est aussi inique de te condamner que ton ami ?

PYTHIAS.

Ce n'est que trop vrai ; nous sommes tous deux innocents ; et il est également injuste de faire souffrir l'un ou l'autre de nous.

DION DE SYRACUSE.

Mais pourquoi donc dis-tu qu'il serait inique de l'envoyer à la mort à ta place ?

PYTHIAS.

Il est également infâme de condamner ou Damon ou moi-même ; mais je serais très-coupable de laisser Damon souffrir une mort violente que le tyran n'a préparée que pour moi.

DION DE SYRACUSE.

Ne parais-tu ici aujourd'hui qu'avec le désir de conserver la vie de ton ami en perdant la tienne ?

PYTHIAS.

Me voici de retour et en ta présence pour endurer une mort que les tyrans *ont coutume*, d'infliger ; et concernant Damon, pour accomplir mon devoir en le délivrant d'un danger qu'il s'est attiré par sa bonté envers moi.

DION DE SYRACUSE.

Eh bien, Damon, que je te parle. Ne craignais-tu pas réellement que Pythias ne revînt jamais, et que tu ne fusses mis à mort pour lui ?

DAMON.

Je n'étais que trop sûr du retour de Pythias ; et qu'il tiendrait sa promesse aux dépens de sa vie. Plût au ciel que ses parents et ses amis l'eussent retenu de force ; il eût vecu pour être la consolation et le bonheur des gens de bien ; et j'eusse eu ainsi la satisfaction de mourir pour lui.

DION DE SYRACUSE.

Quoi ? Ne chéris-tu pas la vie ?

DAMON.

Non ! Loin de là ! quand je vois et ressens le pouvoir d'un tyran.

DION DE SYRACUSE.

Très-bien, alors ! Tu ne le reverras plus. Je vais te condamner à la peine capitale.

PYTHIAS.

Pardonne aux sentiments de Damon et à ceux d'un homme en présence de son ami mourant. Rappelle-toi que c'est moi que tu as condamné. Je viens me soumettre au châtiment pour en libérer mon ami. Ne me refuse pas cette consolation à ma dernière heure.

DION DE SYRACUSE.

Je ne puis supporter la vue de l'homme, qui méprise la mort et défie mon pouvoir.

DAMON.

Tu ne peux endurer la vertu.

DION DE SYRACUSE.

Non, je ne puis souffrir cette hautaine et dédaigneuse vertu qui méprise la vie, qui ne craint nulle douleur et qui est insensible aux charmes de la richesse et du plaisir.

DAMON.

Tu vois cependant que c'est la vertu qui s'émeut aux préceptes de l'honneur, de la justice et de l'équité.

DION DE SYRACUSE.

Gardes, envoyez Pythias à la mort. Nous verrons si Damon insistera dans le mépris de mon autorité.

DAMON.

Pythias, en retournant pour se soumettre à ta merci a mérité la vie et il a droit à ton pardon ; moi, j'ai excité son indignation en me livrant en ton pouvoir pour le sauver. Sois donc satisfait de ce sacrifice, et je cours à la mort.

PYTHIAS.

Attends, Dion ; souviens-toi que c'est moi seul qui t'ai offensé ; quant à Damon, tu ne pourrais.

DION DE SYRACUSE.

Hélas ! que vois-je ? qu'entends-je ? Où suis-je ? Que je suis misérable, et qu'ils sont nobles ! Je n'ai donc rien su de la vertu jusqu'à présent ? J'ai donc passé ma vie dans les ténèbres et dans l'erreur. Tout mon pouvoir et mes richesses ne suffisent pour engendrer l'amour.

Je ne puis me flatter d'avoir fait un seul ami dans le cours d'un règne de trente ans, et pourtant ces deux particuliers dans leur vie privée s'aiment et sont heureux de prouver leur confiance mutuelle au prix de leur vie ?

PYTHIAS.

Comment pourrais-tu compter sur des amis, toi qui n'a jamais aimé personne ? Si tu avais aimé et respecté les hommes, tu te serais assuré leur amitié et leur estime ; mais tu les as craints et oppressés, et ils te redoutent et te détestent de même.

DION DE SYRACUSE.

Damon, Pythias, veuillez m'admettre dans une si parfaite amitié. Je vous rends la vie et je vous comblerai de biens.

DAMON.

Nous n'avons nul désir d'être enrichis par toi ; et pour ton affection nous ne pouvons l'accepter ou en jouir avant que tu ne deviennes meilleur et juste. Sans ces deux qualités, tu ne peux t'unir qu'à des esclaves tremblants et de vils flatteurs. Pour être chéri, et estimé des hommes libres, nobles et généreux, tu dois être bienveillant, vertueux et loyal.

Damon et Pythias, amis célèbres de l'antiquité, ont vécu au temps de Denys de Syracuse, vers 35, avant J. C. Après avoir chassé, Denys de Syracuse, Dion usurpe le pouvoir, et ces deux amis sont à leur tour persécutés par le tyran. Ces deux noms ont passé dans la langue comme symbole de l'amitié.

L'ÉDUCATION.

EMMA.—CORALY.—CLÉMENTINE.

Quinze à seize ans.

EMMA.

Ton esprit est mal fait : entre nous, tu raisonnes
Contre le sentiment de beaucoup de personnes.

CORALY.

Je l'ai dit et j'y tiens : oui, l'éducation
Change peu nos penchants : c'est mon opinion.

EMMA.

Mais peut-on refuser de croire à l'évidence ?
Vois tous les changements survenus chez Hortense.

CORALY.

Elle était curieuse, et son mauvais côté
Est, quoi qu'on dise, encor la curiosité.

EMMA.

Et que dis-tu d'Ursule ?

CORALY.

En vérité, gourmande !
En face de bons mets sa joie est toujours grande.

CLÉMENTINE.

Et Clorinde ?

CORALY.

Avouez avec sincérité
Qu'au fond c'est bien toujours la même vanité.

EMMA.

Et Marie ?

CLÉMENTINE.

Et Laura ?

CORALY.

Froides et dédaigneuses,
Elles sont et seront toujours des orgueilleuses.

EMMA.

Tu refuses d'ouvrir les yeux à la clarté ?

CORALY.

Non mais je suis sincère et dis la vérité.

EMMA.

On se trompe et souvent on s'égare ;
Du nom de vérité la fausseté se pare.

CLÉMENTINE.

Il arrive parfois qu'on avance une erreur,
Et puis on la défend avec trop de chaleur.
Citons encor des faits et concluons ensuite.

CORALY.

Si je change d'avis, vous aurez du mérite !

EMMA.

Écoute-nous bien calme, et tu nous répondras.

CORALY.

Seul, contre vous deux, je ne recule pas.

CLÉMENTINE.

Olinde, il t'en souvient, était d'une avarice
A faire honte et mal : elle n'a plus ce vice,

Et tout être qui souffre et gémit, maintenant
A des droits sur son cœur tendre et compatissant.

EMMA.

Adèle inclinait trop vers la coquetterie,
Et la voilà pourtant pleine de modestie.

CLÉMENTINE.

Pour son peu de franchise on n'aimait pas Nancy ;
De la douce candeur c'est un modèle ici.

EMMA.

Ninette qui toujours était très-négligée,
Ne la trouves-tu pas maintenant mieux rangée ?

CLÉMENTINE.

Elvire était menteuse et, je crois, ne l'est plus.

CORALY.

Les vices, selon vous, se changent en vertus.

EMMA.

C'est ça, précisément ! Et quelle jeune fille
Pourrait fermer son cœur aux vœux de sa famille,
Aux conseils maternels de la direction,
Aux exemples nombreux qu'offre la pension ?
Le cœur comprend enfin la voix qui le dirige
Et de tous ses défauts bien souvent se corrige.

CORALY.

On l'a dit mille fois, certes, ce n'est pas trop ;
" Chassez le naturel, il revient au galop."

EMMA.

Tu persistes ? c'est fort ; et tu pousses la chose
Jusqu'à l'entêtement ; je n'en vois pas la cause.

CLÉMENTINE.

La règle, comme on dit, pour citer comme toi,
Malgré l'exception n'est pas moins une loi ;

Et pour une, entre cent, dont la nature ardente
Ne connaît point le frein et reste violente,
Combien n'en est-il pas chez qui les bons avis,
L'exemple, le conseil produisent d'heureux fruits ?
L'homme dompte à la fin le tigre plein de rage ;
Il adoucit les mœurs de l'ours le plus sauvage ;
Et parce qu'un coursier brise mors et harnais,
De l'habile écuyer niera-t-on le succès ?
Sans tes bonnes leçons, ta petite servante,
Bien sûr, serait encore indocile et méchante.
Les qualités du cœur, les talents de l'esprit
Sont les fruits des conseils dont on fait son profit.

EMMA.

Oui, l'on peut à son gré former son caractère ;
On peut, selon le cas, l'arranger, le refaire.
On me signale un vice, on me nomme un défaut,
C'est une tâche alors que j'efface au plus tôt.

CLÉMENTINE.

L'arbre qui penche trop par la main se redresse,
Et l'on met à profit son âge et sa souplesse.

CORALY.

Je me rends, je me rends. Oui, vous avez raison :
Niez les doux bienfaits de l'éducation,
Il faut bien l'avouer, ce serait manquer d'âme ;
Ce serait se couvrir de reproche, de blâme ;
Ce serait oublier, perdre le souvenir
De tous nos bienfaiteurs, au lieu de les bénir.
Mes yeux s'ouvrent enfin, et je vois à cette heure
Tout ce que l'on a fait pour me rendre meilleure.
Tout ce que j'ai de bon, tout ce qu'on loue en moi,
A l'éducation, c'est bien vrai, je le dois.
J'avais jusques ici douté de sa puissance,
Oui, l'éducation fait une autre existence.

Worms.

L'ÉPAGNEUL ET LA FAUVETTE.

(*Le matin.*)

LA FAUVETTE.

Bonjour, mon aimable Épagneul.

L'ÉPAGNEUL.

Bonjour, ma charmante Fauvette.

LA FAUVETTE.

Si matin, où vas-tu tout seul ?

L'ÉPAGNEUL.

Et toi-même, où vas-tu seulette ?

LA FAUVETTE.

Moi, je vais à travers les champs
Voler de feuillage en feuillage,
Sauter, danser, et de mes chants
Charmer les oiseaux du bocage.

L'ÉPAGNEUL.

Dans les vallons, sur les côteaux,
Moi, je vais aller à la chasse ;
Messieurs les lièvres et les perdreaux,
Je ne vous ferai point de grâce.

LA FAUVETTE.

Pourtant ma mère ne veut pas

Que, sans elle, je fasse un pas.
Maman a tort, en dépit d'elle,
Je vais où le plaisir m'appelle.

L'ÉPAGNEUL.

Mon père m'avait défendu
De sortir seul, mais il s'abuse ;
Il dit que c'est du temps perdu,
Le bon temps, c'est quand je m'amuse.

LA FAUVETTE.

Adieu donc, amuse-toi bien.

L'ÉPAGNEUL.

Et toi, ma chère, ne crains rien.

(*Le soir.*)

LA FAUVETTE.

Eh ! bonsoir, mon jeune élégant.

L'ÉPAGNEUL.

Bonsoir, ma petite maîtresse.

LA FAUVETTE.

Que vois-je d'où vient ta tristesse?

L'ÉPAGNEUL.

Et toi d'où vient cet air souffrant?

LA FAUVETTE.

J'ai bien du chagrin, je t'assure.

L'ÉPAGNEUL.

Et moi donc, j'ai bien des regrets.

LA FAUVETTE.

Conte-moi ta triste aventure.

L'ÉPAGNEUL.

Tu me diras la tienne après.
Dans la plaine, sur la montagne,
J'ai longtemps battu la campagne,
J'ai bien couru, mais je n'ai pris,
Hélas ! ni lièvre ni perdrix,
J'étais fatigué, tout en nage,
J'avais faim. Auprès du village
Je vois un gros chien qui soupait ;
Dans un panier le drôle avait
Os de pigeon, os de poulet ;
Je m'approche de la corbeille,
Et puis je prends tout doucement
Un petit os ; mais le gourmand
Me mord et m'arrache l'oreille.

LA FAUVETTE.

Que je te plains, mon jeune ami !
Mais, tiens, tu vas me plaindre aussi :
Volant de bocage en bocage,
J'avais fait un grand voyage ;
Je m'endormis sur le gazon,
Quand un méchant petit garçon
Me voit, m'attaque par derrière,
Et, pour me tenir prisonnière,
M'attache à la patte un cordon.
"Fi, dit-il, la vilaine queue !
Oh ! celle de mon perroquet
Est bien plus jolie, elle est bleue ;
La tienne est grise et me déplaît."
Aussitôt, malgré ma prière,
Il me l'arrache tout entière,
Et puis le petit polisson,
En me posant sur le gazon :

" Marchez, dit-il ; voyons, la belle,
Si vous avez bonne façon."
Alors je casse la ficelle
Et je m'envole à tire-d'aile.

L'ÉPAGNEUL.

Ainsi sont punis les enfants
Qui ne sont pas obéissants.

LA FAUVETTE.

Vraiment vous parlez à merveille ;
Mais il n'est plus temps à présent ;
Car qui nous rendra maintenant
Moi, ma queue....

L'ÉPAGNEUL.

Et moi mon oreille?

LE SERVICE DE L'INTÉRESSÉ.

FRANÇOIS ET PIERRE.

FRANÇOIS.

Bonjour, voisin Pierre. J'aurais aujourd'hui trois ou quatre petites lieues à faire ; ne pourriez-vous pas me prêter votre cheval?

PIERRE.

Je ne demanderais pas mieux, voisin François ; mais il faut que je porte trois sacs de blé au moulin *tout à l'heure.* Ma femme a besoin de farine ce soir.

FRANÇOIS.

Le moulin ne va pas aujourd'hui. *Je viens* d'entendre le meunier dire au gros Mathieu que les eaux étaient trop basses.

PIERRE.

Est-il vrai ? Voilà qui me dérange. En ce cas il faut que je coure à *bride abattue* chercher de la farine à la ville. Ma femme serait d'une belle humeur, si j'y manquais.

FRANÇOIS.

Je puis vous sauver cette course. J'ai un sac tout prêt de bonne mouture ; je suis en état de vous prêter autant de farine que vous en aurez besoin.

PIERRE.

Oh, cette farine ne conviendrait peut-être pas à ma femme. Elle est si fantasque !

FRANÇOIS.

Quand elle le serait cent fois plus ! C'est du blé que vous m'avez vendu, le meilleur, disiez-vous, que vous eussiez récolté de votre vie.

PIERRE.

C'est d'excellent blé, tout celui que je vends. Voisin, vous savez, *il n'y a* personne qui aime à rendre service comme moi ; mais le cheval a refusé ce matin de manger le foin. Je crains qu'il ne puisse aller.

FRANÇOIS.

N'en soyez-pas inquiet, je ne le laisserai pas manquer d'avoine en route.

PIERRE.

L'avoine est bien chère, voisin.

FRANÇOIS.

Il est vrai, mais qu'importe ? Quand on va pour de bonnes affaires, *on n'y regarde pas de si près.*

PIERRE.

Nous allons avoir du brouillard ; les chemins seront glissants. Si vous alliez vous démettre une jambe.

FRANÇOIS.

Il n'y a pas de danger ; votre cheval est sûr. Ne parliez-vous pas tout à l'heure de le pousser vous-même à bride abattue ?

PIERRE.

Oui, mais ma selle est en lambeaux, et j'ai donné ma bride à raccommoder.

FRANÇOIS.

Heureusement j'ai une bride et une selle à la maison ?

PIERRE.

Votre selle n'ira jamais à mon cheval.

FRANÇOIS.

Eh bien ! j'emprunterai celle de Martin.

PIERRE.

Bon ! elle n'ira pas mieux que la vôtre.

FRANÇOIS.

Je passerai chez notre ami Duclos, le valet d'écurie du baron. Il saura bien en trouver une qui convienne parmi vingt qu'a son maître.

PIERRE.

Certainement, voisin, vous savez que personne n'est disposé comme moi à obliger ses amis. Vous auriez *de tout mon cœur* mon cheval ; mais voilà quinze jours qu'il n'a été pansé. Son crin n'est pas fait. Si on le voyait une fois dans cet état, je ne pourrais plus en avoir dix écus quand je voudrais le vendre.

FRANÇOIS.

Un cheval est bientôt pansé, j'ai mon garçon de ferme qui l'aura fait dans un quart d'heure.

PIERRE.

Cela peut être ; mais à présent que j'y pense, il a besoin d'être ferré.

FRANÇOIS.

Eh bien ! n'avons-nous pas le maréchal à deux portes d'ici ?

PIERRE.

Oui-da ! un maréchal du village pour mon cheval ! Je ne lui confierais pas seulement mon âne. Il n'y a que le maréchal du roi, pour le bien ferrer.

FRANÇOIS.

Justement mon chemin me conduit par la ville, devant sa porte.

PIERRE (*apercevant au loin son valet, il l'appelle.*)

Joseph ! Joseph !

JOSEPH (*s'avançant.*)

Que voulez-vous mon maître ?

PIERRE.

Tiens, voilà le voisin François qui voudrait emprunter mon cheval. Tu sais qu'il a une écorchure sur le dos de la largeur de ma main. (Il lui fait signe de l'œil.) Va *tout de suite* voir s'il est guéri. (*Joseph sort en lui faisant signe qu'il a été compris.*) Je pense qu'il doit l'être. Oh oui ! *Touchez là*, voisin. J'aurai donc le plaisir de vous avoir obligé. Il faut s'entr'aider dans la vie. Si je vous avais refusé tout crûment, eh bien ! vous m'auriez refusé à votre tour dans une autre occasion ; c'est tout simple, ce qu'il y a de bon avec moi, c'est que

mes amis me trouvent toujours au besoin. (*Joseph rentre.*) Eh bien! Joseph, l'écorchure, comment va-t-elle?

JOSEPH.

Commet elle va, maître? Vous disiez la largeur de votre main, c'est de la largeur de mes épaules qu'il fallait dire. La pauvre bête n'est pas en état de faire un pas. (*Joseph sort*).

PIERRE.

Ah, mon voisin, *je suis bien fâché* que les choses tournent de cette manière. J'eusse réellement aimé vous obliger, mon cher François, en vous prêtant mon cheval; mais vous voyez l'impossibilité de la chose et j'en suis au désespoir.

FRANÇOIS.

J'en suis aussi au désespoir pour vous, mon cher Pierre. Vous saurez que je viens de recevoir un billet de l'intendant de monseigneur, pour l'aller trouver *sur-le-champ.* Nous faisons quelques affaires *à nous deux.* Il m'avertit que si j'arrive à midi, il peut me faire adjuger la coupe d'une partie de la forêt. C'est à peu près cent louis que je gagnerai dans cette affaire, et quinze à vingt qu'il y aurait eu à gagner pour vous; car je pensais vous employer pour l'exploitation. Mais ....

PIERRE.

Comment! quinze à vingt louis, dites-vous?

FRANÇOIS.

Oui, peut-être davantage; cependant comme votre cheval n'est pas en état de service, je vais tâcher d'obtenir le cheval de l'autre charpentier du village.

PIERRE.

Vous m'offensez; mon cheval est tout à votre service.

(*A Joseph qui reparaît.*) Eh, Joseph! Joseph! va dire à ma femme qu'elle n'aura pas mon cheval aujourd'hui ; que le voisin François en a besoin, et que je ne puis refuser d'obliger mon meilleur ami.

FRANÇOIS.

Mais comment ferez-vous, pour la farine?

PIERRE.

Oh! nous pourrons bien nous en passer encore pendant quinze jours.

FRANÇOIS.

Et votre selle qui est en lambeaux?

PIERRE.

C'est de la vieille que je parlais, J'en ai une toute neuve avec la bride. Je serai ravi que vous en ayez l'étrenne.

FRANÇOIS.

Je ferai donc ferrer le bidet à la ville?

PIERRE.

Vraiment, j'avais oublié que le maréchal notre voisin l'avait ferré l'autre jour pour essayer. Il faut lui rendre justice, *il s'en est tiré fort bien.*

FRANÇOIS.

Mais le pauvre animal a une plaie si large sur le dos, comme dit Joseph.

PIERRE.

Oh! je connais le drôle. Il se plaît toujours à grossir le mal. Je parie qu'il n'y en a pas de la largeur du petit doigt.

FRANÇOIS.

Il faudrait donc qu'il le pansât un peu ; car depuis quinze jours....

PIERRE.

Le panser? Je voudrais bien voir qu'il y manquât un seul jour de la semaine.

FRANÇOIS.

Qu'il aille au moins lui donner quelque chose à manger. Ne m'avez-vous pas dit qu'il avait refusé le foin?

PIERRE.

C'est qu'il a été rassasié d'avoine. Ne craignez pas, il vous portera comme un oiseau. Le chemin est sec ; nous n'avons pas de brouillard ; le temps est superbe. Je vous souhaite un bon voyage et de bonnes affaires. Venez ; venez monter ; ne perdons pas un moment! Je vous tiendrai l'étrier.

FRANÇOIS.

Voisin, bien obligé. Gardez votre bien. Je puis remettre ma course à demain s'il le faut et d'ici alors, je pourrai me passer de votre service.

Tout à l'heure : just now, presently. *Je viens de :* I have just etc. *Bride abattue :* full speed. *On n'y regarde pas de si près :* one is not so particular. *De tout mon cœur :* most willingly. *Oui-da!* yes, indeed. *Tiens :* behold. *Tout de suite :* immediately. *Touchez là :* shake hands. *Je suis bien fâché :* I am very sorry. *Sur-le-champ :* without delay. *A nous deux :* together. *Il s'en est tiré fort bien :* he got out of it very well.

ORGUEIL ET PARESSE.

AUGUSTE.

Regardez donc, maman, quelle abondante neige.
J'en étais tout couvert en venant du collége !
Si j'allais m'enrhumer ! ce serait amusant !
Un rhume de cerveau rend fort peu séduisant ;
On est rouge, les yeux vous sortent de la tête ;
Puis, je dîne demain chez ma tante Henriette.
Le soir elle a du monde, on chantera, je crois.
Dieu ! si le mal de gorge allait m'ôter la voix !
Quel désappointement ! Dites, que deviendrais-je ?
Ah ! l'ennuyeux hiver ! ah ! la maudite neige !
(*après une pause.*)
Quoi ! vous riez, maman ? ce n'est pas généreux,
Quand la tête déjà me fait un mal affreux,
Quand chaque instant accroît la fièvre qui me brûle !...

LA MÈRE.

Oui, je ris, mon enfant, et je devrais plutôt
M'affliger de te voir un si fatal défaut,
Qui, comme avec raison dit ta marraine Ursule,
Te rendra malheureux, et surtout ridicule....

AUGUSTE (*avec étonnement*).

Ridicule ?

LA MÈRE.

Sans doute ; il est honteux, vraiment,
Qu'un garçon de douze ans, comme toi, cher Auguste,

Avec ton teint de rose et ta santé robuste,
Sans motifs sérieux se plaigne constamment,
L'été, c'est du soleil ; l'hiver, c'est la gelée ;
Le jour est trop brillant, la nuit trop étoilée.
Je finirai bientôt par croire en vérité,
Que pour faire à ton goût une température,
Il faudrait que de Dieu la suprême bonté
Daignât intervertir les lois de la nature !
Et que te manque-t-il, réponds, pour être heureux ?
N'as-tu pas tous les biens qui font aimer la vie ?
Ne satisfais-tu pas ta moindre fantaisie ?
Ne va-t-on pas trop même, au-devant de tes vœux ?
Et si Dieu, que toujours, l'ingratitude offense,
Par quelque malheur vrai venait à te punir ;
S'il voilait tout à coup sous un nuage immense,
Le radieux soleil de ton bel avenir ;
S'il t'ôtait la santé, la force, la richesse,
Et te rendait semblable à ces infortunés
Qui, courbés sous le poids d'une affreuse détresse,
Cachent sous des haillons leurs membres décharnés,
Quels mots emploierais-tu, mon enfant, pour te plaindre ?

AUGUSTE.

Mère, de tels malheurs, puis-je les craindre,
Quand papa dit souvent qu'entre ses trois enfants
Il compte partager deux millions de francs ?

LA MÈRE.

C'est un tort. Sache bien que le souverain être
Nous prête ses trésors, dont il reste le maître,
Et qu'un mot de sa bouche, un signe de sa main,
Du riche d'aujourd'hui fait un pauvre demain.
Voilà pourquoi, mon fils, je voudrais que tu misses
Dans l'amour du travail le bonheur de tes jours,
Au lieu de le placer dans les plaisirs factices,

Qui n'ont rien de solides et nous trompent toujours.
Te voilà grand, mon fils ; bientôt l'adolescence,
Pour toi va succéder à la folâtre enfance.
Deux chemins s'offriront à tes pas désormais :
Prends garde, cher enfant, de choisir le mauvais !
Crois mon expérience et surtout ma tendresse.
Deux défauts te perdront : l'orgueil et la paresse :
Tâche d'en triompher. Va, tu le peux encor :
Songe que le travail est la seule richesse
Que ne ravissent pas les caprices du sort,
Et que l'orgueil, reptile à la langue traitresse,
Précipita jadis aux gouffres éternels
Le plus beau, le plus pur des esprits immortels.

Auguste médita pendant une semaine
Les conseils de sa mère, et puis bientôt se dit
Qu'avec de la fortune on se passe d'esprit,
Et que l'étude était une trop lourde chaîne.
Jouet jusqu'à vingt ans de cette triste erreur,
Auguste imprudemment s'engagea dans la route
Pleine d'affeux périls, où s'égare le cœur ;
Mais sur ses jours, alors, fondit un grand malheur :
Son père, ruiné par une banqueroute,
Lui laissant pour tout bien des dettes à payer,
Mourut de désespoir à la fleur de son âge.
Auguste, anéanti, sans forces, sans courage,
Comprit avec effroi qu'il faudrait travailler
Pour sauver des horreurs d'une longue misère
Ses deux charmantes sœurs, sa bonne et sainte mère.
Mais il était bien tard pour qu'il pût se plier
Sous le joug du travail, quelquefois un peu rude.
Pour qu'il ne blesse pas, jeune il faut l'essayer,
Et s'en faire une douce et facile habitude.
Tout le temps qu'au collége il avait demeuré,

Le paresseux jeune homme avait tout effleuré,
Sans rien approfondir, et n'aurait pas su même
Au plus faible écolier dicter le moindre thème.
Que faire, maintenant qu'arrivait le malheur?
Mais apprendre un état, dira-t-on. Quelle horreur!
Quoi! dans ces lieux témoins de sa splendeur passée,
Porter de l'ouvrier la blouse rapiécée!
Courber son front hautain sous le poids d'un état!
Non; Auguste aime mieux le képi du soldat.
Les larmes d'une mère infirme et malheureuse
Restèrent sans pouvoir sur cette âme orgueilleuse.
Il partit, mais chargé de ce honteux mépris
Qui, jusques au trépas, poursuit les mauvais fils.
Enfants, fuyez l'orgueil ainsi qu'une vipère,
Et, quelque rang que Dieu vous donne sur la terre,
N'en soyez jamais fier; car il dépend de *Lui*
De vous ôter demain le bonheur d'aujourd'hui.

Elise Moreau.

LE PASSANT ET LA TOURTERELLE.

LE PASSANT.

Que fais-tu dans ce bois plaintive tourterelle?

LA TOURTERELLE.

Je gémis : j'ai perdu ma compagne fidèle.

LE PASSANT.

Ne crains-tu pas que l'oiseleur
Ne te fasse périr comme elle?

LA TOURTERELLE.

Si ce n'est lui, ce sera ma douleur.

B. de Fourcroy.

LE MENDIANT ET L'OISEAU.

LE MENDIANT.

Où vas-tu donc—petit oiseau
Ainsi volant à *tire-d'aile ?*
Viens me chanter la *ritournelle.*
L'air est si pur, le ciel si beau !

L'OISEAU.

Je vais chercher la nourriture
Que Dieu me garde quelque part ;
Mais toi, hâte tes pas, vieillard:
La nuit ramène la froidure.

LE MENDIANT.

J'erre seul depuis ce matin,
Et nul n'entend ma voix qui pleure ;
Tes chants pourraient me faire une heure,
Oublier mon triste destin.

L'OISEAU.

Mais, dans cette saison cruelle
L'oiseau fait taire tous ses chants,
Vois, la neige couvre les champs :
Comment chanter ma ritournelle ?

LE MENDIANT.

Oiseau, tu vis en paix du moins!
La nuit, tu trouves un asile,

Et, le jour, la graine facile
Qui doit suffire à tes besoins.
Moi je frappe de *gîte* en gîte,
Implorant et criant, hélas!
Et le soir quand je suis las,
Je n'ai pas un toit qui m'abrite.

L'OISEAU.

Du pauvre Dieu seul est l'appui ;
C'est lui qui soutient ma faiblesse.
Jamais sa bonté ne délaisse
Quiconque espère et croit en lui.

LE MENDIANT.

Quand le printemps nous rend ses charmes,
Oiseau, tu vis libre et joyeux ;
Mais pour moi, pauvre, faible et vieux,
Au monde il n'est plus que des larmes.

L'OISEAU.

Dieu ne laisse pas avoir faim
Une humble et faible créature :
Il me garde un grain pour pâture,
A toi, vieillard, un peu de pain.

LE MENDIANT.

Oiseau, ce grain, Dieu te le donne,
Et des refus, tu n'en crains pas ;
Trop heureux qui peut ici-bas
Ne rien demander à personne !

L'OISEAU.

Ce grain, je le cherche, vieillard ;
Comme toi je mendie et j'erre,
Sans peine on n'a rien sur la terre,
Et je ne dois rien au hasard.

LE MENDIANT.

Miné par la faim et par l'âge,
Succombant à mon triste sort,
Un soir on me trouvera mort
A quelque cent pas du village.

L'OISEAU.

Je puis mourir loin de mon nid :
Faut-il que je m'en épouvante ?
Pauvre vieillard, espère et chante :
Dieu seul est grand : qu'il soit béni !

M. A. Devoille.

LE MOINEAU ET LA COLOMBE.

LE MOINEAU.

Comment se fait-il donc, ma sœur,
Que l'on t'aime, qu'on me rejette ;
Que l'on t'accueille avec douceur,
Qu'avec humeur on me maltraite ?
Cependant, je suis plus adroit ;
Je puis, par mainte gentillesse,
Charmer le maître et la maîtresse :
J'ai cent fois plus d'esprit que toi.

LA COLOMBE.

C'est, mon frère, qu'on vous accuse
D'être un gourmand, d'être un voleur ;
Vous prenez ce qu'on vous refuse,
Moi, ce qu'on m'offre de bon cœur.
Vous avez plus d'esprit, mon frère,
Plus d'adresse, plus de savoir ;
Mais, lorsqu'on l'emploie à mal faire,
Il vaudrait mieux n'en point avoir.

Grenus.

La Visite.

Mme. DELATOUR, LÉONIE.—Puis MARIE et Mlle. DUVAL.

MME. DELATOUR.

Je viens d'entendre la cloche ; pourtant nos visiteuses n'arriveront que dans un quart d'heure.

LÉONIE.

Oh, maman ! qu'il me tarde de revoir ma cousine.

MME. DELATOUR.

As-tu pris tes leçons ce matin, ma fille ?

LÉONIE.

Oui mais je dois avouer que j'ai été distraite, et que je n'ai pas trouvé les études très-amusantes aujourd'hui.

MME. DELATOUR.

A quoi songeais-tu donc ?

LÉONIE (*embarrassée*).

D'abord à l'arrivée de ma cousine ; ensuite comment je l'entretiendrais pendant son séjour chez nous, ma mère.

MME. DELATOUR.

Je regrette que tu n'aies pas profité davantage des leçons excellentes de ton maître, chère enfant. Fais en sorte d'éviter ces distractions à l'avenir.

LÉONIE (*avec soumission*).

Oui, ma mère ; je sais bien que tu as toujours raison Mais l'émotion était plus forte que moi.

MME. DELATOUR.

Rappelle-toi qu'à ton âge le temps est toujours précieux

LÉONIE.

Comment pourrai-je m'occuper de mes études pendant le séjour de ma cousine ici ?

MME. DELATOUR.

Marie aura sans doute des devoirs à préparer pour sa gouvernante ; ainsi les matinées passeront d'une manière utile, de part et d'autre.

LÉONIE (*vivement*).

Ah ! maman ! j'aperçois une voiture dans l'avenue. Ce sont elles ! Elles descendent de voiture ? Oh ! la toilette de Léonie—qu'elle est belle ! et moi qui suis en robe de percale.

MME. DELATOUR.

Bonjour, ma chère Marie ; que je suis heureuse de te voir !

MARIE.

Vous êtes bien bonne ma tante ; je suis ravie de me retrouver enfin près de vous. Et la campagne est si délicieuse.

LÉONIE (*accourant*).

Bonjour, ma cousine. (*Elles s'embrassent et causent.*)

MME. DELATOUR.

Comment vous portez-vous, mademoiselle ? Le voyage vous a-t-il fatiguée ?

MLLE. DUVAL.

Du tout, madame ; j'aime les voyages ; et du reste, la

beauté du pays que vous habitez suffirait pour faire oublier toute lassitude.

MME. DELATOUR.

J'ai lieu de croire que votre séjour parmi nous vous sera agréable ; cependant il faut un peu d'abnégation pour se plaire à la campagne.

LÉONIE.

Oh, maman ! savais-tu que ma cousine fréquente déjà les bals et les concerts ?

MLLE. DUVAL.

Oui, les bals d'enfants sont très à la mode à Paris.

MARIE.

Ma dernière toilette a coûté deux cents francs, ma tante ; elle était en gaze rose, lamée d'argent.

MME. DELATOUR.

Je vois bien, chère enfant, que ta mère a toujours le goût de la toilette.

MARIE.

Il faut bien faire comme tout le monde, n'est-ce pas, ma tante ?

MLLE. DUVAL (*souriant*).

Du moins comme le beau monde, ma chérie.

MME. DELATOUR.

Léonie, accompagne ces dames jusqu'à leur appartement.

LÉONIE.

Oui, maman. (A Mlle. Duval) Voulez-vous monter, mademoiselle ?

MLLE. DUVAL.

Merci ; comme vous avez grandi, Léonie ! vous êtes aussi grande que Marie, qui a deux ans de plus que vous.

MME. DELATOUR.

C'est que Léonie se couche de bonne heure, mademoiselle; qu'elle ne fréquente les concerts ; et surtout parce qu'elle ne porte pas de robes en gaze rose.

MARIE (*embrassant Mme. Delatour*).

Ah! chère tante, vous jetez des pierres dans mon jardin.

MME. DELATOUR.

Nous déjeunerons bientôt, Léonie, où est ton frère ?

LÉONIE.

Il est allé au-devant de notre nouveau convive, son ami Paul ; ils seront ici dans quelques minutes.

MME. DELATOUR.

Très-bien, ma fille. Reviens bientôt, car j'ai besoin de toi.

SINGULIERS EN "AL," PLURIELS EN "AUX."

LA RISSOLE.

Bonjour, mon camarade.
J'entre sans dire gare, et cherche à m'informer
Où demeure un monsieur que je ne puis nommer.
Est-ce ici ?

MERLIN.

Quel homme est-ce ?

LA RISSOLE.

Un bon vivant, allègre,
Qui n'est grand ni petit, noir ni blanc, gras ni maigre,

J'ai su de son libraire, où souvent je le vois,
Qu'il fait jeter en moule un livre tous les mois,
C'est un vrai Juif errant qui jamais ne repose.

MERLIN.

Dites-moi, s'il vous plaît, voulez-vous quelque chose ?
L'homme que vous cherchez est mon maître.

LA RISSOLE.

Est-il là?

MERLIN.

Non.

LA RISSOLE.

Tant pis. Je voulais lui parler.

MERLIN.

Me voilà ;
L'un vaut l'autre. Je tiens un régistre fidèle
Où, chaque heure du jour, j'écris quelques nouvelles.
Fable, histoire, aventure, enfin quoi que ce soit,
Par ordre alphabétique, est mis à son endroit.
Parlez.

LA RISSOLE.

Je voudrais bien être dans le *Mercure ;*
J'y ferais, que je crois, une bonne figure.
Tout à l'heure, en buvant, j'ai fait réflexion
Que je fis autrefois une belle action :
Si le roi la savait, j'en aurais de quoi vivre.
La guerre est un métier que je suis las de suivre,
Mon capitaine, instruit du courage que j'ai,
Ne saurait se résoudre à me donner congé.
J'en enrage.

MERLIN.

Il fait bien : donnez-vous patience....

LA RISSOLE.

Mordié ! je ne saurais avoir ma subsistance.

MERLIN (*à part*).

Il est vrai, le pauvre homme ! il fait compassion.

LA RISSOLE.

Or donc, pour en venir à ma belle action,
Vous saurez que toujours je fus homme de guerre,
Et brave sur la mer autant que sur la terre.
J'étais sur un vaisseau quand Ruyter fut tué,
Et j'ai même à sa mort le plus contribué :
Je fus cherché le feu que l'on mit à l'amorce
Du canon qui lui fit rendre l'âme par force.
Lui mort, les Hollandais souffrirent bien des *mals !*
On fit couler à fond les deux *vice-amirals.*

MERLIN.

Il faut dire des maux, vice-amiraux ; c'est l'ordre.

LA RISSOLE.

Les vice-amiraux donc ne pouvant plus nous mordre,
Nos coups aux ennemis furent des coups *fataux* ;
Nous gagnâmes sur eux quartre combats *navaux.*

MERLIN.

Il faut dire fatals et navals ; c'est la règle.

LA RISSOLE.

Les Hollandais réduits à du biscuit de seigle,
Ayant connu qu'en nombre ils étaient *inégals,*
Firent prendre la fuite aux vaisseaux *principals.*

MERLIN.

Il faut dire inégaux, principaux ; c'est le terme.

LA RISSOLE.

Enfin, après cela nous fûmes à Palerme.

Les bourgeois, à l'envi, nous firent des *régaux* ;
Les huit jours qu'on y fut furent huit *carnavaux*.

MERLIN.

Il faut dire régals, carnavals.

LA RISSOLE.

Oh ! dame,
M'interrompre à tout coup, c'est me chiffonner l'âme,
Franchement.

MERLIN.

Parlez bien. On ne dit point *navaux*,
Ni *fataux*, ni *régaux*, non plus que *carnavaux* ;
Vouloir parler ainsi, c'est faire une sottise.

LA RISSOLE.

Eh, mordié ! comment donc voulez-vous que je dise ?
Si vous me reprenez lorsque je dis des *mals*,
Inégals, *principals* et des *vice-amirals*,
Lorsqu'un moment après, pour mieux me faire entendre,
Je dis *fataux*, *régaux*, devez-vous me reprendre ?
J'enrage de bon cœur quand je trouve un trigaud
Qui souffle tout ensemble et le froid et le chaud.

MERLIN.

J'ai la raison pour moi qui me fait vous reprendre,
Et je vais clairement vous le faire comprendre.
Al est un singulier dont le pluriel fait *aux* ;
On dit : c'est mon *égal* et ce sont mes *égaux*.
Par conséquent, on voit, par cette raison seule....

LA RISSOLE.

J'ai des démangeaisons de te casser la gueule.

MERLIN.

Vous ?

LA RISSOLE.

Oui, palsandié! moi. Je n'aime point du tout
Qu'on me berne d'un conte à dormir tout debout.
Lorsqu'on veut me railler, je donne sur la face.

MERLIN.

Et tu crois au Mercure occuper une place,
Toi? tu n'y seras point, je t'en donne ma foi.

LA RISSOLE.

Mordié! je me bats l'œil du Mercure et de toi,
Et pour faire dépit, tant à toi qu'à ton maître,
Je te déclare, moi, que je n'y veux pas être :
Plus de mille soldats en auraient acheté,
C'était argent comptant, car j'avais leur parole.
Adieu, pays ; c'est moi qu'on nomme la Rissole:
Ces bras te deviendront ou fatals ou *fataux*.

MERLIN.

Adieu, guerrier fameux par tes combats navaux.

LA RISSOLE (*à part*).

Adieu, je m'en vais boire avec mon *caporaux*;
J'aurais dit tout à l'heure avec mon caporal,
C'est comme mon chapeau qu'il faut mommer *chapal*.

Boursault.

UN AMI DANS L'INFORTUNE.

MAXIME, LAUBÉPIN.

MAXIME (*portant son mouchoir à ses yeux*).

Allons! pas d'enfantillage! et dînons puisque dîner il y a!. . Ce que c'est que le fruit défendu! j'ai moins faim que tout à l'heure! Cette pauvre femme, que j'accusais, cette portière.... c'est un ange!.... Enfin me voilà toujours assuré de vivre jusqu'à demain... C'est quelque chose (*Il se lève*).

LAUBÉPIN (*d'un air consterné*).

Au nom du ciel, monsieur le marquis, comment ne m'avez-vous pas dit?.. (*S'avançant*). Jeune homme, c'est mal; vous avez blessé un ami! vous faites rougir un vieillard!....

MAXIME (*ému*).

Monsieur!

LAUBÉPIN (*l'attirant sur sa poitrine*).

Mon pauvre enfant! Allons! n'y pensons plus! Dînez, mon ami, et dînez gaiement.... car Dieu merci, je vous apporte une bonne nouvelle.

MAXIME (*offrant une chaise à Laubépin*).

Bah!

LAUBÉPIN.

J'ai un emploi à vous offrir.

MAXIME.

Un emploi?

LAUBÉPIN.

Mais, dame! je ne sais s'il vous agréera. Je suis arrivé ce matin de Bretagne, comme vous savez, mon ami. Il y a là, au fond du Morbihan, une famille très-considérable et très-opulente, la famille Laroque d'Arz dont je possède toute la confiance. Les Laroque avaient depuis vingt ans, un homme d'affaires, un intendant, nommé Yvart, qui était un fripon. J'ai appris ces jours-ci que cet individu était fort malade; je suis immédiatement parti pour le château de Laroque, et j'ai demandé pour un ami à moi, que je n'ai point nommé, l'emploi qui, suivant toute apparence, allait devenir vacant.

MAXIME.

Mais tantôt vous ne m'aviez pas dit un mot....

LAUBÉPIN.

D'abord, mon ami, j'avais à peine l'honneur de vous connaître, et je tenais à savoir, avant tout, quelle espèce d'homme vous étiez. Ensuite, c'est en rentrant chez moi seulement qu'une lettre de mon excellente amie, madame Laroque, m'a appris le décès définitif du sieur Yvart. Maintenant, voici les conditions : vous serez uniquement connu dans le château sous le mon de Maxime Odiot; vous habiterez un pavillon particulier. Quant à vos appointements, ils seront réglés chaque année de façon à vous permettre de penser à la dot de votre sœur. Cela vous convient-il?

MAXIME.

A merveille, et je ne sais comment vous remercier de votre prévoyante bonté.... Seulement je crains d'être un homme d'affaires un peu neuf.

LAUBÉPIN.

N'êtes-vous pas avocat, c'est-à-dire un peu propre à tout? Et puis comme je l'écris à madame Laroque, ce qui vous manque peut s'apprendre en deux mois, et vous avez ce que cinquante ans d'expérience n'avait pu apprendre à votre prédécesseur.... la probité.... je vous ai vu au feu, j'en réponds.

MAXIME (*se lève*).

Eh bien, Monsieur, je suis prêt.

LAUBÉPIN.

Prêt à partir demain?

MAXIME.

Demain?

LAUBÉPIN.

Mon Dieu, il le faut, car ces gens là-bas ne sont pas capables à eux tous de faire une quittance. Mon excellente amie madame Laroque en particulier est, en affaires, d'une enfance... c'est une créole.

MAXIME (*vivement*).

Ah! c'est une créole!

LAUBÉPIN (*sèchement*).

Oui, jeune homme, une vieille créole. De son côté, sa fille....

MAXIME.

Ah! elle a une fille?

LAUBÉPIN.

Oui, qui est plus jeune.

MAXIME.

Naturellement.

LAUBÉPIN.

Au surplus, vous les verrez, vous les jugerez vous-même.

MAXIME.

Si je pouvais pourtant sans indiscrétion vous demander, pour ma gouverne, quelques renseignements sur le caractère des personnes avec qui je vais me trouver en contact ?

LAUBÉPIN (*avec réserve*).

Mon Dieu, jeune homme, l'article personnel est toujours fort délicat. Cependant, voyons.... Il y a dans le château, en résidence permanente, sans parler des voisins, des amis, il y a, dis-je, cinq personnes : d'abord, monsieur Laroque, le père, célèbre au commencement de ce siècle, en qualité de corsaire autorisé, source de la fortune... aujourd'hui plus qu'octogénaire.... intelligence un peu flottante ; ensuite, madame Laroque, sa belle-fille, veuve, créole d'origine... quelques manies... mais belle âme; mademoiselle Marguerite, sa fille, créole et bretonne... une petite tête, quelques chimères, mais belle âme; puis, en sous-ordre, une madame Aubry, cousine au deuxième degré, recueillie dans la maison, veuve d'un banquier décédé en Belgique... esprit aigri; et enfin une demoiselle Hélouin, institutrice, demoiselle de compagnie, esprit cultivé.... caractère .... (*Il hésite et reprend.*) Esprit cultivé!.... c'est tout.... vous voyez....

MAXIME.

Comment, mais sur cinq habitants il y a deux belles âmes....c'est une proportion magnifique !

LAUBÉPIN.

N'est-ce pas? ah ça ! Maxime, vous penserez à la dot d'Hélène!

MAXIME.

Je ne penserai qu'à cela, Monsieur !

LAUBÉPIN.

Bien! Allons, bon courage, mon ami! Demain matin je vous attends à déjeuner, et demain soir en route pour la Bretagne. (*Sérieux.*) Mon enfant, je ne vous connais que depuis quelques heures, et je me porte votre caution, vous voyez: je réponds de vous....à tous les points de vue: je n'aurai jamais à m'en repentir?

MAXIME.

Monsieur, j'ai fait, à la mémoire de celle que j'avais connue trop tard, un serment que je tiendrai. J'ai juré de ne jamais commettre une action dont aurait pu rougir la sainte qui fut ma mère.

LAUBÉPIN.

Je suis tranquille; à demain.

MAXIME.

A demain....(*seul.*) Intendant!...allons frère, courage!

Octave Feuillet.

LES BAVARDES.

ORIANE, ORONTE ÉLISE.

ORIANE.

Monsieur, vous allez faire un souverain jugement,
Sans doute.

ORONTE (*à Oriane*).

Moi, madame? En tout ce que vous faites,
Vous n'avez point de peine à montrer qui vous êtes.
On découvre d'abord un mérite si grand....

ÉLISE.

Nous savons bien, monsieur, que vous êtes galant.
On ne voit point d'écrits comparables aux vôtres.
Que d'éloges charmants cousus les uns aux autres!
Vous louez avec grâce, il le faut avouer.

ORONTE (*à Élise*).

D'agréables objets sont aisés à louer.
Vos manières, votre air....

ORIANE.

Brisons là, je vous prie ;
La louange affectée est une raillerie.
Tirez-nous seulement d'une grossière erreur
Qui me fait tous les jours brouiller avec ma sœur.
Sitôt qu'un mois commence, on m'apporte un Mercure.
C'est mon plaisir d'élite et ma chère lecture;
Et, depuis qu'il paraît, ce qui m'en a déplu,
C'est qu'il est trop petit et qu'on l'a trop tôt lu.
Mais un des plus charmants que l'on vous ait vu faire,
C'en est un où j'ai vu le grand art de se taire,
Art qui pour notre sexe est plein d'utilité.
Et dont ma soeur et moi nous avons profité.
Nous avons toutes deux purifié nos âmes
D'un défaut qui partout déshonore les femmes;
Et nous faisons un vœu, qui, sans doute, tiendra,
De ne parler jamais que lorsqu'il le faudra.
N'est-il pas juste aussi que les femmes se taisent?
Leurs discours éternels fatiguent et déplaisent.
Tout ce qui leur échappe est de si peu de poids
Qu'un silence modeste est plus beau mille fois.
S'il n'était des rubans, des jupes, des dentelles,
Tant que dure le jour, de quoi parleraient-elles?
Je sèche de chagrin, lorsque j'entends cela.

ÉLISE.

Et qui pourrait tenir à ces sottises-là !
Est-ce un si grand effort qu'être femme et se taire,
Qu'aucune autre que nous n'ait encore pu le faire ?
Car, ma sœur, franchement, nous pourrions avouer,
N'était qu'il est honteux de vouloir se louer,
Que l'on ne voit que nous se faire violence
Et trouver du plaisir à garder le silence.
Mais je ne comprends point par quelle injuste loi
Vous prétendez, ma sœur, vous taire mieux que moi.
Depuis six mois entiers que j'apprends à me taire,
J'ai fait, pour réussir, tout ce que j'ai pu faire ;
Et dans ce grand dessein je vous suis d'assez près
Pour devoir me flatter d'un semblable progrès;
Je consens, comme vous, que monsieur en décide.

ORONTE.

Moi, mesdames ?

ORIANE.

Monsieur, soyez juge rigide.
Ma sœur, me voilà prête à vous faire un aveu:
Que vous ne parlez point ou que vous parlez peu.
Que vous avez sur vous un merveilleux empire;
Que vous ne dites rien que vous ne ne deviez dire;
Que le don de vous taire est l'effet de vos soins.
Mais avouez aussi que je parle encor moins,
Si ce n'est par devoir, que ce soit par tendresse.

ÉLISE.

Sur tout autre sujet vous seriez la maîtresse,
Ma sœur; mais sur ce point ne me demandez rien.
Je donnerais pour vous tout mon sang, tout mon bien;
Mais je ne puis céler que la gloire m'est chère;
Et quelle gloire encor ! Être fille et se taire !
Souffrez-moi votre égale, et, par cette équité....

ORIANE.

Non, ma sœur, je ne puis souffrir d'égalité;
Je parle moins que vous, j'en suis sûre.

ÉLISE.

Au contraire,
Si vous en jugiez bien, vous savez moins vous taire.

ORIANE.

Je vous appris cet art; sans moi vous l'ignoriez.

ÉLISE.

Vous m'en avez appris plus que vous n'en saviez.

ORIANE.

Monsieur est sur ce point plus éclairé que d'autres;
Prions-le d'écouter mes raisons et les vôtres.
Nous verrons sur-le-champ votre doute éclairci.

ÉLISE.

J'en conjure monsieur.

ORIANE.

Je l'en conjure aussi.

ORONTE.

Je me fais un bonheur du désir de vous plaire;
Mais comment, en parlant, montrer qu'on sait se taire?

ORIANE (*à Oronte*).

Écoutez mes raisons, et j'espère....

ÉLISE.

Ma sœur,
Qui parle la première a bien plus de faveur;
Que dirai-je après vous sur la même matière?

ORIANE.

L'une de nous, ma sœur, doit parler la première;
Et, par mon droit d'aînesse, il me semble devoir....

ÉLISE.

La qualité d'aînée ici est sans pouvoir.
(*Elles parlent toutes deux le plus vite qu'il leur est possible.*)

ORIANE.

Quittez l'opinion où cette erreur vous jette;
Une aînée en tous lieux parle avant sa cadette.

ÉLISE.

Je sais bien qu'en tous lieux et qu'en toute saison
C'est un droit de l'aînée, alors qu'elle a raison;
Mais si j'ai raison, moi, qu'ai-je à faire de l'âge?

ORIANE.

Apprenez que sur vous j'ai ce double avantage
Que l'âge et la raison sont pour moi contre vous,
Et que votre sottise excite mon courroux.
Vous croyez que partout votre mérite brille.

ÉLISE.

Ah! que par le babil vous êtes encor fille,
Ma sœur! et que cet art que vous citez toujours
A votre pétulance offre un faible secours!
Vous me traitez de sotte, et, par ce que vous faites,
Je vois qu'au lieu de moi c'est vous-même qui l'êtes.
Et cependant, ma sœur, quoique vous le soyez,
Je ne vous en dis rien, comme vous le voyez :
Je sais dans quel respect la cadette doit être.

ORIANE.

L'aînée entre nous deux est aisée à connaître.
Vous avez quelque esprit, quelque rayon de feu:
Mais, pour du jugement, vous en avez si peu
Qu'en voulant faire voir que vous savez vous taire,
Vous parlez aujourd'hui plus qu'à votre ordinaire.

ÉLISE.

Monsieur en est le juge, il n'a qu'à prononcer.

ORIANE.

J'ai la bonté pour vous de ne pas l'en presser.

ÉLISE.

Pour comble de bonté, faites-moi grâce entière :
Permettez qu'à monsieur je parle la première.

ORIANE.

Vous, me faire l'affront de parler avant moi ?
Vous ne le ferez point, et j'en jure ma foi.

ÉLISE.

Ni vous non plus, ma sœur, et j'en jure la mienne;
Je vous interromprai sans que rien me retienne.

ORONTE (*à Oriane*).

Madame....

ÉLISE.

Non monsieur, je veux le premier pas.

ORONTE (*à Élise*).

Madame....

ÉLISE.

Non, monsieur, je n'en démordrai pas.

ORONTE (*à Oriane*).

Si vous....

ORIANE.

Je céderais à cette audacieuse !

ORONTE (*à Élise*).

Croyez....

ÉLISE.

J'obéirais à cette impérieuse !

ORONTE (*à Oriane*).

Montrez-vous son aînée et considérez bien....

ORIANE.

Pour la faire enrager je n'épargnerai rien.

ORONTE (*à Élise*).

Montrez-vous sa cadette, et cherchez une voie....

ÉLISE.

A la contrecarrer je mets toute ma joie.

ORONTE.

En vain de vous juger vous m'imposez la loi:
Que sais-je qui des deux parle le moins?

ORIANE ET ÉLISE.

C'est moi.

ORIANE.

Et par de bonnes raisons je m'en vais vous l'apprendre.
(*A peine l'une donne-t-elle à l'autre le temps d'acheter.*

ÉLISE.

Et pour en être instruit, vous n'avez qu'à m'entendre.

ORIANE.

C'est moi qui la première ai formé le dessein....

ÉLISE.

J'ai pour les grands parleurs conçu tant de dédain....

ORIANE.

De captiver ma langue et d'être distinguée.

ÉLISE.

Que du moindre discours j'ai l'âme fatiguée.
(*Elles parlent en même temps*).

ORIANE.

Pour peu qu'on me fréquente, on admire cela.

ÉLISE.

Pour peu qu'on me regarde, on devine cela.

ORONTE.

Vous taisez-vous souvent de cette façon-là?
Tout franc, je ne vois goutte en toutes vos manières.

ORIANE.

Je ne vous croyais pas de si courtes lumières.

ÉLISE.

C'est pour un grand génie avoir peu de lumières

ORIANE.

Pour juger qui de nous était digne du prix,

ÉLISE.

Vous ne deviez pas craindre en me donnant le prix,

ORIANE.

Je ne sais que vous seul qui pût s'être mépris.

ÉLISE.

Que l'on vous soupçonnât de vous être mépris.

ORIANE ET ÉLISE.

Adieu, monsieur.

Boursault.

L'HONNEUR ET L'ARGENT.

GEORGE, RODOLPHE.

GEORGE.

.... En attendant, je n'ai plus de ressource;
Comment vivre?

RODOLPHE.

Eh! parbleu! n'avons-nous pas ma bourse?

GEORGE.

Je n'emprunterai pas d'aussi pauvre que moi.

RODOLPHE.

Fi! le mot est vilain. Ce que j'ai, c'est à toi.

GEORGE.

C'est assez pour toi seul, trop peu pour vivre ensemble.

RODOLPHE.

Puis, tu pourrais donner des leçons ce me semble.

GEORGE.

Des leçons?

RODOLPHE.

De dessin....

GEORGE.

Chez des particuliers.

RODOLPHE.

Oui; je puis te trouver quelques bons écoliers.

GEORGE.

Des leçons au cachet, ainsi qu'un maître d'arme!

RODOLPHE.

Eh! mais, je ne vois rien là dont l'honneur s'alarme.

GEORGE.

Être salarié, moi! donner des leçons
Respectueusement, à de petits garçons;
Préparer les pinceaux des jeunes demoiselles
Dont je corrigerai les chastes aquarelles?
—Allons donc!

RODOLPHE.

Ah! voilà. Nous aimons les travaux
Qui doivent faire un jour éclater les bravos:
Quant à gagner son pain par un travail sans gloire,
D'autant moins glorieux, d'autant plus méritoire,
Fi! c'est bon pour les gens médiocres.—Mon cher,
Écoute bien ceci: C'est l'orgueil qui te perd.

GEORGE.

Professeur de dessin! expéditionnaire!
Pourquoi pas portefaix ou commissionnaire?

RODOLPHE.

Eh ! ma foi, j'en connais qui te valent.—Enfin,
Il faut prendre un parti sinon mourir de faim.

GEORGE.

Pourquoi me suis-je mis dans ce cas misérable ?

RODOLPHE.

Eh quoi ! te repens-tu de ton acte honorable ?*

GEORGE (*avec éclat*).

Ah ! morbleu ! si c'était à refaire !

RODOLPHE.

Comment !

GEORGE.

Mon Dieu ! j'étalerais ma honte effrontément
Et je dirais : Messieurs, j'ai fait comme vous autres ;
Honorables faquins, place ! je suis des vôtres.
Vous, monsieur, vous n'avez ni principe, ni foi,
Et votre avancement est votre seule loi ;
Touchez-là !—Vous, monsieur, à la fin de la lutte,
Vous flattez la victoire et flétrissez la chute ;
Soyons amis !—Salut, ô pieux débauché,
Que le mot effarouche, et non pas le péché !
Salut, ô Turcaret ! † salut, ô parasite,
Qui souris des bons mots que Turcaret débite !
Banqueroutiers, valets, libertins, renégats,
Fripons de toute espèce et de tous les états,
Salut ! nous nous devons un respect réciproque ;

---

* George a sacrifié sa fortune pour sauver l'honneur de son père.

† Turcuret, personnage de comédie, désigne le financier enrichi dont l'esprit et l'éducation ne sont pas à la hauteur de sa fortune.

Nous comprenons l'esprit positif de l'époque,
Nous des pieds-plats,—oui, des marauds,—d'accord;
Mais le monde est à nous, car nous avons de l'or.

RODOLPHE.

Je ne prends ces propos que pour une boutade;
C'est un signe pourtant que l'esprit est malade;
Et, si tu ne prends garde à ces velléités,
Tu descends le penchant qui mène aux lâchetés.
Songe à Raymond à qui tu refusais ta porte;
Il avait cependant une excuse plus forte:
Il fallait qu'il nourrit sa femme, au lieu que toi,
Tu vis seul, et l'on a toujours assez pour soi.
Ah! j'aurais aujourd'hui beau jeu.... mais, sois tranquille
Je n'abuserai pas d'un triomphe facile.
Je te veux seulement dire quelques mots francs,
Dictés par l'amitié comme je la comprends.
—Tu fis bien de payer les dettes paternelles:
Mais c'était obéir aux règles éternelles;
Tu serais misérable ayant autrement fait;
Puis, du premier instinct, c'était le prompt effet:
Un sacrifice fier charme une âme hautaine.
—Je ne méconnais point un acte noble en soi;
Tu fis bien, mais beaucoup auraient fait comme toi.
La vertu, qui n'est pas d'un facile exercice,
C'est la persévérance après le sacrifice;
C'est, quand le premier feu s'est lentement éteint,
La résolution qui survit à l'instinct,
Et seule devant soi, paisible, refroidie,
Par un monde oublieux n'étant plus applaudie,
A travers les besoins, l'injure et le dégoût,
Modeste et ferme, suit son chemin jusqu'au bout.
Voilà mon vrai héros! voilà mon homme rare!
Ce n'est pas celui-là que l'amour-propre égare!

Il ne rougirait pas d'un honnête métier,
Et croirait plus louable et même plus altier,
De vivre dignement de l'art que l'on enseigne,
Que d'épouser la dot de quelque vieille duègne? ‡

Ponsard.

ARRIVÉE INATTENDUE.

Premier Tableau.

NÖEL, ADRIEN.

ADRIEN.

Me voilà! mon vieux Noël, je n'ai rien mangé depuis vingt-quatre heures, vite une omelette! (*Il pose sa casquette sur le canapé, à droite, puis descend en scène.*)

NOËL (*pétrifié en voyant Adrien*).

Ah!

ADRIEN.

Qu'as-tu donc?.... tu es tout tremblant.... Tu ne m'attendais donc pas?.... Je t'annonçais.... (*Voyant chanceler Noël et le recevant dans ses bras.*) Eh bien! Noël .... Noël.... reviens à toi. (*Noël le regardant et cherchant à le reconnaître, il lui dit.*) C'est bien moi!

NOËL (*après avoir sangloté*).

Oh! mon enfant, que je suis heureux! (*Il l'embrasse.*)

ADRIEN.

Mais, Noël, ce saisissement.... Je ne comprends pas .... Mes deux lettres.... tu ne les as donc pas reçues?

---

‡ *Duègne*, vieille gouvernante chargée de l'éducation d'une jeune personne, en Espagne.

NOËL.

Rien.... je n'ai rien reçu.

ADRIEN.

Ma lettre a dû arriver hier.

NOËL.

Hier!.... Depuis qu'on n'attend plus rien de toi, on n'envoie plus chercher les lettres à la ville.

ADRIEN.

Mais vos autres lettres?

NOËL.

Oh! celles-là elles viennent quand elles veulent.

ADRIEN.

Et ma mère?....

NOËL.

Elle vous croit toujours mort.

ADRIEN.

Mort!

NOËL.

Ah! la malheureuse, quel coup de foudre! Oh! Seigneur!

ADRIEN.

Ainsi, elle n'est donc pas préparée à mon retour?

NOËL.

Est-ce que j'y étais préparé, moi?.... Mais, j'y pense, quelqu'un t'a peut-être vu entrer ici?....N'as-tu pas rencontré quelqu'un?

ADRIEN.

Personne.... J'étais même inquiet de ce que vous ne veniez pas tous à ma rencontre.

NOËL.

A sa rencontre!.... Il est amusant!.... Mais cette émotion est trop.... un autre à ma place en serait tout

éperdu.... Heureusement que j'ai de la tête! Voyons, soyons prudent.... ces pauvres femmes. .. elles en mourraient!... il faut les amener, petit à petit, à cette idée.... si douce! mais trop douce.... Ah! c'est que, vois-tu, elles n'ont pas mon énergie.... elles ne pourraient supporter.... comme moi....

ADRIEN (*lui prenant les mains*).

Mon brave Noël, tu trembles pour ma mère.... elle est donc bien malade, que le bonheur de me revoir te paraît si dangereux pour elle?

NOËL.

Très-malade.... Oh! je ne suis plus inquiet.... c'était le chagrin.... le bonheur va la guérir, mais pour cela, il ne faut pas qu'il la tue du premier coup. Oh! ce premier moment sera terrible!... Je ne sais... je cherche.... Me voilà aussi tourmenté que le jour où je lui ai appris votre mort. Elle est restée trois heures sans connaissance.... et pourtant je l'avais amenée tout doucement....

ADRIEN.

Pauvre mère!....Oh! qu'il me tarde de l'embrasser!

NOËL.

Tais-toi donc! tu me fais peur.

ADRIEN.

Tu crois que la joie?....

NOËL.

Je crois qu'à votre vue elle tomberait morte....voilà ce que je crois....Il faut absolument que votre sœur....

ADRIEN.

Oui, Blanche nous aidera. Qu'il y a longtemps que je ne l'ai vue! comme elle doit être jolie à présent.

NOËL.

Elle était jolie, et elle l'est encore; mais depuis votre mort elle pleure tant!....

ADRIEN.

Chère petite sœur! Et mademoiselle de Pierreral?

NOËL.

Elle est ici.

ADRIEN.

Mathilde est ici!

NOËL.

Depuis votre mort elle n'a pas quitté la famille.

ADRIEN.

Oh! Noël, que je suis heureux! (*Il lui saute au cou et l'embrasse*). Elle m'aime donc toujours?

NOËL.

Elle fait votre portrait et elle pleure! va-t-elle être contente!....Oh! oui. .mais il ne faut pas l'épouvanter non plus, celle-là, c'est un autre genre, elle deviendrait folle. Oh! mon Dieu, mon Dieu! qu'est-ce que je vais faire de mes femmes?.... comment leur apprendre? comment les avertir?...je m'y perds, je n'y suis plus... je....

ADRIEN.

C'était pour éviter tout ce trouble, que je t'avais écrit; en arrivant au Hâvre, j'ai su que la nouvelle de ma mort était répandue dans le pays, et c'est toi que je chargeais de dire à ma mère....

NOËL (*écoutant*).

Chut!....

ADRIEN.

Quel malheur que tu n'aies pas reçu cette lettre!

NOËL.

Silence donc! c'est elle!

ADRIEN.

Qui ?

NOËL.

Madame.

ADRIEN.

Ma mère !

NOËL.

C'est son pas fatigué et languissant.... elle s'arrête à moitié de l'escalier....c'est elle !....où le cacher ?....

ADRIEN.

Dans ma chambre. (*Il court vers la petite porte à gauche*).

NOËL.

Madame a la clé....on n'entre plus dans cette chambre!

ADRIEN.

Sur le balcon....

NOËL.

Dehors !.... on vous verrait. Le verrou....le verrou....non....cela l'inquiéterait, elle insisterait pour entrer....ah! barricadons la porte.... vite, vite, aide-moi. (*Il tire le canapé de droite et le place devant la porte, aidé d'Adrien, il met ensuite un fauteuil devant le canapé*).

Deuxième Tableau.

BLANCHE, NOËL, puis ADRIEN (*caché*).

NOËL.

Ah! c'est vous, mademoiselle. (*Il époussette les meubles en fredonnant.*)

BLANCHE.

Pourquoi donc t'enfermes-tu Noël ?

NOËL.

Pourquoi!.... c'est.... c'est pour empêcher la poussière de sortir.

BLANCHE.

La poussière....

NOËL (*à part*).

Qu'est-ce que je dis donc?

BLANCHE (*allant prendre son ouvrage*)

Maman est allée à la messe avec Madthile.... Elles n'ont pas voulu m'emmener.... J'y suis allée ce matin déjà. Je croyais que maman serait trop souffrante et qu'elle ne pourrait pas sortir aujourd'hui.... Oh! Noël, tu as raison, je la regardais tout à l'heure, elle est bien atteinte, ce chagrin l'a brisée.

NOËL (*époussetant les meubles*).

Le chagrin.... oui... effectivement le chagrin.... (*il fredonne*). Peuh! peuh!

BLANCHE (*s'arrêtant*).

Qu'as-tu donc?....

NOËL.

Moi?.... rien.... peuh! peuh!

BLANCHÉ (*se retournant*).

Je te parle de mes inquiétudes et tu ne m'écoutes pas.

NOËL.

Si fait, mademoiselle, si fait.... Peuh! peuh!

BLANCHE.

En vérité, je crois qu'il chante! Toi, Noël, tu chantes! Mais qu'est-ce qu'il y a donc? (*S'approchant de Noël*). Noël, tu as l'air tout jeune!.... Ce n'est pas naturel.... Il est arrivé quelque chose.... Mais qu'as-tu donc, Noël?

NOËL.

Je suis bouleversé, n'est-ce pas? J'ai la figure à l'envers?

....Je vous parais tout drôle, cela doit être. C'est que je viens d'éprouver une émotion, une impression, une commotion violente, et j'ai un peu de peine à me remettre.

BLANCHE.

Une émotion heureuse, car tu es tout content et tu chantes!

NOËL.

Oui, mademoiselle....

BLANCHE.

Heureuse pour toi?

NOËL.

Pour moi et pour vous.

BLANCHE.

C'est vrai, c'est la même chose, tu n'as pas d'enfant.

NOËL.

Je suis mon seul enfant, le fils de mes œuvres.

BLANCHE.

Alors c'est un bonheur qui nous arrive?

NOËL.

Oui.... Oui.... un bonheur.

BLANCHE.

Lequel?

NOËL.

Devinez.... cherchez....

BLANCHE.

Je n'ai pas besoin de chercher.... mon frère?....

NOËL.

C'est ça, vous y êtes.

BLANCHE.

On a de ses nouvelles?

NOËL.

Allez, allez!

BLANCHE.

Il n'est pas mort ? On s'était trompé ? Il est arrivé au Hâvre ?

NOËL.

Vous le savez donc ?

BLANCHE.

Non, je l'ai rêvé.

NOËL.

Mademoiselle Blanche, vous avez de l'énergie, du courage, du sang-froid.

BLANCHE.

Tu peux tout me dire.... Tu le vois, Dieu m'avait préparée à cette joie ?

NOËL.

Alors.... si Dieu vous a préparée je n'ai plus rien à faire.... mais vous ne vous évanouirez pas ?

BLANCHE.

Moi !.... Il est ici.

NOËL.

Il est ici.

BLANCHE.

Nous allons le revoir ?

NOËL.

Vous allez le revoir.

BLANCHE (*tombant à genoux*).

O ma mère !

ADRIEN (*sortant de derrière le rideau*)

Pauvre petite sœur !....

BLANCHE (*regardant autour d'elle*).

Mais, s'il est ici, où donc est-il ?

ADRIEN (*descendu à droite*).

Blanche !

BLANCHE (*toujours à genoux lui tendant les bras*).

Adrien!.... viens, viens, je n'ai pas peur.

ADRIEN (*Il court à elle et la relève dans ses bras*)

Ma sœur, ma chère Blanche quel bonheur! (*Il la fait passer à sa gauche.*)

BLANCHE.

Oh! maman, maman quelle joie!.... Un mois plus tard, Adrien, tu ne l'aurais plus retrouvée. Et Mathilde! comme elle va reprendre courage! Tu nous rends la vie à toutes les trois. Oh! que Dieu est bon?.... Mais regarde-moi.... C'est bien lui!.... Noël....Adrien! .... Ah!.... Ils t'avaient donc tué ces vilains sauvages?

ADRIEN.

Pas tout a fait.... J'avais trois balles dans le corps, j'étais sans connaissance.... Ils m'ont pris mes habits et ils m'ont laissé là.... J'ai été sauvé par miracle.

NOËL.

Qu'est-ce que je disais? un miracle!

ADRIEN.

Une femme du pays m'a recueilli chez elle, j'ai été deux mois à me rétablir....

BLANCHE.

Pauvre frère!

ADRIEN.

Elle me soignait à sa façon; pour tout traitement des paroles magiques. Ç'a été long!

BLANCHE.

Et ton uniforme qu'on nous a renvoyé?

ADRIEN.

On l'a retrouvé sur mon voleur qui, dans une mêlée où nous avons perdu plusieurs des nôtres, a été tué.

NOEL.

C'est bien fait!

BLANCHE.

On l'a pris pour toi?....

NOËL.

Il était méconnaissable?

ADRIEN.

Il était mort depuis quinze jours et comme il avait mon uniforme....

NOËL.

Comme on a trouvé sur lui votre passeport....

BLANCHE.

Les lettres de ma mère....

NOËL (*à Adrien*).

La montre à votre chiffre....

ADRIEN.

On a cru que c'était moi.

NOËL.

C'est ça!.... Permettez donc.... Je découvre une chose (*Il passe entre deux*).

BLANCHE.

Quoi donc?

NOËL.

C'est que, depuis trois mois, c'est son voleur que nous pleurons!....Nous pleurons son voleur.

BLANCHE (*riant.*)

Son voleur!....

ADRIEN.

C'est vrai... c'est nouveau.

NOËL.

C'est drôle....Je trouve cela drôle. (*Ils rient aux éclats*).

BLANCHE (*les interrompant avec tristesse et allant à son frère*).

Ah! c'est mal! Nous rions.... et maman qui pleure encore!

ADRIEN.

Ne pensons qu'à elle...Je vous conterai mes aventures quand elle sera là.

NOËL.

Il faut absolument le cacher. Il ne peut rester dans ce salon.

BLANCHE (*tendrement à Adrien*).

C'est le tien....On y était mieux pour penser à toi.

NOËL.

Il nous faudrait la clé de cette chambre.

BLANCHE.

Maman l'a chez elle. Non.... non, je me rappelle, hier elle l'a mise là-dedans. (*Elle va la chercher dans un pupître*). La voilà, nous sommes sauvés. (*Elle ouvre la porte de la chambre.—Adrien*). Vite, en prison, et ne bougez pas, monsieur.... vous resterez là jusqu'à ce soir, sans boire ni manger!.... (*Venant à Adrien*). Ah! je parie que tu as faim?

ADRIEN.

Non, je suis trop ému.

BLANCHE.

Tu vas déjeuner, cela t'occupera.

ADRIEN.

Dans une maison où il n'y a que des femmes il n'y a jamais rien à manger.

BLANCHE.

Mais nous ne sommes pas seules.

ADRIEN.

Comment.

BLANCHE.

Nous avons ici un ami.

ADRIEN (*vivement*).

Octave!....Il est avec vous?

BLANCHE

Il ne nous quitte pas.

ADRIEN.

Pourquoi donc rougis-tu?

BLANCHE.

Je ne rougis pas.

ADRIEN.

Tu as rougi!....Octave est amoureux de toi!

BLANCHE.

Non....viens.

ADRIEN (*bas à Noël*).

Ah! ...J'arrive à temps pour les bénir.

BLANCHE (*à Adrien*).

Dépêche-toi, maman va rentrer!

NOËL (*regardant par la fenêtre*).

Non, personne encore dans l'avenue....

ADRIEN (*à la porte de sa chambre*).

Ah! ma chambre d'écolier!....quelle symétrie! mes livres, mes cartes, mes herbiers, chaque chose est à sa place.... Je ne m'y reconnais plus....Voyez-vous, ce vieux grondeur, comme il a bien vite profité de ma mort pour mettre en ordre mes affaires! Mais, sois tranquille, demain tu t'apercevras que je suis revenu. Et mes

études, on les a fait encadrer.... Quel honneur! (*Il entre dans sa chambre*).

BLANCHE.

C'est ça.... admire-les. (*Elle ferme la porte*).

ADRIEN.

Comment, tu m'emfermes?

BLANCHE.

Sois sage.... Songe qu'il y a va de la vie de maman. Dans sa chambre! En voilà de la joie.

Mme. Emile de Girardin.

LA COMTESSE D'AUTREVAL,

NÉE KERMADIO,

ET LÉONIE DE LA VILLEGONTIER,

SA NIÈCE.

LA COMTESSE (*tout en décachetant ses lettres*).

Jusqu'à Monsieur Charles, jusqu'aux domestiques qui veulent se donner de l'importance!....

LÉONIE.

Oh! mais.... une importance dont vous n'avez pas idée....

LA COMTESSE (*ouvrant une des lettres*).

En vérité.... dis-moi donc cela? (*Vivement*). Non, non....tout à l'heure!....laisse-moi d'abord parcourir mon courrier!

LÉONIE.

C'est trop juste! je viens de lire le mien. (*La Comtesse, à droite des spectateurs, lit avec émotion et à part la lettre qu'elle vient de décacheter, tandis que Léonie, près de la table à gauche, parcourt les journaux*).

LA COMTESSE.

C'est d'elle!.... Pauvre amie?... comme elle tremblait en écrivant! "Ma chère Cécile, soyez bénie mille fois! Je reprends espoir depuis que je sais mon fils auprès de vous. Votre château, situé à deux lieues de la frontière, lui permit d'attendre sans danger l'issue de ce procès fatal.... et d'ailleurs qui pourrait soupçonner que le château de la comtesse d'Autreval recèle un homme accusé de conspiration contre le roi? Du reste, que vos opinions politiques se rassurent..... (*S'interrompant*). Est-ce que mon cœur a des opinions politiques?.... (*Reprenant*). Henri n'est pas coupable; un malheureux coup de tête qu'il vous racontera lui a seul donné une apparence de conspirateur; mais cette apparence suffirait mille fois pour le perdre, s'il était pris. D'un autre côté, l'on assure qu'on ne veut pas pousser plus loin les rigueurs, et l'on dit, mais est-ce vrai? que le maréchal commandant la division vient de partir pour Lyon avec une mission de clémence"....

LÉONIE (*à droite, poussant un cri*).

Ah! qu'est-ce que je lis!

LA COMTESSE.

Qu'est-ce donc?

LÉONIE (*montrant le journal*).

Encore une condamnation à mort!

LA COMTESSE.

Ah mon Dieu!

LÉONIE.

"Le conseil de guerre, à Lyon, a condamné hier le principal chef du complot bonapartiste, M. Henri de Flavigneul, un jeune homme de vingt-cinq ans!"

LA COMTESSE.

Qui heureusement s'est évadé avec l'aide de quelques amis, m'a-t-on dit.

LÉONIE.

Oui! Oui!...je me rappelle maintenant...cette évasion qui excitait l'enthousiasme de M. Gustave de Grigon.

LA COMTESSE.

Notre jeune maître des requêtes.

LÉONIE.

Il n'avait qu'un regret, c'est de n'avoir pas été chargé d'une pareille expédition ; c'est beau!... c'est brave!..

LA COMTESSE.

Il a de qui tenir. Sa mère, qui avait comme moi traversé toutes les guerres de la Vendée, sa mère avait un courage de lion!

LÉONIE.

C'est pour cela que M. de Grignon parle toujours à table, d'actions héroïques.

LA COMTESSE.

Et le curieux, c'est que son père était, dit-on, peureux comme un lièvre!

LÉONIE.

Vraiment!.... c'est peut-être pour cela que l'autre jour il est devenu tout pâle quand la barque a manqué de chavirer sur la pièce d'eau?

LA COMTESSE (*riant*).

A merveille!.... vous allez voir qu'il est à la fois brave et poltron!

LÉONIE.

Je le lui demanderai.

LA COMTESSE.

Y penses-tu ?

LÉONIE.

Aujourd'hui, en dansant avec lui, car nous avons un bal, et un concert pour votre fête... et j'ai déjà pensé à votre coiffure, un azalea superbe que j'ai vu dans la serre et qui vous ira à merveille !

LA COMTESSE.

Coquette pour ton compte.... je le concevrais ! mais pour ta tante !....

LÉONIE.

C'est tout naturel !.... vous, c'est moi ! tellement que, quand on fait votre éloge, ce qui arrive souvent, je suis tentée de remercier. (*Se mettant à genoux près du canapé à droite où est assise la Comtesse.*) Aussi jugez de ma joie quand ma mère m'a permis de venir passer un mois ici, auprès de vous.... Il me semblait que rien qu'en vous regardant, j'allais devenir parfaite.... Vous souriez.... Est-ce que j'ai mal parlé ?....

LA COMTESSE.

Non, chère fille, car c'est ton cœur qui parle.... Si je souris, c'est de tes illusions ! c'est de ta candeur à me dire : je vous admire !

LÉONIE.

C'est si vrai ! A la maison l'on me raille parfois et l'on répète sans cesse : Oh ! quand Léonie a dit.... *Ma tante*, elle a tout dit ? On a raison.... La mode que vous adoptez, la robe que je vous vois, me semblent toujours plus belles qu'aucune autre.... On dit même, vous ne savez pas, ma tante, on dit que j'imite votre démarche et vos gestes.... c'est bien sans le savoir. Et quand vous

m'embrassez en m'appelant: Ma chère fille! je suis presque aussi heureuse que si j'entendais ma mère!

LA COMTESSE (*l'embrassant*).

Prends garde!....prends garde.... il ne faut pas me gâter ainsi.... j'aurai trop de chagrin de te voir partir .... Ce sera ma jeunesse qui s'en ira!

LÉONIE.

Mais vous êtes très-jeune, à vous toute seule, ma tante!

LA COMTESSE.

Certainement.... d'une jeunesse de ... Voyons? devine un peu le chiffre....

LÉONIE.

Je ne m'y connais pas ma tante!

LA COMTESSE.

Je vais t'aider... Trente....

LÉONIE.

Trente....

LA COMTESSE.

Allons, un effort....

LÉONIE.

Trente et un!

LA COMTESSE.

On ne peut pas être plus modeste!.... J'achèverai donc.... trente-trois! Oui, chère fille, trente-trois ans! L'année prochaine je n'en aurai plus que trente-deux... mais maintenant ... voilà mon chiffre! Hein! ... quelle vieille tante tu as là!....

LÉONIE.

Vieille!.... chaque matin je ne forme qu'un vœu c'est de vous ressembler!

LA COMTESSE.

Ce que tu dis là n'a pas le sens commun; mais c'est

égal, cela me fait plaisir.... Eh bien, voyons, mon élève, car j'ai promis à ta mère de te faire travailler.... As tu dessiné ce matin ?

LÉONIE.

J'étais descendue pour cela dans ce salon, et devinez qui j'ai trouvé tout à l'heure devant mon chevalet, et regardant votre portrait?....

LA COMTESSE.

Qui donc ?....

LÉONIE.

Monsieur Charles.

LA COMTESSE.

Eh bien ?....

LÉONIE.

Eh bien, ma tante, figurez-vous qu'il disait: C'est charmant!

LA COMTESSE.

Et cela t'a rendue furieuse !....

LÉONIE.

Certainement !.... Un domestique ! est-ce qu'il doit savoir si un dessin est joli ou non ?. .

LA COMTESSE (*riant*).

Oh ! petite marquise !....

LÉONIE.

Ce n'est pas tout ! croiriez-vous, ma tante, qu'il chante ?

LA COMTESSE.

Eh bien, s'il est gai, ce garçon !.... Est-ce que Dieu ne lui a pas permis de chanter comme à toi ?

LÉONIE.

Mais.... c'est qu'il chante très-bien ! Voilà ce qui me révolte !

LA COMTESSE.

Ah!....ah!.... conte-moi donc cela!

LÉONIE.

Hier, je me promenais dans le parc. En arrivant derrière la haie du bois des Chevreuils, j'entends une voix qui chantait les premières mesures d'un air de Cimarosa, mais une voix charmante, une méthode pleine de goût.... Je m'approche.... c'était monsieur Charles!

LA COMTESSE.

En vérité!

LÉONIE (*avec dépit*).

Vous riez, ma tante; eh bien! moi, cela m'indigne.... Je ne sais pas pourquoi, mais cela m'indigne! Comment distinguera-t-on un homme bien né d'un valet de chambre, s'ils sont tous deux élégants de figure, de manière.... car, remarquez, ma tante, qu'il est tout à fait bien de sa personne, et lorsqu'à table il vous sert, qu'il vous offre un fruit, c'est avec un choix de termes, un accent de bonne compagnie qui me mettent hors de moi....parce qu'il y a de l'impertinence à lui à s'exprimer aussi bien que ses maîtres: cela nous déconsidère, cela nous.... (*avec impatience.*) Enfin, ma tante, je ne sais comment vous exprimer ce que je ressens; mais moi, qui suis bienveillante pour tout le monde, j'éprouve pour cet insolent valet une antipathie qui va jusqu'à l'aversion, et si j'étais maîtresse ici, bien certainement il n'y resterait pas!

LA COMTESSE (*gaîment*).

Là....Là... calmons-nous! avant de le chasser, il faut permettre qu'il s'explique, ce garçon. (*Elle sonne.*)

LÉONIE.

Est-ce pour lui que vous sonnez ma tante?

LA COMTESSE.

Précisément! (*A un domestique qui entre.*) Charles est-il là?

LE DOMESTIQUE.

Oui, madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

Qu'il vienne. (*Le domestique sort.*)

LÉONIE.

Mais ma tante.... qu'allez-vous lui dire?

LA COMTESSE.

Sois tranquille!

LÉONIE.

Je ne voudrais pas qu'il crût que c'est à cause de moi que vous le grondez!

LA COMTESSE (*gaîment*).

Pourquoi donc? ne trouves-tu pas qu'il t'a manqué de respect?

("Un Duel en Amour," *Scribe et Legouvé.*)

UNE PROMENADE EN CARRIOLE.

LÉONIE, MARIE, AUGUSTE ET PAUL.

LÉONIE.

Auguste! Paul! venez donc nous traîner dans la carriole, Marie et moi. Maman nous l'a permis.

AUGUSTE (*tirant la carriole*)

J'accours mesdemoiselles.

LÉONIE.

Mais il nous faut deux chevaux; Paul venez donc.

MARIE.

Oh! jamais je ne monterai là-dedans.

LÉONIE.

Tu es bien difficile; mais c'est charmant, je t'assure. C'est un peu dur il est vrai; mais cela donne des joues roses.

MARIE.

Je salirai ma robe!

LÉONIE.

Bah! tu en mettras une autre.

AUGUSTE.

Dépêchez-vous, ma cousine, l'équipage vous attend. Paul est déjà sous le harnais, et je vais m'y mettre. Y êtes-vous.

LÉONIE.

Viens donc Marie; est-ce qu'on fait attendre ainsi des chevaux fringants?

MARIE.

Allons, puisqu'il le faut absolument! Mais de grâce, messieurs, doucement; n'oubliez pas que je ne suis guère habituée à ce genre d'exercise.

PAUL.

Ne craignez pas, nous serons doux comme des agneaux. (*Les deux garçons partent au trot; puis de plus en plus vite*).

MARIE (*riant aux éclats*).

Auguste, Paul! mais vous allez me briser les os! Arrêtez-vous! A-t-on jamais vu courir ainsi?

LÉONIE.

Très-bien! bravo! encore!

AUGUSTE (*s'arrêtant*).

Ouf! je suis tout essoufflé; savez-vous, mesdemoiselles que vous n'êtes pas légères? Nous sommes tout en nage; mais j'espère que vous appréciez notre dévouement.

MARIE (*sautant à bas de la carriole*).

Votre dévouement! je m'en passerai à l'avenir. Belle promenade! il me faudra bien huit jours pour me remettre. C'est sans doute Auguste qui a voulu à toute force nous mener au galop; aussi je n'en veux pas à monsieur Paul, mais je blâme entièrement mon cousin.

AUGUSTE.

Allons donc! tu prends quatre fois autant d'exercice quand tu vas au bal, et tu n'es pas à moitié aussi jolie qu'à présent. Vraiment, si tu pouvais te regarder à la glace maintenant, tu nous prierais de recommencer.

MARIE (*souriant*).

Flatteur, va ; je te connais! Et Léonie qui a l'air de trouver ce genre de course tout naturel. En fais-tu donc souvent comme celle-là?

LÉONIE.

Chaque fois que j'en ai l'occasion; car j'aime passionnément tous les exercices violents — à cheval—à âne—en carriole : tout m'est égal.

MARIE.

Oui, mais regarde dans quel état je suis! mes cheveux en désordre; ma robe abîmée; que dira ma gouvernante?

AUGUSTE.

Qu'on s'amuse beaucoup plus à la campagne qu'à Paris. Allons, Paul, reconduisons notre équipage. Nous irons au pas cette fois, car si mademoiselle Marie est fatiguée pour rire, moi je le suis pour tout de bon. Rentrez, mesdames, ç a ne coûte rien.

MARIE (*hésitant*).

Si monsieur Paul me donnait sa parole d'honneur d'aller au pas, j'irais peut-être.

PAUL.

Soyez tranquille, mademoiselle.

AUGUSTE.

Et mon honneur à moi, on le compte donc pour rien? Mais que vois-je? N'est-ce pas là le pauvre vieillard qui a été recommandé à maman, Léonie?

LÉONIE.

Lui-même; et quel dommage! je n'ai pas ma bourse. Et toi, Marie? Il a été bien malade et se trouve sans ami.

AUGUSTE.

Tu te trompes, ma sœur, je vais le conduire chez maman qui le fera traiter selon le respect dû aux malheureux. Attendez-moi ici quelques minutes.

PAUL.

(*Après avoir glissé une pièce d'argent dans la main du pauvre*).

Mesdemoiselles, en attendant le retour de notre ami, je vais vous traîner tout doucement.

LÉONIE.

Oh! non, Paul, pas tout seul; je ne veux pas.

MARIE.

Oui, monsieur Paul, attendez; il vaut mieux. Vous pourriez vous faire mal.

LÉONIE.

Eh bien! ma bonne petite cousine, te voilà toute rêveuse! A quoi penses-tu donc?

MARIE (*rêveuse*).

Je pense, ma chère amie, que l'on comprend mieux la charité à la campagne qu'à Paris.

AUGUSTE (*reparaît en courant*).

Me voilà, me voilà. Ce pauvre homme! était-il content? Je lui ai promis un bon repas. Et Paul qui lui a glissé une belle pièce blanche dans la main à la sourdine.

PAUL (*bas*).

Chut! Auguste, n'en parle pas.

AUGUSTE.

Je t'ai vu, n'aie pas peur. Il n'en fait jamais d'autres, ce sournois.

PAUL (*embarrassé*).

Eh bien! mon cher, ces demoiselles nous attendent.

AUGUSTE.

Nous sommes à vous, mes belles. (*Riant*). Au galop, Marie?

MARIE.

Oh! non, s'il vous plaît.—Vous m'avez promis d'aller au pas.

LÉONIE.

Voilà la cloche qui nous appelle! Déjà quatre heures?

MARIE.

Nous aurons à peine le temps de faire notre toilette.

AUGUSTE.

Tant mieux; vous nous ferez grâce de notre promesse. Hâtons un peu le pas. (*Les jeunes gens se mettent à courir, et les petites filles rient aux éclats. Après avoir salué, ils disparaissent chacun de leur côté.*

LA TABATIÈRE ET LA PIPE.

DIALOGUE ENTRE UN PRISEUR ET UN FUMEUR.

LE PRISEUR.

Ma foi! je suis tombé sur une veine exquise;
Quel bonheur! voulez-vous accepter une prise,
Monsieur?

LE FUMEUR.

Je vous rends grâce.

LE PRISEUR.

Oh! prenez, c'est du bon.

LE FUMEUR.

Fut-il meilleur encor, monsieur, je dirais non.

LE PRISEUR.

Moi, monsieur, si quelqu'un m'ouvrait sa tabatière,
J'y courrais, fallût-il traverser la rivière,
Et, sur la rive amie attachant mes regards,
D'un pénible trajet affronter les hasards.
Qui ne ferait-on pas pour la moindre pincée,
D'une poudre qui sait réjouir la pensée,
Que du grand Jupiter féconda le cerveau,
Et dans l'Olympe obtint un triomphe si beau,
Lorsqu'en éternuant, dans un moment de verve,
Le dieu, père des dieux, accoucha de *Minerve*....

Goûtez cela, vous dis-je; il est rapé tout frais;
La Civette ...

LE FUMEUR.

Monsieur, je ne prise jamais.
Au tabac cependant je sais rendre justice;
Je fume.

LE PRISEUR.

Vous fumez, quel singulier caprice!
Quelle mode bizarre introduite chez nous!
La pipe!

LE FUMEUR.

Eh! oui, la pipe; il n'est rien de si doux.

LE PRISEUR.

Je ne puis la sentir.

LE FUMEUR.

Et moi je la respecte.

LE PRISEUR.

La pipe!

LE FUMEUR.

Elle vaut bien cette poussière infecte,
Qui de son alambic partout coule au hasard
Et fait d'une voix d'homme une voix de canard.
Je distingue un priseur à sa moindre parole.
Toujours son vilain nez est là qui le désole.
S'il pérore, au moment où je me sens touché,
Une pause! attendons que monsieur soit mouché.
Parlez-moi de la pipe! Oui, le mortel qui fume
Conserve de sa voix le timbre et le volume:
Il ne vient pas toujours plus bruyant qu'un clairon,
De ses éternûments ébranler un salon...
La prise est le signal de notre décadence;
Veut-on d'un diplomate enchaîner l'influence,
Apprivoiser l'orgueil d'un fabricant de lois,
Ou d'un juge au ton *rogue édulcorer* la voix?

Vient une boîte d'or de brillants enrichie,
Et de leur probité la rigueur est fléchie.
Sur le cœur le plus ferme on ne peut concevoir
Jusqu'où va d'un présent le magique pouvoir:
Qu'en dites-vous?

LE PRISEUR.

Monsieur, dans sa coupable ruse,
Du talent d'éblouir le despotisme abuse,
Je le sais, j'en conviens; mais, à bien regarder,
Les priseurs ne sont pas seuls à réprimander;
Il est chez les fumeurs plus d'une âme vénale;
Entre nous, sur ce point, la partie est égale;
Mais il faut être juste et remarquer ici
Le bien que d'une boîte on peut tirer aussi;
Car si la tabatière a son tort politique,
Quel beau rôle elle joue au foyer domestique!
Dans le meilleur ménage un débat survenu
Trouble un heureux accord longtemps entretenu,
Le mari dans son cœur tout à coup se ravise:
"Oublions tout, dit il, allons! tiens! une prise!"
Le couple de sourire, et prompte à s'apaiser,
La querelle bientôt finit par un baiser.
Deux amis, dès longtemps, se sont perdus de vue;
Un beau jour, les voilà nez à nez dans la rue.
Tous deux ont tort: que dire, et comment s'excuser?
La tabatière s'ouvre, on se met à priser,
On rit, les deux amis se pardonnent sans peine;
Ils dîneront ensemble un jour de la semaine,
Et, ce point convenu, chacun part satisfait:
La prise de tabac a produit son effet.
Un épais prosateur, en pleine académie,
Lourdement, sur un ton, sermonne et psalmodie.
Et, sous l'œil du public déroulant ses travaux,
D'un ennui solennel distille les pavots;

On baîlle. Encore un peu, l'auditoire sommeille.
Tabatières partout, et chacun se réveille,
Non sans peine: ce n'est qu'en prisant coup sur coup
Qu'on acquiert le pouvoir d'écouter jusqu'au bout.
Au théâtre, au barreau, la même somnolence.
Oui; mais la prise est là qui nous donne assistance:
Contre la sotte prose et les vers ennuyeux
La tabatière est donc d'un secours merveilleux.

LE FUMEUR.

Ce n'est rien à côté de la volupté pure
Que la pipe aux fmeurs prodigue sans mesure.
Le Turc, s'abandonnant à ses rêves chéris,
Déjà croit habiter le séjour des *houris*;
Chaque bouffée ajoute à ce riant mystère.
En est-il moins habile aux choses de la terre?
Regardez ce sultan qui, la pipe à la main,
Marquant au *janissaire* un jour sans lendemain,
Voit couler sans émoi le sang de ses victimes,
Et, calme, du Coran récite les maximes.
Eût-il pu supporter ce spectacle de mort,
Si dans sa longue pipe il n'eût fumé d'abord?
Un priseur trouve-t-il des ressources pareilles?
Convenez-en, la pipe enfante des merveilles.

LE FRISEUR.

Des merveilles, monsieur, dites-donc des horreurs.
Nous préserve le ciel de ces rudes fumeurs!
De sang, je l'avouerai, nous sommes plus avares;
Mais pourquoi, parmi nous, des usages barbares!

LE FUMEUR.

Barbares, dites-vous! mais le grand Frédéric
Fumait, et n'était pas, je pense, un *Alaric*.

LE PRISEUR.

Vous vous trompez, monsieur; il prisait.

LE FUMEUR.

C'est vous-même
Qui vous trompez, l'histoire éclaircit ce problème,
Il fumait.

LE PRISEUR.

Il prisait; à pied comme à cheval,
De tabac Frédéric bourrait son nez royal.
Ainsi Napoléon, rêvant à la victoire,
Vidait sa tabatière, et, respirait la gloire:
"Je vous tiens semblait-il dire aux soldats des rois,
Comme cette poussière, au bout de mes deux doigts."
Quel priseur! le canon grondait, la tabatière
Marquait chacun des pas de sa course guerrière.
En poudre au champ d'honneur il ne ménageait rien,
Et l'ennemi *fumait*, comme on le pense bien.
Quant à nous, éloignés du fracas des batailles,
Si nous fumons parfois au sein de nos murailles,
La dépense du moins ne peut nous alarmer,
Et sans pipe il nous est loisible de fumer.
Avouez-le, monsieur, c'est chose assez burlesque
De voir des jeunes gens, d'allure soldatesque,
Casquette sur l'oreille et barbiche au menton,
La pipe au bec, marcher d'un air tout fanfaron,
Et des dégoûts publics se faisant des trophées,
Aux dames, en passant, adresser leurs bouffées.
Oh! vive le priseur! prévenant et poli,
D'égard pour le beau sexe il est toujours rempli.
Nos fumeurs iront-ils, dans leur humeur bizarre,
Aux dames proposer la pipe ou le cigare?
Autant vaut leur offrir en échappé des flots,
Ce bétel dégoutant si cher aux matelots.

Laissons à nos guerriers la pipe et la moustache;
Le bourgeois n'en obtient que des airs de bravache.
Qui de l'homme de guerre excitent le mépris
Et de leur ridicule amuse tout Paris.
Des cent mille travers que poursuit la satire,
La rage de la pipe, à mes yeux, est le pire.
Oui, si vous faites bien, vous y renoncerez,
Et, tabac pour tabac, monsieur, vous priserez.

LE FUMEUR.

Non, monsieur. Vous pouvez avoir raison sans doute
Mais je ne suivrai point une nouvelle route;
Ainsi probablement l'ont ordonné les dieux
Vous prisez, moi je fume, et tout est pour le mieux.

Paillet de Plombières.

L'ÉGOÏSTE.

Le morceau suivant, qui est divisé en deux parties est un chef-d'œuvre. Dortigny est un homme en place, riche et égoïste. On vient de lui annoncer qu'un homme pauvrement vêtu lui apporte des nouvelles d'un de ses proches parents, nommé Vanglenne, qui s'était établi à la Guadeloupe, et dont il n'avait pas entendu parler depuis longtemps. Un monologue suit le deuxième dialogue dont il forme une partie adhérente.

Premier dialogue.

DORTIGNY, VANGLENNE.

DORTIGNY (*à part*).

Ah ! mon Dieu ! quel messager ! qu'il est *sec* ! * (*Haut.*) Parlez, monsieur, qu'avez-vous à me dire ?

VANGLENNE.

Dieu soit loué ! mon cher cousin ! Que j'ai du plaisir à vous revoir ! M'auriez-vous entièrement oublié ?

DORTIGNY.

Quoi ! monsieur, vous seriez ?.... Je ne vous *remets* † pas.

---

* *Sec*, thin. † *Remets*, remember.

VANGLENNE.

Je m'appelle Vanglenne; je suis votre proche parent.

DORTIGNY.

Je me souviens, monsieur, d'avoir eu un parent de ce nom; mais nous l'avons cru mort.

VANGLENNE.

Il vit, hélas! et c'est moi.

DORTIGNY.

Il y a si longtemps, monsieur, que vous me pardonnerez de ne point me rappeler vos traits.

VANGLENNE.

Oh! Je vous reconnais bien, moi; mais je suis bien plus changé que vous, et cela n'est pas étonnant. Les fatigues, les peines, les chagrins, le long séjour dans un climat étranger.... Mon son de voix, du moins....

DORTIGNY.

Je ne dispute point, monsieur, de l'identité.

VANGLENNE.

Je vous ai souvent pressé dans mes bras; qu'il vous en souvienne, nous fûmes amis.

DORTIGNY.

Amitié de collége, d'enfance; mais à quoi cela revient-il, s'il vous plaît? Quels ordres, monsieur, avez-vous à me donner?

VANGLENNE.

Je n'en ai point, mon cher cousin: le pauvre, hélas, les reçoit et n'en donne pas.

DORTIGNY (*à part*).

Oh! il va me demander de l'argent.

VANGLENNE.

J'étais établi à la Guadeloupe.

DORTIGNY.

A la Guadeloupe, *soit*,* monsieur. (*À part.*) Va, retourne aux antipodes.

VANGLENNE.

J'avais amassé quelque chose avec beaucoup de peine .... Daignez prêter l'oreille à ma triste infortune. Ayant eu le malheur de perdre ma femme et mon fils, et n'ayant plus rien qui m'attachât à un pays étranger, je résolus de revenir en France. L'amour de la patrie parlait vivement à mon cœur. C'est le dernier sentiment qui s'éteigne ; il faut être séparé de sa patrie pour sentir combien elle acquiert de charmes dans l'éloignement.

DORTIGNY (*à part*).

Quel insupportable début !

VANGLENNE.

Mon vaisseau, chargé de ma petite fortune, a *fait naufrage* † sur les côtes d'Espagne; j'ai tout perdu; mon malheur est constaté par les journaux: le brick la *Licorne* .. . Dix de mes compagnons de voyage se sont noyés en voulant sauver les malheureux débris de leur fortune.

DORTIGNY.

Ils sont, après tout, fort heureux: puisqu'ils n'avaient plus rien au monde, autant vaut....

VANGLENNE.

Vous avez bien raison, ce ne sont pas les plus à plaindre, j'ai envié plus d'une fois leur sort. Je n'ai gagné Paris qu'avec des peines infinies. Si vous saviez ce que j'ai souffert en route ! Que l'infortune traîne après soi d'humiliations ! Mais je me suis armé de constance et de courage. J'arrive, et je m'informe de vous: avec quel

* *Soit*, be it so.

† *Faire naufrage*, to be shipwrecked.

plaisir j'apprends que vous possédez une heureuse aisance !....

DORTIGNY.

Qui vous a dit cela, monsieur ?

VANGLENNE.

Pardon.... mais cet ameublement, cet hôtel, le luxe qui vous environne....

DORTIGNY.

Hé bien, monsieur, on est comme tout le monde. Vous avez l'admiration emphatique d'un nouveau débarqué.

VANGLENNE.

Celui qui manque du nécessaire fait malgré lui des remarques sur tout ce qui le frappe. Il voit, il sent la distance extrême qui le sépare de ceux qui sont heureux.

DORTIGNY.

Mais, monsieur, permettez-moi de vous le dire, votre conduite est fort étrange. Vous vous introduisez ici par supercherie, vous prenez un faux nom, sous prétexte de nous apporter des nouvelles d'un parent; mais ce subterfuge est un mensonge malhonnête.

VANGLENNE.

J'ai cru, sous cet habit, qui ne révèle que trop mon indigence, ne devoir point me faire connaître à vos domestiques. C'est par discrétion, mon cher cousin, par discrétion, je vous l'assure, que j'ai usé de ce moyen qui cachait ma détresse.

DORTIGNY.

Vous pouviez m'écrire.

VANGLENNE.

Une lettre n'aurait jamais parlé comme ma présence. J'ai conçu plus d'espoir en venant vous supplier moi-

même et vous exposer de vive voix ma douloureuse situation.

DORTIGNY.

J'entends, vous m'avez choisi de préférence pour réparer les torts des éléments. Parce que le sort vous a fait mon cousin, vous ferez naufrage sur les côtes d'Espagne, et moi j'en serai responsable à Paris. Vous viendrez au bout de vingt ans me dire: Me voici, secourez-moi!

VANGLENNE.

Oui, j'ai cette prière à vous faire, je ne vous le déguise point.

DORTIGNY.

Vous avez donc tout mis sur le vaisseau?

VANGLENNE.

Hélas! oui.

DORTIGNY.

Cela est fort imprudent; mais vous le fûtes toujours... *Au reste,** ce qui est au fond de la mer ne peut pas revenir sur l'eau à mon commandement, et, malgré tout le désir que j'en aurais, je ne puis vous le restituer.

VANGLENNE.

Je le sais; mais je ne prétends point vous être à charge, j'implore seulement de l'emploi; pourvu qu'il ne soit pas avilissant, quel qu'il soit, je le prendrai. J'entends un peu les affaires; mon écriture est convenable; on sera content de mon exactitude. J'aspire à un modique emploi dans vos bureaux; ou bien, daignez me recommander, et je serai bientôt placé.

DORTIGNY.

Bientôt placé! mais vous ignorez donc qu'il y a des

* *Au reste*, besides.

surnuméraires qui attendent depuis plusieurs années, qui sont recommandés de toutes parts et même par des puissances! On ne peut pas non plus, les tuer pour vous faire place..., *D'un coup de pied** sur le pavé de Paris, on fait naître un régiment de commis, de secrétaires.... Les gens du nouveau monde ne doivent point ôter le pain à ceux de celui-ci.

VANGLENNE.

Oh! mon cousin, je demande un emploi qui ne nuise à personne: il y en a de tant de sortes! Mais si le service se mesure au besoin, personne, en ce moment, n'est plus pressé que moi.... Non, je ne rougirai point d'en faire l'aveu.... Demain je manque de pain, si ce soir votre générosité ne me met à portée d'en gagner. Je n'ai que vous de parent dans cette immense ville, que je ne connais plus. Je consens à tout faire; mais, au nom de Dieu, soulagez-moi dans ce moment.

DORTIGNY (*à part*).

Me débarrasserai-je de lui en lui donnant une pièce de cinq francs?.... Non! joli parent, par ma foi! (*Haut*) Allons, monsieur, on verra. Je parlerai, je vous le promets; repassez, repassez.

VANGLENNE.

Vous parlerez pour moi? Vous me permettez de repasser?

DORTIGNY.

Je remuerai ciel et terre, et, s'il se présente quelque chose, on vous le fera dire.

VANGLENNE.

Vous remuerez ciel et terre, et?.... Mais il faut pour cela, monsieur, que vous sachiez mon adresse.

**Coup de pied*, kick.

DORTIGNY.

Ah! oui, oui, eh bien, votre adresse?

VANGLENNE.

Rue de la Huchette, au Cadran-Bleu.

DORTIGNY (*à part*).

Quelle horreur! Peut-on demeurer rue de la Huchette! il ne s'en ira pas?

VANGLENNE.

Voulez-vous que je vous l'écrive?

DORTIGNY.

Non, je la retiendrai bien.

VANGLENNE.

Allons, je cesse de vous importuner. (*Il salue comme pour s'en aller*).

DORTIGNY (*à part*).

Enfin, *m'en voilà quitte**.... Il revient: ah! quel supplice!

VANGLENNE. (*revenant sur ses pas*).

Mais, monsieur, avant de sortir, j'ai une chose à vous demander, et que vous pouvez m'accorder sur-le-champ.

DORTIGNY (*avec humeur*).

Point de préambule, monsieur; voyons, de grâce, finissons.

VANGLENNE.

Donnez-moi, je vous en supplie, l'adresse de ma cousine, de votre chère sœur.

DORTIGNY.

Il y a longtemps qu'on ne l'a vue ici, monsieur, elle me néglige; d'ailleurs que pouvez-vous attendre d'elle? Elle mène une vie obscure, elle est pauvre....

* *M'en voilà quitte*, I am rid of him.

VANGLENNE.

Je vous demande son adresse avec la plus vive instance.

DORTIGNY.

Mon portier vous la donnera; je ne la sais point exactement. Mais j'ai quelques affaires pressantes en ce moment, vous voudrez bien....

VANGLENNE (*marche à reculons*).

Pardonnez à mes importunités. Je suis plongé dans le besoin le plus extrême....Si vous pouviez faire en ma faveur le plus léger effort... je souffre....(*Dortigny secoue la tête*). Rien. ..Allons le vrai courage consiste à souffrir avec résignation; je suis homme et je conserverai la dignité d'homme.... Je souhaite, monsieur, que vous ne connaissiez jamais combien il est malheureux de tomber tout à coup dans l'indigenee. Je vous ai décelé ma misère; mais, si vous m'êtes secourable, du moins par vos recommandations, si vous ne me trompez pas dans la promesse que vous m'avez faite, vous n'aurez pas abusé du respect qu'on doit aux malheureux. Je me retire. (*Dortigny pousse, pour ainsi dire Vanglenne hors de chez lui, tandis que Mulson entre ; de sorte que les deux personnages se rencontrent face à face. Mulson est un riche agent de change.)*

Deuxième Dialogue.

DORTIGNY, MULSON.

MULSON (*à part*).

En croirai-je mes yeux? Dourville à Paris?

DORTIGNY (*à part*).

Mes recommandations seraient, ma foi, bien placées! je donnerai ordre qu'on lui ferme la porte.

MULSON (*regardant sortir Vanglenne*).

C'est vraiment lui.

DORTIGNY.

Vous venez me délivrer à propos. Que n'êtes-vous arrivé il y a une demi-heure!

MULSON (*à part*).

On le congédie froidement; on le salue à peine. Me serai-je trompé? (*A Dortigny en s'approchant*). Connaissez-vous cet homme qui sort de chez vous?

DORTIGNY.

Faiblement.

MULSON.

Oh! je le vois bien.

DORTIGNY.

A combien le trois pour cent?

MULSON.

A 77. Dites-moi: vous ne saviez donc pas à qui vous parliez tout à l'heure?

DORTIGNY.

Pardonnez-moi. Et le quatre et demi?....

MULSON.

A 104 fr. 95 ....Et vous ne reconduisez pas respectueusement un tel personnage?

DORTIGNY.

Vous voulez rire.

MULSON.

Non, *parbleu*,* je ne ris pas; mais votre conduite envers lui a droit de m'étonner. Je mettrais ma main au feu que vous ne le connaissez pas.

DORTIGNY.

Je vous dis que je le connais.

---

* *Parbleu*, forsooth.

MULSON.

Et vous le traitez ainsi! un des plus riches particulier du pays?

DORTIGNY.

Vous avez des visions, mon cher Mulson; un agent de change devrait mieux se connaître en hommes. N'avez-vous pas remarqué son habit?

MULSON.

Oui, son habit m'a un peu surpris. Mais je sais que le personnage est original dans sa conduite, et cela n'empêche point que, sous cet habit, ce ne soit le fameux Dourville, de la Guadeloupe.

DORTIGNY (*riant*).

Ah! ah! ah! comme vous vous méprenez, mon cher! Cet homme se nomme Vanglenne, et sa fortune est des plus minces.

MULSON.

Vanglenne ou Dourville, le nom n'importe: je connais l'homme et cet homme est opulent.

DORTIGNY.

Et moi, je vous dis que cet homme est dans l'indigenee la plus extrême.

MULSON.

Je soutiens, moi, le contraire. Il a été marié deux fois, il est veuf depuis dix-huit mois, n'a point d'enfants et jouit d'une fortune immense.

DORTIGNY.

Que dites-vous? une fortune immense et point d'enfants?

MULSON.

Oui, mon cher, point d'enfants et une fortune immense. Je l'ai vu, il y a trois ans, pendant quatre mois à la Guadeloupe, et je vous réponds qu'il m'a reconnu.

Mais il a baissé les yeux, je ne sais pourquoi, comme pour ne pas me reconnaître.

DORTIGNY.

Vous ne savez pas pourquoi? Eh bien, je vais vous le dire: c'est que cet homme, riche de vos libéralités, venait de me demander du secours.

MULSON.

Il a pu vous demander du secours pour se divertir; mais il est plus riche à lui seul que vous et tous vos voisins.

DORTIGNY.

Faut-il vous dissuader entièrement? car cela m'impatiente *à la fin.** Apprenez que cet homme est mon cousin, pour mon malheur, et qu'il me tombe sur les bras, arrivant en effet d'Amérique après vingt ans d'absence.

MULSON.

C'est votre cousin! Eh bien, il venait pour vous éprouver.

DORTIGNY.

M'éprouver.

MULSON.

C'est dans son caractère. Dans sa vie, il a fait vingt *tours* † de cette espèce, et tous plus plaisants les uns que les autres.

DORTIGNY.

En vérité, mon cher Mulson, vous m'effrayez.

MULSON.

Je vous assure, sur mon honneur, que votre cousin est le négociant de la Guadeloupe qui jouit du plus grand crédit. J'ai négocié dans son papier, papier doré, ma foi.

---

* *A la fin*, at last.

† *Tours*, tricks.

DORTIGNY.

Je frissonne, il avait donc changé de nom?

MULSON.

Il se nommait Dourville. Mais que fait le nom quand la personne est la même ?

DORTIGNY.

Je le croyais mort depuis vingt ans; et revenir dans cet état!

MULSON.

Il est d'un caractère enjoué, vif, aimant à causer des surprises, généreux, même magnifique.

DORTIGNY.

Généreux, magnifique!

MULSON.

S'il a joué le tour plaisant de venir vous emprunter de l'argent sous un habit usé, vous lui en aurez donné, et cela se sera terminé de part et d'autre par de grands *éclats de rire.**

DORTIGNY.

Mais je l'ai reçu un peu froidement.

MULSON.

J'en suis fâché : il est infiniment sensible aux bons procédés comme aux mauvais. C'est un homme excellent pour ceux qu'il aime, mais terrible pour ceux qu'il n'aime pas.

DORTIGNY.

Mon cher Mulson, il faut ne vous rien déguiser : je ne lui ai pas fait l'accueil qu'il méritait.

MULSON.

Mais à votre âge, est-ce qu'on ne devine pas un homme riche? Mais, quelque chose parle....

* *Rire aux éclats*, to burst out laughing.

DORTIGNY.

De grâce, hâtez-vous de me réconcilier avec lui.

MULSON.

Je le verrai; je reviendrai ce soir; je ferai ce qui dépend de moi. Adieu.

DORTIGNY (*seul*).

Juste ciel! un parent si riche et sans enfants! Ai-je perdu sans retour mon héritage? Comment réparer!... Il faut de la présence d'esprit, de la souplesse. Ah! si j'avais pu soupçonner l'opulence de cet homme! Assis à ma table, logé dans mon hôtel, choyé, fêté, caressé; je le tiendrais présentement dans mes filets.... Ah! Fortune! Fortune! tu as pris plaisir à m'aveugler ce matin; mais je ne me tiens pas pour vaincu : non, tu ne m'échapperas pas.

UNE SCÈNE DE MOLIÈRE.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE, MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQUAIS.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE (*raccommodant son collet*).

Venons à notre leçon.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah! monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés!

LA MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses ; et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre?

MONSIEUR JOURDAIN.

Tout ce que je pourrai ; car j'ai toutes les envies du monde d'être savant ; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait étudier dans toutes les sciences, quand j'étais jeune.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Ce sentiment est raisonnable ; (*nam, sine doctrinâ vita est quasi mortis imago*). Vous entendez cela, et vous savez le latin, sans doute.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui : mais faites comme si je ne le savais pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Cela veut dire que, *sans la science, la vie est presque une image de la mort.*

MONSIEUR JOURDAIN.

Ce latin-là a raison.

LA MAITRE DE PHILOSOPHIE.

N'avez vous point quelques principes, quelques commencements des sciences ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oh ! oui. Je sais lire et écrire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Par où vous plaît-il que nous commencions ? Voulez-vous que je vous apprenne la logique ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que cette logique ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qui sont-elles ces trois opérations de l'esprit ?

LA MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La première, la seconde et la troisième. La première est de bien concevoir, par le moyen des universaux ; la seconde, de bien juger, par le moyen des catégories ; et la troisième, de bien tirer une conséquence par le moyen des figures : *Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipton*, etc.

* *Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipton*, etc. Sont des mots qui n'ont de signification en aucune langue, et que l'on employait comme moyen mnémotechnique pour retenir certaines règles très-compliquées de la logique.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

LA MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Voulez-vous apprendre la morale ?

MONSIEUR JOURDAIN.

La morale ?

LA MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle dit cette morale ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et....

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tout les... ; et il n'y a morale qui tienne, je me veux mettre en colère tout mon soûl, quand il m'en prend envie.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Est-ce la physique que vous voulez apprendre ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle chante cette physique ?

LA MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés des corps; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il y trop de tintamarre là dedans, trop de brouillamini.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Que voulez-vous donc que je vous apprenne ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Apprenez-moi l'orthographe.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Très-volontiers.

MONSIEUR JOURDAIN,

Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune et quand il n'y en a point.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix; et en consonnes, ainsi appelées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y cinq voyelles ou voix : A, E, I, O, U.

MONSIEUR JOURDAIN.

J'entends tout cela.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix A se forme en ouvrant fort la bouche : A.

MONSIEUR JOURDAIN.

A, A. Oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut: A, E.

MONSIEUR JOURDAIN.

A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah! que cela est beau!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles: A, E, I.

MONSIEUR JOURDAIN.

A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix O se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas: O.

MONSIEUR JOURDAIN.

O, O. Il n'y a rien de plus juste : A, E, I, O, I, O, Cela est admirable! I, O, I, O.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

MONSIEUR JOURDAIN.

O, O, O. Vous avez raison. O. Ah la belle chose que de savoir quelque chose!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant ainsi l'une de l'autre, sans les joindre tout à fait : U.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il n'y a rien de plus véritable : U.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la

moue: d'où vient que si vous la voulez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

MONSIEUR JOURDAIN.

U, U. Cela est vrai. Ah! que n'ai-je étudié plus tôt, pour savoir tout cela!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

MONSIEUR JOURDAIN.

Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut: DA.

MONSIEUR JOURDAIN.

DA, DA. Oui. Ah! les belles choses! les belles choses!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

L' F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous: FA.

MONSIEUR JOURDAIN.

FA, FA. C'est la vérité. Ah! mon père et ma mère, que je vous veux de mal.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au bout du palais, de sorte qu'étant frottée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement: R, RA.

MONSIEUR JOURDAIN.

R, R, RA. R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah! l'ha-

bile homme que vous êtes, et que j'ai perdu de temps! R, R, R, RA.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Fort bien.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ce sera galant, oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire?

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, non ; point de vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Vous ne voulez que de la prose?

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, je ne veux ni prose ni vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

MONSIEUR JOURDAIN.

Pourquoi?

LE MAITRE DU PHILOSOPHIE.

Par la raison, monsieur, qu'il n'y a, pour s'exprimer, que la prose ou les vers.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il n'y a que la prose ou les vers ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Non, monsieur. Tout ce qui n'est point prose est vers; et tout ce qui n'est point vers est prose;

MONSIEUR JOURDAIN.

Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

De la prose.

MONSIEUR JOURDAIN.

Quoi! quand je dis: "Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit," c'est de la prose ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Oui, monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien; je vous suis le plus obligé du monde, de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour ;* mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante ; que cela fût tourné gentiment.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres ; que vous souffrez nuit et jour pour elle les souffrances d'un....

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, non, non ; je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien étendre un peu la chose.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, vous dis-je. Je ne veux que ces seules paroles là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

On les peut mettre premièrement comme vous avez dit: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien *: D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux.* Ou bien : *Vos beaux yeux d'amour me font, belle marquise, mourir.* Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font.* Ou bien: *Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour.*

MONSIEUR JOURDAIN.

Mais de toutes ces façons là, laquelle est la meilleure?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Celle que vous avez dite : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

MONSIEUR JOURDAIN.

Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Je n'y manquerai pas.

MOLIÈRE.

Histoire d'un petit Ramoneur.

Le dialogue a lieu dans la cour d'un vaste château près de Paris. Dans cette cour se trouvent des arbres, une fontaine, une pièce de gazon où paît librement un joli petit âne.

"Qu'on est bien sur ce banc, sous l'ombrage du chêne,
Tout près de ce cours d'eau qui naît de la fontaine!
Quelle cour spacieuse et quel vaste château!
Comme ici tout est grand! comme ici tout est beau.....
Cet air me fait du bien!... ma foi, je me repose
Avec joie et bonheur, c'est toujours quelque chose,
Et c'est juste après tout, car par de durs travaux
J'ai positivement bien gagné ce repos.
(*Il compte sur ses doigts*).
Je viens de ramoner....quatorze cheminées....
Et depuis samedi j'ai frotté....trois journées.
C'a fait bien de l'argent; le maître de ces lieux
Doit être, j'en suis sûr, riche, bon, généreux,
S'il me donne cinq francs, j'en aurai bien cinquante.
Avec cinquante francs on a l'âme contente....
On peut pour le pays arrêter le départ....
Eh bien! je partirai dans trois jours, au plus tard.
Oh! quel bonheur d'aller revoir sa bonne mère!
De revoir le clocher, de revoir le pays,
De revoir son curé, ses parents, ses amis!

De Paris en Savoie.... ah! c'est long.... c'est dommage.
N'importe le pays vous donne du courage....
Si je pouvais avoir cet ânon que voilà!
(*Il désigne du doigt l'âne qui paît non loin de lui*).
Comme cela m'irait, cette monture-là!
(*Il compte son argent*).
Oh! j'ai trop peu. La bête est si jolie!
Elle est faite à ravir! Quelle croupe arrondie!
Quelles jambes! quel poil! Ah! si...Mon Dieu! mon Dieu!"
Et le maître à ces mots arrivait dans ce lieux
"Qu'as-tu donc, mon ami, tu souris et tu pries?
—Rien, monsieur, oh! non, rien...ce sont de mes folies.
—Mais encore, voyons....Je veux savoir pourquoi
Tu disais: O mon Dieu! Franchement dis-le-moi.
—Excusez-moi, monsieur, si j'ai peur, si j'hésite....
Mais c'est mal d'hésiter, je vous le dis de suite.
Voyez-vous cet ânon? là se bornent mes vœux;
Si je le possédais, je serais trop heureux!
Il me transporterait sans fatigue et sans peine
Auprès de mes parents la semaine prochaine.
Et qui pourrait alors se comparer à moi?
Je serais mille fois plus heureux que le roi.
Mais ce sont là je sais, des châteaux en Espagne,
Et lentement à pied j'irai vers la montagne.
Nous autres, pauvres gens, toujours privés d'argent,
Nous ne pouvons jamais voyager autrement.
Heureux quand au printemps, comme les hirondelles,
Nous traversons l'espace avec nos propres ailes!
—Et si je t'arrangeais....si tes offres, voyons,
Pouvaient entre nous deux, par des concessions,
Mener à bonne fin cette petite affaire?
—Ah! je vous aimerais comme on aime son père!
Non....excusez, monsieur... cet élan de mon cœur:
Je vous regarderais comme mon bienfaiteur,

Et je vous bénirais tous les jours de ma vie.
—De traiter avec toi tu me donnes l'envie;
Voyons, combien as-tu ?—Juste cinquante francs,
Que j'ai su ramasser malgré le mauvais temps.
Et l'ânon que vaut-il ?.... (*L'enfant est tout oreilles*)
—Il vaut pour toi, j'estime, une somme pareille.
—Si vous me le vendiez, monsieur, le voulez-vous ?
Je vous donne mon sac, mes écus et mes sous;
C'est là tout mon trésor, tout ce que je possède.
—Mais cette somme-là devrait venir en aide
A ton père, à ta mère, à tes pauvres parents.
—Mais ça ne change rien....J'arrive....je le vends.
Au contraire, monsieur, en le vendant j'y gagne:
Grâce à votre bonté j'augmente mon épargne,
Et mon petit ânon n'est plus cher à ce prix,
Je le revends de suite avec de gros profits....
Je ne vous parle pas du bonheur, du bien-être,
Que je vais ressentir si j'en deviens le maître.
Tout le long du chemin sur mon âne à cheval,
Aucun prince, aucun roi, ne sera mon égal.
—Et pour faire ta route, alors que vas-tu faire ?
Il faut nourrir ton âne, il faut le nécessaire.
—Ah! vous avez raison...et je n'y songeais pas...
Mais il nous faudra peu, j'ai du cœur, j'ai des bras;
Faites-moi travailler tout le jour je vous prie,
Et donnez-moi cinq francs, ma tâche étant remplie;
Avec dix sous par jour cela nous suffira.
Cinq sous de pain, de son....le reste après ira.
Je connais le chemin, et, sans le moindre doute,
En dix jours nous ferons bien aisément la route.
—Puisqu'il en est ainsi, je veux te rendre heureux,
Je veux te seconder au delà de tes vœux.
Ton franc parler me plaît, ta conduite est très bonne;
Ainsi l'âne est à toi; prends-le....je te le donne....

Cinq francs que je te dois, plus ces cinq francs encor,
Voilà pour tes besoins sans toucher au trésor.
Au revoir, mon ami, pense à moi, bon voyage!....
L'enfant de la parole avait perdu l'usage;
Il écoutait encore, étonné, tout ému;
Il croyait se tromper, avoir mal entendu.
Mais, reprenant ses sens, il court, se précipite
Après le bienfaiteur qui s'éloigne et l'évite.
"—Arrêtez-vous, monsieur, de grâce, s'il vous plaît,
Que ne vous dois-je pas pour un si grand bienfait?
Attendez, attendez....Oui, monsieur, je m'engage
A vous servir un an sans recevoir de gage,
A venir vous revoir de suite à mon retour,
A travailler pour vous et la nuit et le jour,
O monsieur, excusez si je vous fais sourire,
Peut-être ai-je mal dit ce que je voulais dire,
Mon cœur reconnaissant....—Assez, mon bon ami,
Mais tu ne me dois rien....je donne, c'est fini;
Ton travail sera tout à ta famille entière,
Pour de braves enfants cette tâche est légère;
J'aime tes sentiments; compte sur ma faveur,
Viens me voir au retour.—Oui, oui, mon bienfaiteur.
Oh! je vous le promets, ma joie en est profonde,
Ce jour sera pour moi le plus beau jour du monde."
L'enfant, n'y tenant plus, les traits épanouis,
Saute heureux sur son âne et part pour son pays!....

Worms.

PRIÈRE DU DIMANCHE.

Notre Père des cieux, Père de tout le monde,
De vos petits enfants c'est vous qui prenez soin:
Mais à tant de bontés vous voulez qu'on réponde,
Et qu'on demande aussi dans une foi profonde,
Les choses dont on a besoin.

Vous m'avez tout donné, la vie et la lumière,
Le blé qui fait le pain, les fleurs qu'on aime à voir,
Et mon père et ma mère, et ma famille entière;
Moi je n'ai rien pour vous, mon Dieu, que la prière
Que je vous dis matin et soir.

Notre Père des cieux, bénissez ma jeunesse!
Pour mes parents, pour moi, je vous prie à genoux;
Afin qu'ils soient heureux, donnez-moi la sagesse,
Et puissent leurs enfants les contenter sans cesse
Pour être aimés d'eux et de vous!

Mme. Tastu.

L'ANGE GARDIEN.

Veillez sur moi quand je m'éveille,
Bon ange, puisque Dieu l'a dit;
Et chaque nuit, quand je sommeille,
Penchez-vous sur mon petit lit.
Ayez pitié de ma faiblesse,
A mes côtés marchez sans cesse,
Parlez-moi le long du chemin;
Et pendant que je vous écoute,
De peur que je ne tombe en route,
Bon ange donnez-moi la main.

Mme. Tastu.

CHANT DES JEUNES ISRAÉLITES EXILÉES.

UNE ISRAÉLITE (*chante seule*).

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire?
Tout l'univers admirait ta splendeur:
Tu n'es plus que poussière, et de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire.
Sion, jusques au ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,
Puissé-je demeurer sans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée,
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée!

LE CHŒUR.

O rives du Jourdain! ô champs aimés des cieux!
Sacrés monts, fertiles vallées
Par cent miracles signalées!
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées?

UNE ISRAÉLITE (*seule*).

Quand verrai-je, ô Sion! relever tes remparts,
Et de tes tours les magnifiques faîtes?
Quand verrai-je de toutes parts
Tes peuples en chantant accourir à tes fêtes?

LE CHŒUR.

O rives du Jourdain! ô champs aimés des cieux!
Sacrés monts, fertiles vallées
Par cent miracles signalées!
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées?

J. Racine.

LA PARABOLE DU SAMARITAIN.

Un docteur de la loi, cherchant à le surprendre, (J-C).
Lui dit : Maître, parlez; ne pourriez-vous m'apprendre
"Quel chemin le plus court doit nous conduire au ciel,
Et comment on est pur aux yeux de l'Éternel?"
Jésus lui répondit: "Vous avez le saint livre;
"Qu'y lisez-vous? comment vous prescrit-il de vivre?
—On y lit: Vous devez, en tout temps, en tout lieu,
Aimer par-dessus tout le Seigneur votre Dieu;
D'esprit, de cœur et d'âme il commande qu'on l'aime.
Aimez votre prochain à l'égard de vous-même.
Ainsi le veut la loi; son texte m'est connu."
Jésus dit: "Vous avez sagement répondu.
"Allez, accomplissez cette loi salutaire."
Un docteur a toujours de la peine à se taire.
Le nôtre donc insiste: "Et quel est mon prochain?"
Jésus lui répondit par ce récit divin;
"Un homme descendait de la montagne Sainte;
Des murs de Jéricho ses pas gagnaient l'enceinte,
Lorsque par des voleurs il se vit dépouillé;
Ces brigands, dont le bras d'horreurs était souillé,
L'ayant meurtri . . . . . .
Sur le bord du chemin mourant l'abandonnèrent.
Un prêtre vers ce lieu tourna d'abord ses pas.
Il vit ce malheureux.... et ne s'arrêta pas.
Un lévite, à son tour, vient sur la même place;

Il voit ce malheureux, l'entend gémir.... et passe.
Vint un Samaritain; que croyez-vous qu'il fît?
Il entend des sanglots; la pitié le saisit;
Il s'arrête, il s'émeut et, mettant pied à terre,
Court à ce malheureux, entre ses bras le serre,
Le soulève, lui fait reprendre ses esprits,
Se dépouille et partage avec lui ses habits?
De flots d'huile et de vin baigne ses meurtrissures;
D'une main secourable il panse ses blessures,
Et, dans ses soins pieux ne pouvant se lasser,
Sur sa monture enfin parvient à le placer;
Il le conduit lui-même en une hôtellerie,
Veille auprès de son lit, charme son insomnie.
Le lendemain matin, obligé de partir:
—Aux maux qu'il souffre encor vous saurez compatir,
Dit-il à l'hôtelier; soutenez sa faiblesse,
Usez de cet argent que pour lui je vous laisse;
S'il ne suffisait pas, ajoutez ce qu'il faut;
N'épargnez rien, enfin, je reviendrai bientôt,
Et je vous rendrai tout. Il eut sa récompense:
Le malade guérit. Or que faut-il qu'on pense
Des trois qui tour à tour, sur la route ont passé?
Lequel fut le prochain du malheureux blessé?
—Sur la réponse est-il quelqu'un qui ne s'accorde?
Celui qui sur cet homme a fait miséricorde.
—Il est vrai, dit Jésus. Allez, et montrez-vous,
Comme lui, bon, humain, charitable envers tous."

Andrieux.

Le Chant des anges.

Et les anges chantaient: "Viens à nous, jeune fille!
"Viens voir notre beau ciel où toute chose brille;
Notre ciel que d'en bas on regarde à genoux,
Notre ciel étoilé de splendeurs infinies,
Où tu vivras parmi nos phalanges bénies!
"Viens à nous! viens à nous!"

"— N'entends-tu rien là-bas, ma mère?"
Dit la malade en écoutant.
"— Ma fille, c'est une chimère.
— Non, c'est, ma mère, un chœur chantant,
Ma mère, c'est la sérénade
Qui vient redire à la malade
Une chanson qu'elle aime tant."

Et les anges chantaient: "Viens à nous, jeune fille.
Viens, et sois parmi nous le diamant qui brille,
Ou l'étoile, fleur d'or, dont le monde est jaloux.
Viens dans notre jardin t'ouvrir, ô belle rose,
Que l'aube à pleines mains de ses rayons arrose!
Viens à nous! viens à nous!"

"— N'entends-tu rien, ma mère? écoute!"
Dit la malade en écoutant.
"— Ma fille, ce n'est rien, sans doute.
— Non, c'est, ma mère, un chœur chantant.
Ma mère, ce sont mes compagnes,
Qui vont danser dans les campagnes
Et qui m'invitent en partant."

Et les anges chantaient: "Viens à nous, jeune fille!
— Il manque à ma couronne une perle qui brille,
Nous a dit le seigneur; et nous arrivons tous
Pour t'emporter du monde avec nos ailes blanches,
Comme un essaim d'oiseaux prend une fleur aux branches.
Viens à nous! viens à nous!"

"— N'entends-tu rien, mère, en l'espace?"
Dit la malade en écoutant.
"— Ma fille, c'est le vent qui passe.
—Non, c'est, ma mère, un chœur chantant.
Ma mère....c'est....la voix....des anges....
Qui chante....des....chansons....étranges....
Et....qui....m'appelle....et qui m'attend."

Et les anges chantaient: "Te voici, jeune fille!
Voici notre beau ciel où toute chose brille,
Notre ciel que d'en bas on regarde à genoux.
Notre ciel étoilé de splendeurs infinies,
Où tu vivras parmi nos phalanges bénies!
Sois à nous, sois à nous."

L'Amour de la Louange.

Quel poison pour l'esprit sont les fausses louanges!
Heureux qui ne croit point à de flatteurs discours!
Penser trop bien de soi fait tomber tous les jours
En des égarements étranges.
L'amour-propre est, hélas! le plus sot des amours;
Cependant des erreurs il est la plus commune.
Quelque puissant qu'on soit en richesse, en crédit,
Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on écrit,
Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

Mme. Deshoulières.

Le Diamant.

Un père de famille avait trois fils; un jour, il les appelle:
"J'ai fait de tous mes biens, dit-il, trois parts...La mort
Peut venir....J'ai voulu tout régler avant elle,
Et chasser d'entre vous cet esprit de querelle
Qui divise les fils pour quelques pièces d'or.

Mias il me reste encore un bijou de famille
Qu'on ne peut partager....C'est un beau diamant!
Si le ciel m'eût donné le bonheur d'une fille,
Il eût dans son écrin brillé splendidement.

Dieu ne l'a point voulu; je ne suis point rebelle;
Que son nom soit béni!....Mais ce trésor sera
A celui de vous trois qui nous apportera
L'action la plus belle
Dans un an, quand ce jour solennel reviendra."

A l'époque marquée, au foyer du vieux père
Tous trois étaient assis;
Dans leurs yeux on lisait ce mot touchant: *J'espère.*
Ils commencèrent les récits.

Le premier dit: "Un riche étranger, en chemin,
Me remit un sac d'or sans reçu de ma main.
Il mourut. Je pouvais, faute d'aucune preuve,
Garder tout....J'ai rendu le sac d'or à sa veuve."

Le père répondit: "Faisant cela, tu fis
Une bonne action; mais ce n'était, mon fils,
Qu'un devoir rigoureux de rendre cette somme;
Garder le bien d'un autre est d'un malhonnête homme."

" Un jour, dit le second, que je passais devant
Un très-grand lac, je vis s'y noyer un enfant;
Je m'élançai, plus prompt que la foudre qui tombe,
Et je le retirai sain et sauf de sa tombe."

" Ton action, mon fils, est fort louable aussi,
Dit le père, c'est vrai; mais tu n'as fait ainsi
Que suivre la leçon du Maître à ses apôtres:
Secourez-vous, en tous périls, les uns les autres."

Le dernier dit: "Un soir, je vis mon ennemi
Au bord d'un précipice et tout seul endormi.
Au moindre mouvement il roulait dans l'abîme.
Je le sauvai, dussè-je être après sa victime.

" Mon cher fils, répondit le père, embrasse-moi,
Et donne-moi ta main, car la bague est à toi.
Servir nos ennemis est la vertu suprême,
C'est le bien pour le mal, c'est imiter Dieu même."

Emile Deschamps.

L'ENFANT ET LES CERISES.

" Comme elles sont appétissantes,
Les cerises du vieux voisin!
Oh! si les murs de son jardin
N'étaient pas entourés de broussailles piquantes,
Mon Dieu! que j'aimerais à m'y glisser le soir,
" A l'heure où l'on entend que le souffle des brises,
Pour remplir un panier de ces belles cerises.
Qui donnent faim rien qu'à les voir!....
Ah! mais, j'y pense, si ma mère,
Pour les gourmands toujours sévère,
Le savait, je serais perdu!
Elle m'a si bien défendu

De ne prendre jamais même une épingle aux autres!
Puis enfin, nous aurons des cerises aussi:
J'en mange tous les jours, c'est vrai; mais celles-ci
Sont plus grosses que les nôtres!"....
Ainsi parlait un enfant de huit ans,
A l'œil espiègle, à la mine éveillée,
Qui convoitait de loin, blotti sous la feuillée,
Des cerisiers couverts de leurs fruits éclatants.
"Bah!" dit-il en frappant ses petites mains frêles
L'une contre l'autre, "après tout,
"Ces cerises-là sont si belles
Qu'on peut s'en régaler sans en prendre beaucoup.
Voyons! si j'essayais!" Et le petit Germance,
Aux branches d'un prunier se suspendant soudain,
Tour à tour palpitant de crainte et d'espérance,
Tenta d'escalader le grand mur du jardin.
Il touchait presque au but de sa folle entreprise,
Lorsqu'une fois encore il en vit le danger:
"Je me conduis fort mal, dit-il; la gourmandise
Est un vilain défaut, et de m'en corriger
J'ai fait la promesse à ma mère.
Puis, quand même à ses yeux je pourrais me soustraire,
Du haut de ce beau ciel, si transparent, si bleu,
Je serais vu par le bon Dieu!....
Rentrons chez nous, c'est le plus sage.
Mais qui donc s'avance là-bas?
C'est le voisin, je ne me trompe pas!
Malheur! il m'aura vu, je gage!"....
En effet, le voisin s'approchait lentement.
"Que faites-vous là, mon enfant?"
Dit-il d'une voix calme et douce.
"Auriez-vous, par hasard, pris pour un banc de mousse
Ce prunier dont le tronc noueux
Ne doit pas être très-mœlleux?

Ah! mais voilà que je devine!
C'est pour mieux voir mes cerisiers
N'est-ce pas qu'ils ont bonne mine?
Tâchez de vous glisser le long des espaliers,
Qui, s'adossant au mur, forment une charmille,
Ou bien, sautez à terre, et j'ouvrirai la grille
Qui ferme mon jardin; alors, tout à loisir,
Sans que personne vous dérange,
Vous croquerez autant qu'il vous fera plaisir
Des cerises, mon petit ange.
C'est un de mes plus grands bonheurs
D'en offrir aux enfants qui de loin les regardent,
Mais qui jamais ne se hasardent
A me les dérober. Je hais les maraudeurs,
Et les traite, ma foi, tout comme des voleurs.
Croyez-en mon petit bonhomme,
L'expérience d'un vieillard:
Quiconque peut voler une fraise, une pomme,
Peut voler un trésor plus tard."
Pendant tout ce discours, le long de la charmille
Notre Germance avait glissé,
Et, tout penaud, s'approchait de la grille,
Que le voisin ouvrit d'un air fort empressé.
Sous un grand cerisier, qu'il secoua lui-même,
Il conduisit Germance en souriant, et dit:
"Régalez-vous mon cher petit,
De cerises; c'est bon, je comprends qu'on les aime;
Mais je trouve indigne, odieux,
Qu'on vienne les prendre en cachette:
Vainement vous baissez la tête;
C'est aussi votre avis, je l'ai vu dans vos yeux."
En prononçant ces mots, d'un pas grave et tranquille
S'éloigna le sage vieillard.
L'enfant, lui, demeura bien longtemps immobile,

Sans oser jeter un regard
Sur ces beaux fruits, naguère objets de son envie;
Mais, lorsqu'une heure après il quitta le jardin,
Il se disait tout bas que jamais de sa vie
Il n'oublierait la leçon du voisin.

Elise Moreau.

LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES.

Un octogénaire plantait.
"Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage:
Assurément il radodait.
Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées;
Tout cela ne convient qu'à nous.
—Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard; tout établissement
Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se jouent également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage:
Eh bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?

Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux."
Le vieillard eut raison: l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port allant en Amérique.
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même voulut enter;
Et pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

La Fontaine.

L'ARAIGNÉE ET LE VER À SOIE.

L'araignée en ces mots raillait le ver à soie:
"Bon Dieu! que de lenteur dans tout ce que tu fais!
Vois combien peu de temps j'emploie
A tapisser un mur d'innombrables filets.
—Soit, répondit le ver, mais la toile est fragile;
Et puis, a quoi sert-elle? à rien.
Pour moi, mon travail est utile;
Si je fais peu, je le fais bien."

Le Bailly.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

Le chêne un jour dit au roseau:
"Vous avez bien sujet d'accuser la nature;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau:
Le moindre vent qui, d'aventure,
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête;
Cependant que mon front au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir:
Je vous défendrais de l'orage.
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du Vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
—Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel, mais quittez ce souci.
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables;
Je plie et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici,
Contre les coups épouvantables
Résisté sans courber le dos;
Mais attendons la fin. "Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le nord eût portés jusque là dans ses flancs.
L'arbre tient bon, le roseau plie.

Le vent redouble ses efforts
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.
La Fontaine.

LE SINGE QUI MONTRE LA LANTERNE MAGIQUE.

Messieurs les beaux esprits, dont la prose et les vers
Sont d'un style pompeux et toujours admirable,
Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,
Et tâchez de devenir clairs.

Un homme qui montrait la lanterne magique
Avait un singe dont les tours
Attiraient chez lui grand concours:
Jacqueau (c'était son nom) sur la corde élastique
Dansait et voltigeait au mieux,
Puis faisait le saut périlleux,
Et puis sur un cordon, sans que rien le soutienne,
Le corps droit, fixe, d'aplomb,
Notre Jacqueau fait tout du long
L'exercice à la prussienne.
Un jour qu'au cabaret son maître était resté
(C'était je pense un jour de fête),
Notre singe en liberté
Veut faire un coup de sa tête:
Il s'en va rassembler les divers animaux
Qu'il peut rencontrer dans la ville;
Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,
Arrivent bientôt à la file.
"Entrez, entrez, messieurs, criait notre Jacqueau;
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau

Vous charmera gratis; oui, messieurs, à la porte
On ne prend point d'argent; je fais tout pour l'honneur
A ces mots, chaque spectateur
Va se placer, et l'on apporte
La lanterne magique ; on ferme les volets,
Et par un discours fait exprès
Jacqueau prépare l'auditoire.
Ce morceau, vraiment oratoire,
Fait bâiller, mais on applaudit.
Content de son succès, notre singe saisit
Un verre peint qu'il met dans sa lanterne.
Il sait comment on le gouverne,
Et crie en le poussant: "Est-il rien de pareil?
Messieurs, vous voyez le soleil,
Ses rayons et toute sa gloire;
Voici présentement la lune, et puis l'histoire
D'Adam, d'Ève et des animaux....
Voyez, messieurs comme ils sont beaux!
Voyez la naissance du monde;
Voyez...." Les spectateurs, dans une nuit profonde,
Écarquillaient leur yeux et ne pouvaient rien voir:
L'appartement, le mur, tout était noir.
"Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles
Dont il étourdit nos oreilles
Le fait est que je ne vois rien.
—Ni moi non plus, disait un chien.
—Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose;
Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très-bien....
Pendant tous ces discours, le Cicéron moderne
Parlait éloquemment et ne se lassait point:
Il n'avait oublié qu'un point,
C'était d'éclairer sa lanterne.

Florian.

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (*puisqu'il faut l'appeler par son nom*),
Capabble d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés:
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitait leur envie;
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et innocente proie:
Les Tourterelles se fuyaient;
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le Lion tint conseil et dit: "Mes chers amis,
Je crois que le Ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévoûments.
Ne nous flattons donc pas, voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,

J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait? Nulle offense,
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi,
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
—Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Et bien! manger mouton, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur;
Et, quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire."
Ainsi dit le renard; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits sains.
L'âne vint à son tour et dit:" J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net. "
A ces mots on cria haro sur le baudet.
Un loup quelque peu clerc prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable!

Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

La Fontaïne.

L'ENFANT ET LE VIEILLARD.

Oh ! le lis est moins pur qu'un bel enfant candide
Nouvellement tombé de vos mains, ô mon Dieu !
On sent bien qu'il vous quitte, et sur son front limpide
On voit la trace encor de vos baisers d'adieux.

Son bon ange gardien dans son âme nouvelle
N'aperçoit nul point noir; tout est blanc, radieux;
Jamais pour s'envoler l'ange n'ouvre son aile,
Et jamais il ne met la main devant ses yeux.

Dans le cœur de l'enfant point de laves de flamme,
Point de serpent caché qui jette son venin;
Tout est candeur; mon Dieu ! vous fîtes sa jeune âme
Comme un calice d'or plein d'un parfum divin.

Mais l'enfant devient homme, et le vice s'éveille;
L'ange gardien s'endort ou bien remonte au ciel;
Sur le calice d'or rarement l'homme veille;
Il le laisse remplir de limon et de fiel.

Puis il vieillit et voit ses passions éteintes;
Il se fait pur; sa main se lève pour bénir;
L'enfant et le vieillard, ce sont deux choses saintes;
L'un vient de fermer l'aile et l'autre va l'ouvrir.

J'aime leurs cheveux blancs; j'aime leur tête blonde
De notre pauvre terre ils ne sont qu'à moitié;
Ils ne touchent en rien aux passions du monde,
L'un en est pur et l'autre en est purifié.

Qu'il est doux, dans les jours de doute et de souffrance
Où l'on n'a foi qu'au vice, où l'on pleure abattu,
D'avoir un bel enfant pour croire à l'innocence,
Un père en cheveux blancs pour croire à la vertu !

Mme. Anaïs Ségalas

LA FÊTE D'UNE MÈRE.

Toi si bonne, toi si parfaite,
Qui nous aime avec tant d'amour,
Maman, c'est aujourd'hui ta fête.
Pour tes enfants quel heureux jour !
En échange de nos offrandes,
De nos chants pour toi composés,
De nos bouquets, de nos guirlandes,
Donne-nous beaucoup de baisers.

Pour toi chaque jour, tendre mère,
Nos voix invoquent le Seigneur;
Mais, ce matin, notre prière
Avait encor plus de ferveur.
Dieu l'exaucera: sur ta vie
Il répandra tant de bienfaits,
Tant de calme, ô mère chérie,
Que tu ne pleureras jamais.

Puis, pour que tu sois satisfaite,
Nous ferons si bien nos devoirs !
Nous dirons sans lever la tête,
Notre prière tous les soirs.

Nous ne ferons plus de tapage
Dès que tu nous le défendras
Et le plus bruyant sera sage
Aussitôt que tu le voudras.

Embrasse-nous donc, mère aimée,
Ah ! presse-nous bien sur ton cœur;
C'est notre place accoutumée,
Dans la joie ou dans la douleur.
Oh ! le cœur d'une bonne mère,
C'est le bien le plus précieux,
Le seul bonheur que Dieu sur terre
Laisse tomber du haut des cieux.

Elise Moreau.

LA PETITE FILLE ET SON CHAT.

Venez ici, minet; il faut que je vous gronde;
Avancez près de moi.
On dit que sans pitié vous griffez tout le monde;
C'est très-joli, ma foi !

D'où venez-vous encore avec cet air sauvage,
Et ce poil hérissé ?
Avez-vous de souris fait un nouveau carnage ?
Arrivez-vous blessé ?

Ou bien sur mes cahiers, répandant l'écritoire,
Auriez-vous en courant
Tracé dans ses détours une rivière noire
Sur mon beau papier blanc ?

Voyons, répondez-moi, je suis douce personne,
Dites-moi vos méfaits.
Je ne gronderai pas, minet; je vous pardonne
Ces terribles fortaits !

Eh quoi! pas un regard! pas même une caresse?
Vous êtes un sournois.
Moi qui vantais partout vos tours de gentillesse,
Votre joli minois!

Que vois-je près de vous rouler dans la poussière!
Ciel! mon oiseau chéri!
Quoi! vous avez tué d'une dent meurtrière
Mon charmant favori?

Celui qui m'égayait de son gentil ramage,
Dont vous étiez jaloux,
A péri tristement enleve de sa cage;
Ah! c'en est fait de vous?

Allez, ce trait cruel vous ravit ma tendresse!
Je voulais pardonner;
Mais mon cœur attristé de votre humeur traîtresse,
Dit qu'il me faut condamner.

Fuyez, fuyez bien loin, redoutez ma présence;
Je ne veux plus vous voir,
Et de ne plus jamais juger sur l'apparence
Je me fais un devoir.

Mlle Isabelle Rodier.

EPITAPHE.

Ami passant, qui désires connaître
Ce que je fus: je ne voulus rien être;
Je vécus nul, et certes je fis bien;
Car, après tout, bien fou qui se propose,
De rien venant et retournant à rien,
D'être ici-bas, en passant quelque chose.

Piron.

LES VÉRITÉS DE M. DE LA PALISSE.

Messieurs, vous plait-il d'ouïr
L'air du fameux La Palisse ?
Il pourra vous réjouir,
Pourvu qu'il vous divertisse.

Bien instruit dès le berceau,
Ce chevalier, tant honnête,
N'ôtait jamais son chapeau
Sans se découvrir la tête.

Ses valets étaient soigneux
De le servir d'andouillettes,
Et n'oubliaient pas les œufs,
Surtout dans les omelettes.

Il brillait comme un soleil;
Sa chevelure était blonde;
Il n'eût pas eu son pareil
S'il eût été seul au monde.

Il se plaisait en bateau,
Et, soit en paix, soit en guerre,
Lorsqu'il voyageait par eau,
Ce n'était jamais sur terre.

Dans un superbe tournoi,
Prêt à fournir sa carrière,
Il parut devant le roi
Et ne se tint pas derrière.

Monté sur un cheval noir,
Les dames le reconnurent,
Et c'est là qu'il se fit voir
A tous ceux qui l'aperçurent.

C'était un homme de cœur,
Insatiable de gloire.
Lorsqu'il était le vainqueur,
Il remportait la victoire.

Il fut, par un triste sort,
Blessé d'une main cruelle;
On croit, puisqu'il en est mort,
Que la plaie était mortelle.

Regretté de ses soldats,
Il mourut digne d'envie,
Et le jour de son trépas
Fut le dernier de sa vie.

Il mourut un vendredi,
Le dernier jour de son âge;
S'il fut mort le samedi,
Il eût vécu davantage.

L'ENFANT GRONDÉ.

Je t'ai grondé !.... trop fort peut-être !
Et je me sens tout soucieux,
En voyant grossir dans tes yeux
Ces deux larmes que j'ai fait naître.

Je m'étais trop vite irrité
D'un tort pur de toute malice:

C'est oubli, c'est légèreté,
Et ton cœur n'était pas complice.

Je t'aurai dit dans mon émoi,
Quelque vive et dure parole....
Mon bon enfant que je désole,
Va, j'en souffre encor plus que toi.

Qu'il m'en coûte d'être sévère!
Tâche, ami, de te souvenir
Du chagrin que se fait ton père
Quand il faut gronder et punir.

Garde sa douloureuse image
Dans ton petit cœur bien aimant;
Si tu songes à ce moment,
Tu seras toujours, toujours sage.

Oh oui! c'est la dernière fois
Que tu fais mal et que je gronde!
Tu m'as bien compris, je le vois;
Tu relèves ta tête bonde.

Tu t'élances sur mes genoux....
Viens, viens! C'est moi qui te rappelle;
Vite oublions notre querelle,
Mon cher petit embrassons-nous!

V. de Laprade.

Le travail joint à la gaité,
Souffre et surmonte toutes choses:
La nonchalante oisiveté
Se blesse sur un lit de rose.

UN MORCEAU DE PAIN POUR UNE FLEUR.

Un pauvre enfant de la Bohême,
Pieds nus, suivait un sentier.
Le mois de mai, le mois qu'on aime,
Avait coloré l'églantier;
Il y cueillit une églantine,
Humide encor de gouttes d'eau,
Quand, au bout du chemin, sur le seuil d'un château,
Il vit une enfant blonde, à la tête lutine,
Qui portait à ses dents blanches une tartine;
Et le bohémien dit, en ôtant son chapeau:

" Mignonne blanche et rose,
Je suis pauvre et j'ai faim;
Je vous offre une rose,
Donnez-moi votre pain.

Le blé pousse et se renouvelle,
L'églantine aime le ciel bleu.
Le pain est bon, ma rose est belle,
Echangeons ce qui vient de Dieu.
Prenez la fleur que j'ai cueillie
Au buisson où chantait un nid;
Dans votre blanche main, que la Vierge bénit.
Cette rose des champs paraîtra plus jolie!
Échangeons ce que Dieu tous les ans multiplie;
Où la charité vient, la souffrance finit.

Mignonne rose et blanche,
Je suis pauvre et j'ai faim;

Je vous offre une rose,
Donnez-moi votre pain."

Les deux enfants firent l'échange
Du pain, de la fleur, d'un regard;
La fille avait les yeux d'un ange,
Le garçon s'en souvint plus tard.
Il devint maître de chapelle,
Grâce aux efforts de son talent.
Un jour qu'il revenait heureux, le cœur brûlant,
Cueillant dans le buisson une rose nouvelle,
Il vit sa bien-aimée: elle était grande et belle....
Tombant à ses genoux, il lui dit en tremblant:

"Mignonne blanche et rose,
Me voilà riche enfin;
Je vous offre une rose,
Donnez-moi votre main."

Barrillot.

À MA FILLE.

Tout enfant, tu dormais près de moi, rose et fraîche
Comme un petit Jésus assoupi dans sa crêche;
Ton pur sommeil était si calme et si charmant
Que tu n'entendais pas l'oiseau chanter dans l'ombre;
Moi, pensif, j'aspirais toute la douceur sombre
Du mystérieux firmament.

Et j'écoutais voler sur ta tête les anges;
Et je te regardais dormir; et sur tes langes;
J'effeuillais des jasmins et des œillets sans bruit;
Et je priais, veillant sur tes paupières closes;
Et mes yeux se mouillaient de pleurs, songeant aux choses
Qui nous attendent dans la nuit

Un jour, mon tour viendra de dormir; et ma couche,
Faite d'ombre, sera si morne et si farouche
Que je n'entendrai pas non plus chanter l'oiseau;
Et la nuit sera noire; alors, ô ma colombe,
Larmes, prière et fleurs, tu rendras à ma tombe
Ce que j'ai fait pour ton berceau.

V. Hugo.

GAGNER SON PAIN.

Qu'avais-je entendu dire? un mot très-juste en somme:
"Tant qu'on ne gagne pas sa vie, on n'est pas homme!"
Et je voulais gagner mon pain. Oui, mais comment?
"Je serais, si j'avais deux chevaux seulement,
Le cocher dont le fouet claque dans la grand'rue.
Je me ferais pêcheur de thon et de morue
Si j'avais seulement un bateau, recouvert
D'une tente à festons, tout neuf et peint en vert!"
Or, je me répétais un jour ces belles choses,
Quand, sous un grand fagot de bruyère à fleurs roses,

Pierre vint à passer, le petit paysan.
Je dis: "Les belles fleurs! "Et lui:" Ramassez-en!
—Les portes-tu bien loin? Qu'en fera-t-on, dis, Pierre?
Je ne sais pas, fit-il, mais c'est de la bruyère;
Je vais dans la colline; il en vient tant là-bas!
Je coupe la bruyère et je l'arrange en tas,
Puis je fais des bouquets que le monde m'achète.
—Si j'allais avec toi?" La chose ainsi fut faite.
Nous partîmes tous deux en vaillants journaliers.

On eut beau me chercher dans mes coins familiers,
Dans la niche du chien, près du puits, sous la treille....
"Je vais vous ramener mon Jeannot par l'oreille."

Dit grand-père, qui crut m'avoir sans me chercher
Lorsqu'il vit le repas de midi s'approcher.
Mais Pierre avait du pain, de l'eau pure et des pommes,
Et nous mangions là-haut, tout seuls, comme des hommes!

O souvenirs charmants! quel poème il ferait,
L'homme resté naïf qui vous raconterait!
Tout m'est encor présent: mon compagnon qui chante,
Le soleil inondait la colline penchante,
Nos outils, bientôt lourds, oubliés sur le sol,
Pour quelque papillon trop brusque dans son vol,
Les fagots commencés, la bruyère fleurie
Qui nous semble un vrai bois, plein de sauvageries
Les bêtes qu'on poursuit d'un regard attentif,
Et l'orgueil d'être là, seul, libre ...un peu craintif!

Jean Aicard.

Trois jours de Christophe Colomb.

"En Europe? en Europe!—Espérez!—Plus d'espoir!
Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un monde."
Et son doigt le montrait, et son œil, pour le voir,
Perçait de l'horizon l'immensité profonde.
Il marche, et des trois jours le premier jour a lui;
Il marche, et l'horizon recule devant lui;
Il marche, et le jour baisse. Avec l'azur de l'onde
L'azur d'un ciel sans borne à ses yeux se confond.
Il marche, il marche encore, et toujours; et la sonde
Plonge et replonge en vain dans une mer sans fond.

Le pilote en silence, appuyé tristement
Sur la barre qui crie au milieu des ténèbres,

Écoute du roulis le sourd mugissement
Et des mâts fatigués les craquements funèbre.
Les astres de l'Europe ont disparu des cieux;
L'ardente croix du Sud épouvante ses yeux.
Enfin l'aube attendue, et trop lente à paraître,
Blanchit le pavillon de sa douce clarté:
Colomb! voici le jour! le jour vient de renaître!
Le jour! et que vois-tu?—Je vois l'immensité."

Le second jour a fui. Que fait Colomb? Il dort;
La fatigue l'accable, et dans l'ombre on conspire.
"Périra-t-il? Aux voix!—La mort!—la mort!—la mort!
Qu'il triomphe demain, ou, parjure, il expire."
Les ingrats! Quoi! demain il aura pour tombeau
Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau!
Et peut-être demain leurs flots impitoyables,
Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,
Les lui feront toucher, en roulant sur les sables
L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard!

Soudain du haut des mâts descendit une voix.
"Terre! s'écriait-on, terre!" terre!....Il s'éveille:
Il court: oui, la voilà, c'est elle, tu la vois.
La terre!...O doux spectacle! ô transports! ô merveille
O généreux sanglots qu'il ne peut retenir!
Que dira Ferdinand, l'Europe, l'avenir!
Il la donne à son roi, cette terre féconde:
Son roi va le payer des maux qu'il a soufferts:
Des trésors, des honneurs en échange d'un monde,
Un trône, ah! c'était peu!....Que reçut-il? des fers!

Casimir Delavigne.

DIEU CRÉATEUR.

L'immense Être inconnu sourit. L'aube réveille
Le ciron, la fourmi, la fleur des près, l'abeille,
Les nids chuchotants, les hameaux,
La forêt aux profonds branchages, les campagnes,
L'Océan, le soleil derrière les montagnes,
Mon âme derrière les maux.

L'Être rêve. Il construit le lis dans le mystère;
Son doigt aide la taupe à faire un trou sous terre;
Il peint les beaux rosiers vermeils;
Et la création, sur son travail courbée,
Contemple; il fait, avec l'aide d'un scarabée,
L'admiration des soleils.

Hommes, vos grands vaisseaux qui vont sous les étoiles,
Embrassant les vents dans leurs gouffres de voiles,
Monstres qui s'imposent aux mers,
Fatiguant de leur poids la brise exténuée,
Et traînant dans leurs flancs chacun une nuée
Pleine de foudres et d'éclairs,

Vos canons, vos soldats, dont la marche olympique
D'un coin de terre obscur fait une plaine épique,
Vos drapeaux aux plis arrogants,
Vos batailles broyant les moissons, vos tueries,
Vos carnages, vos chocs, et vos cavaleries,
Aigles de ces noirs ouragans,

Vos régiments, pareils à l'hydre qui serpente,
Vos Austerlitz tonnants, vos Lutzen, vos Lépante,
Vos Iena sonnant du clairon,
Vos camps pleins de tambours que la mort pâle éveille,
Passent pendant qu'il songe et font à son oreille
Le même bruit qu'un moucheron.

V. Hugo.

Après la Bataille.

Mon père, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir de la bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un Espagnol de l'armée en déroute
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié,
Et qui disait: "A boire! à boire par pitié!"
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
Et dit: "Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé."
Tout à coup, au moment ou le housard baissé
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de Maure,
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore
Et vise au front mon père en criant: "Caramba!"
Le coup passa si près que le chapeau tomba
Et que le cheval fit un écart en arrière.
"Donne lui tout de même à boire," dit mon père.

V. Hugo.

LE RETOUR AU VILLAGE.

Je vais revoir mon village,
Les lieux que j'ai tant chéris,
Et la montagne sauvage,
Et les églantiers fleuris.
Douce trève
Qu'un long rêve
Qui s'achève
Laisse encore à mes esprits.

Je verrai la croix qui penche
Au front des rochers alpins,
Et les tapis de pervenche,
Et les halliers d'aubépins,
Et la mousse,
Qui repousse
Molle et douce
A l'abri des noirs sapins.

Je reverrai la bruyère
Qui s'incline en gémissant,
Je reverrai la clairière
Où le ruisseau va glissant.
Et son onde
Vagabonde
Qui féconde
Le *pacage* * verdissant.

Charles Nodier.

---

* *Pacage*, lieu de pâture.

LA FILLE DE JAÏRE.

Elle était morte, hélas ! la brune jeune fille,
Malgré son cœur si pur, malgré son front si beau,
Comme une étoile meurt dès que le matin brille;
Et de vieux fossoyeurs préparaient son tombeau !

Et sa mère pleurait et priait à sa couche,
Auprès de ce beau corps, à cette heure si froid;
L'âme en derniers soupirs s'échappait de sa bouche,
Comme d'un luth brisé la note qui décroît.

Un homme vint portant au front une auréole,
Que le riche incrédule avait déjà proscrit,
Dont le pauvre écoutait la touchante parole,
Et que ceux qui l'aimaient appelaient Jésus-Christ..

Et le père priait et pleurait à sa porte;
Et Jésus qui passait les bénit de la main;
Et le père lui dit: "Seigneur, ma fille est morte;
Morte ! et , si vous vouliez, elle vivrait demain.

Vous pouvez faire encore que sa bouche sourie,
Rouvrir ses yeux au jour et son âme au bonheur;
Entrez, et je ferai, divin fils de Marie,
Du marbre de sa tombe un autel au Seigneur."

C'était bien une morte à sa couche liée,
Une fleur abattue au-dessous du ciel bleu !
C'était bien la statue où l'âme est oubliée,
A qui l'art donne tout, hors le souffle de Dieu.

Eh bien ! le saint Apôtre anima la statue;
Il fit rentrer son âme en son corps épuisé;
Il rendit le parfum à la fleur abattue;
Il rattacha la corde à ce beau luth brisé.

Et chacun le chanta dans son âme ravie,
Implorant un rayon de ce divin flambeau;
Alors il dit: " Croyez ! la foi, c'est l'autre vie,
Qu'étouffe bien souvent le doute, autre tombeau."

Puis il alla semer cette loi qu'on révère,
Au-dessus de tout bruit faire entendre sa voix,
Et remontant au ciel, en passant au Calvaire,
Abriter ses bourreaux à l'ombre de sa croix.

Alexandre Dumas fils.

LES DEUX ROUTES.

Il est deux routes dans la vie:
L'une solitaire et fleurie.
Qui descend sa pente chérie
Sans se plaindre et sans soupirer.
Le passant la remarque à peine,
Comme le ruisseau de la plaine,
Que le sable de la fontaine
Ne fait pas même murmurer

L'autre comme un torrent sans digue,
Dans une éternelle fatigue,
Sous les pieds de l'enfant prodigue
Roule la pierre *d'Ixion.**

---

* *Ixion*, personnage mythologique condamné à tourner éternellement, attaché à une route avec des serpents. Le poète paraît avoir confondu ici ce personnage avec *Sisyphe* condamné à rouler une grosse pierre au sommet d'une montagne, d'où elle retombait sans cesse.

L'une est bornée et l'autre immense;
L'une meurt où l'autre commence;
La première est la patience,
La seconde est l'ambition

Alfred de Musset.

FIN.

Table des Matières.

Préface 3
Introduction 5
Lecture à Haute Voix 9
Premier Dialogue 14
Deuxième Dialogue 17
La Récréation Perdue 21
La Mère et l'Enfant 25
Les Orphelins 26
Au Jardin et dans la Basse-Cour 28
Le Connétable de Bourbon et Bayard 32
Le Chat, la Vieille Souris et la Jeune 36
Le Conquérant et le Vieillard 38
Anne de Boulen et Elisabeth sa Fille 40
Dion de Syracuse, Pythias et Damon 42
L'Éducation 47
L'Épagneul et la Fauvette 51
Le Service de l'Intéressé 54
Orgueil et Paresse 61
Le Passant et la Tourterelle 64
Le Mendiant et l'Oiseau 65
Le Moineau et la Colombe 67
La Visite 68
Singuliers en "al," Pluriels en "aux" 71
Un ami dans l'Infortune 76
Les Bavardes 80
L'Honneur et l'Argent 87
Arrivée inattendue 91
La Comtesse d'Autreval, née Kermadio, et Léonie de la Villegontier, sa nièce 103
Une Promenade en Carriole 110

La Tabatière et la Pipe 115
L'Égoïste 121
Une Scène de Molière 134
Histoire d'un petit Ramoneur 143
Prière du Dimanche 147
L'Ange Gardien 147
Chant des jeunes Israélites Exilées 148
La Parabole du Samaritain 149
Le Chant des Anges 151
L'Amour de la Louange 152
Le Diamant 153
L'Enfant et les Cerises 154
Le Vieillard et les trois Jeunes Hommes 157
L'Araignée et le ver à Soie 158
Le Chêne et le Roseau 159
Le Singe qui montre la Lanterne Magique 160
Les Animaux malades de la Peste 162
L'Enfant et le Vieillard 164
La Fête d'une Mère 165
La Petite Fille et son Chat 166
Epitaphe 167
Les Vérités de M. de la Palisse 168
L'Enfant Grondé 169
Un Morceau de pain pour une Fleur 171
À ma Fille 172
Gagner son pain 173
Trois jours de Christophe Colomb 174
Dieu Créateur 176
Après la Bataille 177
Le Retour au Village 178
La Fille de Jaïre 179
Les Deux Routes 180

CATALOGUE

OF

STANDARD BOOKS IN FRENCH

SOLD AT

TEN CENTS

PER VOLUME, OR 12 CENTS PER POST,

BY

WILLIAM R. JENKINS,

Importer and Publisher of French Books,

850 SIXTH AVENUE,

Corner 48th Street, NEW YORK.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

Comprising a large Collection of Standard Works by French Authors, and Translations of the Classics into French, printed in large type, and convenient to the pocket.

	VOL
ALFIÉRI.—De la Tyrannie	1
ARIOSTE.—Roland furieux	6
BEAUMARCHAIS.—Mémoires	5
Barbier de Séville	1
Mariage de Figaro	1
BECCARIA.—Des Délits et des Peines	1
BERGERAC (Cyrano de).—Œuvres comiques	2
BERNARDIN DE ST. PIERRE.—Paul et Virginie	1
BOILEAU.—Satires—Le Lutrin	1
L'Art poétique—Epîtres, etc	1
BOSSUET.—Oraisons funèbres	2
BOUFFLERS.—Œuvres choisies	1
BRILLAT-SAVARIN.—Phisiologie du Goût	2
BYRON.—Le Corsaire—Lara, etc.	1
CAZOTTE.—Le Diable amoureux	1
CERVANTÈS.—Don Quichotte	4
CÉSAR.—Commentaires sur la Guerre des Gaules	1
CHAMFORT.—Œuvres choisies	3
DUPUIS.—Origine de tous les cultes	3

	VOL.
CORNELIUS NEPOS.—Vie des Grands Capitanes	2
CHAPELLE ET BACHAUMONT.—Voyages amusants	1
CICÉRON.—De la République	1
Catilinaires—Discours	1
CONDORCET.—Progrès de l'Esprit humain	2
Vie de Voltaire	1
CORNEILLE.—Cid—Horace	1
Cinna—Polyeucte	1
Rodogune—Le Menteur	1
COURIER (Paul Louis).—Chefs-d'œuvres	2
Lettres d'Italie	1
D'ALEMBERT.—Destruction des Jésuites	1
De l'Encyclopédie	1
DANTE.—L'Enfer	2
DE FOE (Daniel).—Robinson Crusoé	4
DÉMOSTHÈNES.—Philippiques et Olynthiennes	1
DESCARTES.—Discours sur la Méthode	1
DESMOULINS (Camille).—Œuvres	3
D'HARLEVILLE.—Le Vieux Célibataire	1
DIDEROT.—Le Neveu de Rameau	1
Romans et Contes	3
Paradoxe sur le Comédien	1
Mélanges philosophiques	1
DUCLOS.—Considérations sur les Mœurs	1
ÉPICTÈTE.—Maximes	1
ÉRASME.—Éloge de la Folie	1
FÉNELON.—De l'Éducation des Filles	1
Télémaque	3
FLORIAN.—Fables	1
FONTENELLE.—Dialogues des Morts	1
Histoire des Oracles	1
La Pluralité des Mondes	1
GŒTHE.—Werther	1
Herman et Dorothée	1
Faust	1
GOLDSMITH.—Le Vicaire de Wakefield	2
GRESSET.—Vert-Vert—Le Méchant	1
HAMILTON.—Mémoires de Grammont	2
HOMÈRE.—L'Iliade	3
L'Odyssée	3
HORACE.—Poésies	2
JEUDY-DUGOUR.—Histoire de Cromwell	1
JUVÉNAL.—Satires	1
LA BOÉTIE.—Servitude volontaire	1
LA BRUYÈRE.—Caractères	2
LAFAYETTE (Mme.).—La Princesse de Clèves	1
LA FONTAINE.—Fables	2
Contes et Nouvelles	2
LAMENNAIS.—Passé et Avenir du Peuple	1
Le Livre du Peuple	1
Paroles d'un Croyant	1
LA ROCHEFOUCAULD.—Maximes	1
LE SAGE.—Le Bachelier de Salamanque	2
Le Diable boiteux	2
Gil Blas	5
Turcaret—Crispin rival	1

	VOL
LE TASSE.—Jérusalem délivrée	2
LINGUET.—Mémoires sur la Bastille	1
LONGUS.—Daphnis et Chloé	1
MABLY.—Droits et Devoirs du Citoyen	1
Entretiens de Phocion	1
MACHIAVEL.—Le Prince	1
MAISTRE (Xavier de).—Voyage autour de ma chambre	1
Les Prisonniers du Caucase	1
MALHERBE.—Poésies	1
MARIVAUX.—Œuvres	2
MARMONTEL.—Les Incas	2
MASSILLON.—Petit Carême	1
MIRABEAU.—Opinions et Discours	5
MOLIÈRE,—Le Médicin malgré lui—Le Mariage forcé—Le Sicilien	1
L'Amphitryon—L'École des Maris	1
M. de Pourceaugnac—Les Fâcheux—L'Amour Médecin	1
Tartufe—Le Dépit amoureux	1
Don Juan—Les Précieuses ridicules	1
Le Bourgeois gentilhomme	1
Le Misanthrope—Les Femmes savantes	1
Le Malade imaginaire—Les Fourberies de Scapin	1
L'Étourdi—Sganarelle	1
L'Ecole des Femmes	1
L'Avare—Georges Dandin	1
MONTESQUIEU.—Grandeur des Romains	1
Lettres persanes	2
OVIDE.—Métamorphoses	3
PASCAL.—Pensées	1
Lettres provinciales	2
PERRAULT.—Contes	1
PIRON.—Le Métromanie	1
PLUTARQUE.—Vie de César	1
PRÉVOST.—Manon Lescaut	1
RABELAIS.—Œuvres	5
RACINE.—Esther—Athalie	1
Andromaque—Les Plaideurs	1
Phèdre—Britannicus	1
Iphigénie—Mithridate	1
REGNARD.—Le Joueur—Les Folies	1
Voyages	1
Le Légataire universel	1
ROLAND (Mme.).—Mémoires	4
ROUSSEAU.—Du Contrat social	1
Émile	4
De l'Inégalité	1
La nouvelle Héloïse	5
Confessions	5
SAINT-RÉAL.—Conjuration contre Venise	1
SALLUSTE.—Jugurtha—Catilina	1
SCARRON.—Le Roman Comique	3
Le Virgile travesti	3
SCHILLER.—Les Brigands	1
Guillaume Tell	1
SEDAINE.—Le Philosophe—La Gageure	1
SÉVIGNÉ (Mme. de).—Lettres	2

	VOL
SHAKESPEARE.—Hamlet	1
Roméo et Juliette	1
Othello	1
Macbeth	1
Le Marchand de Venise	1
Joyeuses Commères de Windsor	1
Le Roi Lear	1
La Tempête	1
Richard III	1
Les Songes d'une nuit d'été	1
STERNE.—Voyage sentimental en France	1
SUÉTONE.—Histoire des douze Césars	2
SWIFT.—Voyages de Gulliver	2
TACITE—Mœurs des Germains	1
TASSONI.—Le Seau enlevé	2
VAUBAN.—La Dime royale	1
VAUVENARGUES.—Œuvres choisies	1
VIRGILE.—L'Énéide	2
Bucoliques et Géorgiques	1
VOLNEY.—Les Ruines—La loi naturelle	2
VOLTAIRE.—Histoire de Russie	2
Histoire de Charles XII	2
Romans	5
Siècle de Louis XIV	4
Zaïre—Mérope	1
Mahomet—La Mort de César	1
XÉNOPHON.—Retraite des dix Mille	1

COLLECTION DE

"L'ÉCOLE MUTUELLE."

Similar Books in size to the BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, *and also sold at TEN CENTS per Volume.*

	VOL
GRAMMAIRE FRANÇAISE	1
ARITHMÉTIQUE ET TENUE DE LIVRES	1
HISTOIRE NATURELLE (50 fig.), par A. Ysabeau	1
AGRICULTURE, par M. P. Joigneaux	1
COSMOGRAPHE (10 fig.), par M. J. Rambosson	1
DROIT USUEL, par M. Armand Masson, Avocat	1
GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE, par M. R. Fléchambault	1
PHYSIQUE, par M. G. Francolin, professeur	2
HYGIÈNE, par A. Ysabeau	1
CHIMIE, par M. G. Francolin, professeur	1
MYTHOLOGIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS, par M. Achille Genty	1
GÉOGRAPHIE DE LA FRANCE, par P. Dorgère	1
BOTANIQUE ÉLÉMENTAIRE (40 fig.), par A. Ysabeau	1
INVENTIONS ET DÉCOUVERTES, par M. Gaumont	1
HISTOIRE ANCIENNE ET MODERNE, par M. D. Pepersach	1
NOTIONS DE GÉOMÉTRIE (avec fig.), par M. Faye	1
HISTOIRE DE FRANCE, d'apres les meilleurs auteurs	2
HISTOIRE DU MOYEN AGE, par J. Andrieu	1
PHILOSOPHIE ET MORALE, par J. Andrieu	1
DICTIONAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE USUELLE, par N. David	2

THÉÂTRE CONTEMPORAIN.

This series comprises twelve of the brightest and purest specimens of contemporaneous French drama by the most noted French dramatic writers, and as they are entirely unobjectionable in their character, they are among the very best means of familiarizing students with colloquial French. They have met with a prompt and encouraging reception from teachers and students alike. They are well printed, tastefully bound in paper, and are sold at

25 Cents Each,

or considerably less than half the price of the Paris editions. They are as follows:

No. 1.—LE VOYAGE DE M. PERRICHON, by E. LABICHE.

No. 2. { VENT D'OUEST, by E. D'HERVILLY.
LA SOUPIÈRE, by E. D'HERVILLY.

No. 3.—LA GRAMMAIRE, by E. LABICHE.

No. 4.—LE GENTILHOMME PAUVRE, by DUMANOIR and LAFARGUE.

No. 5. { LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS, by LÉON GOZLAN.
AUTOUR D'UN BERCEAU, by E. LEGOUVÉ.

No. 6.—LA FÉE, by OCTAVE FEUILLET.

No. 7.—BERTRAND ET RATON, by E. SCRIBE.

No. 8.—LA PERLE NOIRE, by VICTORIEN SARDOU.

No. 9.—LES DEUX SOURDS, by JULES MOINAUX.

No. 10.—LE MAITRE DE FORGES, by Georges Ohnet.

No. 11.—LE TESTAMENT DE CÉSAR GIRODOT, by Adolphe Belot and E. Villetard.

No. 12.—LE GENDRE DE M. POIRIER, by ÉMILE AUGIER and JULES SANDEAU.

Also (for children)—

LES DEUX ÉCOLIERS, by A. Laurent de Villeroy.

To be obtained from all booksellers, or will be sent, post paid, on receipt of price, by

WILLIAM R. JENKINS,
Publisher, Importer and Bookseller,
No. 850 SIXTH AVENUE,
NEW YORK.

ROMANS CHOISIS.

Under this general title W. R. JENKINS proposes to publish some of the very best novels of contemporaneous French writers, such as can be used in classes or for general reading. They will be handsomely printed and bound in paper covers at a uniform price of **60 cents,** which is less than one half the price charged on the imported editions.

(NOW READY,)

No. 1.—DOSIA, BY HENRY GRÉVILLE,

is one of this well known author's very best works and a singularly bright and entertaining narrative, pure in tone and delightful in its sprightly sketches of character.

No. 2.—L'ABBÉ CONSTANTIN, BY HALÉVY.

This brilliant story with its exquisite delineation of character made a great success when it first appeared in Paris a few years ago, and it is undoubtedly one of the choicest works of modern French fiction.

No. 3.—LE MARIAGE DE GÉRARD.

BY ANDRÉ THEURIET.

This is a lively romance of French provincial life, full of interest and humor, by one of the most brilliant *raconteurs* of France.

No. 4.—LE ROI DES MONTAGNES.

EDMOND ABOUT, Member of the Académie Française.

This is one of the most amusing and interesting of this clever author's works, and of a character widely different from the preceding numbers of the series.

OTHERS IN PREPARATION.

Can be obtained from all booksellers, or will be sent postpaid on receipt of price, by

WILLIAM R. JENKINS,

PUBLISHER, IMPORTER AND BOOKSELLER,

No. 850 Sixth Avenue,

NEW YORK.

ANNOUNCEMENT.

The publisher having met with gratifying appreciation for his two series, *THÉÂTRE CONTEMPORAIN* and *ROMANS CHOISIS*, is induced to begin a third one, under the title of

CONTES CHOISIS,

which, as the name indicates, will comprise a series of short stories (*nouvelles*, etc.), carefully selected from the best French writers, such as About, Daudet, Theuriet, Halèvy, Coppée, George Sand, and others of like reputation. This series will be very tastefully printed, in convenient size for the pocket, and each number will contain from 60 to 120 pages, and will be sold at the uniform price of **25 Cents.** The first selection will be Edmond About's clever and interesting story of

LA MÈRE de la MARQUISE,

which will be ready some time in December.

Respectfully,

WILLIAM R. JENKINS,
850 Sixth Avenue, New York.

French Plays For Children.

Attention is called to a series of short plays in French, especially adapted for young folks, by well known teachers, and suitable either for readings or school performance. They are brief, bright and lively; tastefully printed and neatly bound in paper, at a uniform price of **10 cents.**

NOW READY.

LES DEUX ÉCOLIERS, par A. Laurent de Villeroy.
UNE AFFAIRE COMPLIQUÉE [for boys], par Henri Michaud.
LE ROI D'AMÉRIQUE, " " "
STELLA, [for girls] - " " "
LA SOMNAMBULE, [for girls] " " "

IN PREPARATION.

FOR BOYS.

PARTIS POUR L'OUEST.
MR. DUBOIS RESTERA CHEZ LUI LE.....
SHYLOCK.

FOR YOUNG LADIES.

MA BONNE.
UNE HÉROINE.
LA CHARITÉ.
UN SALON A RÉPARER.
NOS DOMESTIQUES.
UN VOYAGE EN MER.
SOURD!

Especial attention is given to supplying Schools with French text books. A large stock is kept constantly on hand, and any book will be imported promptly on order.

WILLIAM R. JENKINS,
PUBLISHER AND IMPORTER OF FRENCH BOOKS,
850 Sixth Avenue, New York.

LIBRARY OF CONGRESS
0 003 109 949 3